


Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL



ŒUVRES
DE THEATRE
DE
M^R. DE BOISSY,

THEATRE FRANCOIS.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M, DCC. XXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.


LIBRARY
AUG 22 1966
UNIVERSITY OF TORONTO



A MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE
SAINT FLORENTIN.

Marquis de la Vrilliere, & de Château-Neuf-ſur-Loire, Baron d'Ervy, d'Yevres-le-Châtel, & autres lieux; Commandeur des Ordres du Roi, Miniſtre & Secretaire d'Eſtat, & des Commandemens & Finances de Sa Majeſté.



'OSE te dédier mes Oeuvres dramatiques,
Et ta bonté me l'a permis.
Tu crains les lieux communs des froids Panégyriques;

J'ai la même frayeur, rassure tes esprits;
Un encens trivial est toujours méprisable.
L'art d'un Auteur consiste à l'éviter,
Et le plus court éloge est le plus agréable
Aux Grands qui, comme toi, savent le mériter.
Dans le rang éclatant où l'on te voit paroître,
Tu fais voir ce qu'on n'a point vû,
Un Ministre digne de l'être
Et par droit de naissance, & par droit de vertu:
Aimé de ses égaux, estimé de son Maître,
A qui l'orgüeil est inconnu;
Ayant, comme la Cour, la Ville pour amie;
Et comblé de faveurs, sans exciter l'envie.
Je me borne à ces traits, tu dois les avoüer;
La vérité les justifie,
Et ton nom, cher à tous, suffit pour te loüer.



L'AUTEUR AU LIBRAIRE.

NON, Monſieur, vous avez beau dire, je ne ferai point de Préface. C'eſt déja trop du danger où vous allez me livrer, en oſant afficher mes Oeuvres de Théatre. Tout ce que je puis faire en votre faveur, c'eſt de vous permettre d'imprimer les juſtes raiſons de mon ſilence à la place de la Préface que vous me demandez, & que vous avez trop légerement annoncée.

De tous les Auteurs, ceux qui travaillent pour le Théatre, ſont les plus diſpenſés de faire des Diſcours préliminaires. Qu'ont-ils à dire au Public ſur des Pieces qu'il a déja jugées lui-même, & dont il a fait la deſtinée? Leur convient-il d'inſtruire leur Maître, ou prétendent-ils lui impoſer? Non, il eſt aujourd'hui trop éclairé pour ſe laiſſer ſurprendre. Ils doivent prendre plûtôt ſon ſentiment pour regle. Son goût, quoiqu'il varie ſouvent pour la forme, ne s'écarte jamais du vrai pour le fonds. Il eſt toujours infaillible dans les jugemens qu'il porte avec réfléxion, & c'eſt dans ſon ſein qu'on doit puiſer la véritable Poëtique: premiere & forte raiſon qui m'oblige de me taire.

Joignez à ce motif la difficulté de parler convenablement de ſoi & de ſes écrits: redoutable écüeil où plus d'un Ecrivain diſtingué a fait naufrage, &

ſolide réfléxion qui me retient la main.

Mais vous avez, me direz-vous, mis ſur la Scéne un nouveau genre de Piece, qu'on peut appeller *allegori-epiſodique*, & à qui nombre de beaux eſprits refuſent le titre de Comédie. Il eſt de votre gloire de leur répondre, & de leur prouver ..... Moi, je n'ai rien à répondre à ces Meſſieurs. Tout ce que je pourrois leur dire ne les perſuaderoit pas, & tout ce qu'ils peuvent penſer, n'influë en rien ſur la déciſion du Public. Ils forment un Tribunal iſolé, où préſide l'eſprit de ſingularité, que regle la jalouſie partiale, & avec qui celui du vrai goût n'a rien à démêler. Quelques efforts qu'ils faſſent pour rabaiſſer ce genre, il n'en eſt ni moins goûté, ni moins ſuivi, quand on a l'art de le bien traiter. Une allegorie ingénieuſement imaginée, & heureuſement ſoutenuë par un rempliſſage brillant qui

peint les mœurs du jour, & qui ſaiſit des ridicules nouveaux, mérite, je crois, le nom de Piece, autant que la plûpart des Comédies d'un Acte, dont le fonds d'une intrigue triviale forme le nœud groſſier, ou qui roulent ſur le pivot d'un caractere uſé, ou à peine ébauché, s'il n'eſt pas rebattu, & dont un mariage prévû dès la premiere ſcéne, fait toujours le dénoûment uniforme. Contentez-vous, s'il vous plaît, de ce peu de mots, pour l'apologie du genre allegorique : peut-être même ſont-ils de trop.

J'entens ici que vous me repliquez que ce diſcours ne ſuffit pas, & que je dois me juſtifier ſur un point plus eſſentiel, qui eſt la critique que j'ai mêlée à l'épiſode. Oh ! je paſſe condamnation ſur cet article ; &, pour preuve autentique, je l'ai abjurée, & ſi parfaitement, que

que je ſerois fâché de lancer aujourd'hui la plus légere épigramme contre le dernier écrit du plus cruel de mes ennemis ; fût-ce même par repréſailles. Trop plein d'Horace & de Deſpréaux, j'ai crû long-temps qu'on pouvoit cenſurer les ouvrages, ſans s'écarter des bornes de l'exacte probité. Mais le temps & la raiſon m'ont détrompé. La critique, ſur tout celle que l'on exerce ſur le Théatre, eſt trop ſolemnelle, & porte des coups trop marqués, pour être exempte de blâme. Elle ne ſauroit attaquer une Piece, que ſes traits ne retombent à plomb ſur l'Auteur, & ne livrent ſon nom à la riſée publique. Plus ſes traits ſont ſaillans, délicats & juſtes, plus le ridicule dont ils le couvrent, eſt éclatant & durable, & plus la main qui les décoche eſt condamnable aux yeux des honnêtes gens. S'attirer de ſang froid un ennemi

pour le foible honneur d'un bon mot, c'eſt manquer également aux loix de la prudence & à celles de l'humanité. Il n'eſt qu'une critique permiſe. C'eſt celle qui s'exprime avec ménagement ſur le papier pour perſectionner l'Art, & non pour avilir l'Ecrivain ; qui, exempte de partialité, peſe dans une balance égale les défauts & les beautés d'un Poëme ou d'un Livre, & ne releve les uns que pour mieux rendre juſtice aux autres. Critique dictée par la ſageſſe, & qui louë plus qu'un éloge parfait, mais dont la charge eſt trop difficile à remplir. Depuis long-temps on ſouhaite & on attend un modéle. Incapables de l'être, repoſons-nous ſur le Public, du ſoin d'apprécier le mérite de chaque ouvrage, & n'employons jamais à nous rendre odieux, un talent que nous n'avons reçû que pour nous rendre aimables.

TABLE GENERALE.

Les deux premiers volumes renferment les Pieces du Théatre François, & les trois derniers, celles du Théatre Italien.

Fin de la Table générale.

TABLE DES PIECES

contenuës au Tome premier.

Théatre François.

L'AMANT

L'AMANT DE SA FEMME, *OU* LA RIVALE D'ELLE-MESME,

COMEDIE

De Monſieur DE BOISSY.

Repreſentée pour la premiere fois par les Comédiens François, au mois de Septembre 1721.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.



A PARIS,
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comédie intitulée, *l'Amant de ſa Femme ou la Rivale d'elle-même.* Fait à Paris ce 25. Septembre 1734.

GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main pluſieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boiſſy, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, ſuivant la Feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdites Pieces ci-deſſus ſpecifiées, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit Contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles ; que l'Impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, ès mains de nôtre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Preſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON. Et ſcellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos eſt écrit :

Regiſtrée ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 487. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Fevrier 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

Livres de Théatre, imprimés chez PRAULT Pere, en 1733. & 1734.

OEuvres de Moliere, 4°. ſix volumes grand Papier, avec des Eſtampes, Vignettes, Lettres Griſes, & Fleurons.

—— de M. Deſtouches, nouvelle édition, avec les changemens & corrections de l'Auteur, in 12°. 2. vol.

—— de M. de Boiſſy, in 8°. 3. vol.

—— de M. de Marivaux, in-12°.

Les Voyages de Campagne, avec les Comedies en Proverbes, par Madame la Comteſſe de *** & Madame D. in 12°. 2. vol.

Bibliotheque des Théâtres, in-8°.

L'AMANT
DE SA FEMME,
OU
LA RIVALE
D'ELLE-MESME,
COMÉDIE.

ACTEURS.

PHILINTE.

DORANTE.

LEANDRE, Amant d'Angelique.

ALIDOR, vieux Financier.

DORIMENE, femme de Philinte.

ANGELIQUE, sœur de Philinte.

LISETTE, ſuivante.

LA FLEUR, Valet de Philinte.

UN MAISTRE DE MUSIQUE.

UN NOTAIRE.

La Scene eſt à Paris, chez Philinte.



L'AMANT DE SA FEMME, OU LA RIVALE D'ELLE-MESME, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

PHILINTE, LA FLEUR.

PHILINTE.


A Fleur!

LA FLEUR.

Monsieur.

PHILINTE.

Voilà qui est fait. Je suis revenu de la Bagatele;

le, & je ſuis las de mener une vie coquette & libertine. Je prétens me ranger.

LA FLEUR.

Qui vous inſpire un ſi bon deſſein ?

PHILINTE.

L'Amour.

LA FLEUR.

Voilà un amour bien ſage.

PHILINTE.

Oüi, l'amour me rend raiſonnable, & un ſeul objet me fixe pour toûjours.

LA FLEUR.

Je vous entens, Monſieur, votre cœur ſe réchauffe pour Madame votre épouſe.

PHILINTE.

Le ſot! J'eſtime ma femme comme je le dois; mais je garde mon amour pour une autre.

LA FLEUR.

Je vous demande pardon, j'avois oublié qu'un homme de qualité ne doit pas aimer ſa femme.

(*bas.*)

Le voilà furieuſement revenu de la bagatelle.

PHILINTE.

Je ne ſuis plus occupé que de la charmante

Venitienne que je vis hier au bal, tout le reſte m'eſt indifferent. Avouë qu'elle en faiſoit le plus grand ornement, & qu'elle effaçoit toutes les autres.

LA FLEUR.

Il eſt vrai, Monſieur: mais que dites-vous de la chauve-Souris qui la ſuivoit?

PHILINTE.

A quel propos ta chauve-Souris? Serois-tu auſſi devenu amoureux?

LA FLEUR.

Puiſqu'il faut vous en faire l'aveu, je vous dirai, Monſieur, que je n'ai pas moins de goût pour la Suivante, que vous en avez pour la Maîtreſſe.

PHILINTE.

Ce maraut affecte toûjours d'être mon Singe. Que dis-je? Il encherit; ſi je bois, il s'enyvre; ſi je coquette, il devient le papillon du quartier, & ſi j'aime il ſoupire plus haut que moi.

LA FLEUR.

Les grands hommes ſe rencontrent.

PHILINTE,

Quelle étoit belle dans ſon déguiſement!

LA FLEUR.

Qu'elle étoit appétiſſanre ſous le maſque !

PHILINTE.

Quand je me retrace ſon aimable idée, je me ſens pénétrer d'une douce langueur, ou tranſporter d'une tendre joye.

LA FLEUR.

Quand je ſonge que ma chauve-Souris me faiſoit les doux yeux, je ſens en moi-même je ne ſçai quoi, dont je ſuis tout ragaillardi.

PHILINTE.

Mais lorſque je fais réflexion que je n'ai pû la connoître, & que je ne ſçai plus où la retrouver, la triſteſſe s'empare de mon ame, je ſuis au deſeſpoir.

LA FLEUR.

Mais lorſqu'il me revient dans l'eſprit qu'elle n'a jamais voulu me dire ſon nom, ni me montrer ſon minois fripon, & que je ne puis ſçavoir ce qu'elle eſt devenuë, je tombe dans l'abattement, toute ma joïe s'évanoüit.

PHILINTE.

Je dois ce ſoir courir le bal pour elle. Peut-être que l'amour ſenſible à ma peine y con-

duira ses pas & l'obligera à se découvrir.

LA FLEUR.

Que sçait-on si je n'aurai pas le même bonheur?

PHILINTE.

Va voir si mon habit de bal sera fait pour ce soir, & reviens me le dire au plûtôt.

LA FLEUR *en s'en allant.*

Je m'en donne aussi un des plus galans, & je prétens me mettre en Cupidon.

SCENE II.

PHILINTE, DORANTE.

DORANTE.

BOn jour, mon cher. Qu'avez-vous ? vous me paroissez rêveur. Etiez vous hier au bal ?

PHILINTE.

Oüi, j'y étois.

DORANTE.

Comment avez-vous trouvé la Venitienne qui dansoit avec tant de grace ?

PHILINTE *en ſoûpirant.*

Adorable.

DORANTE.

Vous ſoûpirez, & vous rougiſſez, l'aimeriez-vous ?

PHILINTE.

Il eſt inutile de feindre, vous êtes connoiſſeur, je l'adore, & ce qu'il y a d'affligeant pour moi, j'ignore qui elle eſt, & je n'eſpere plus de la revoir.

DORANTE.

Je vous ſurprendrois bien agréablement, ſi je vous diſois qu'elle eſt de ma connoiſſance.

PHILINTE.

De votre connoiſſance !

DORANTE.

Oüi, de ma connoiſſance.

PHILINTE.

Ma joye & ma ſurpriſe ſont ſi grandes que je ne ſçaurois parler.

DORANTE.

Je connois même les ſentimens où elle eſt pour vous, & je puis vous aſſurer que vous n'en êtes point haï.

PHILINTE.

Ah! mon cher Doranre, apprenez-moi au plûtôt ſon nom & ſa demeure, je vous devrai la vie.

DORANTE.

Je ne ſçaurois, elle m'a défendu de parler.

PHILINTE.

Et pourquoi me dire que vous la connoiſſez, & m'aſſurer que je n'en ſuis point haï? Etes vous de concert avec la cruelle, pour me déſeſperer?

DORANTE.

Il eſt inutile de s'emporter. Tout ce que je puis faire pour le preſent, c'eſt de m'engager à rendre à la perſonne même une lettre de votre part, ſi vous voulez lui écrire, & à vous en apporter une réponſe dont vous ſerez content.

PHILINTE.

Que je vous embraſſe, mon cher ami: à la pareille.

DORANTE.

Mais ſi votre femme vous ſoupçonnoit & qu'elle allât vous ſurprendre, prenez y garde.

PHILINTE.

Je ne crains rien de ce côté-là, il y a plus d'un

mois que je la trompe, ſans qu'elle s'en apperçoive.

DORANTE.

Croïez-moi, les femmes ſont diſſimulées & cachent ſouvent leur défiance ſous un air d'ingenuité.

PHILINTE.

Ma foi, mon cher, voulez-vous que je vous parle franchement, elle en croira tout ce qui lui plaira, ſix mois de mariage ont épuiſé tout le goût que j'avois pour elle. Je me ſuis contraint juſqu'ici, & j'ai vêcu plûtôt en amant qu'en mari; mais je ne ſçaurois finir l'année, auſſi-bien ce n'eſt plus la mode d'aimer ſa femme, & je ſerois berné des honnêtes gens s'ils ſçavoient la maniere bourgeoiſe dont je vis avec la mienne.

DORANTE.

On voit bien que vous frequentez le Chevalier, & qu'il vous inſpire les ſentimens du beau monde.

PHILINTE.

Il eſt vrai que je lui ai cette obligation, & qu'il m'a fait rougir de l'attachement gaulois que j'avois pour Dorimene.

DORANTE.

Vous prenez le bon parti ; on doit être eſclave de la mode, quelque déraiſonnable qu'elle ſoit. Aimer ſa femme, quoique belle, c'eſt du dernier Bourgeois. Mais ne craignez-vous pas de pouſſer à bout ſa vertu ? elle pourroit bien vous imiter par vengeance.

PHILINTE.

Je tiens encore cette maxime du Chevalier, que l'homme du monde comme le ſage, ſe met au-deſſus des accidens qui ne dépendent pas de lui.

DORANTE.

Fort bien, cependant je ne vous conſeille pas de vous dire ſon ami, ſi vous voulez l'être de la Dame en queſtion. Comme il fait profeſſion de médire du beau ſexe, ce ſeroit lui faire mal votre cour ; & le plus ſûr moyen de vous mettre bien avec elle, c'eſt de vous broüiller avec lui.

PHILINTE.

Vous faites bien de m'avertir ; nous avions fait la partie de courir cette nuit le bal enſemble. Je vais écrire à cette aimable inconnuë, puis j'irai dégager la parole que j'ai donnée au

Chevalier. Venez prendre ma lettre.

DORANTE.

Je vous ſuis. J'apperçois Liſette, diſons lui un mot en paſſant.

SCENE III.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

LIſette, notre affaire va le mieux du monde, Philinte a donné dans le panneau, & ſans le ſçavoir, il eſt plus épris de ſa femme qu'il ne l'a jamais été. A l'heure même où je te parle il lui écrit une lettre, que je me ſuis chargé de lui rendre. Je n'ai pas le tems de t'en dire davantage. Adieu, je te recommande toûjours mes interêts auprès de Dorimene.

LISETTE.

Comptez ſur moi. J'y ferai mon poſſible. (*ſeule.*) A preſent je voudrois ſçavoir de la Fleur s'il eſt dans l'erreur comme ſon Maître, & s'il m'a reconnuë ſous l'habit de chauve-

Souris. Le voici, il s'entretient tout ſeul ; écoutons un peu les ſottiſes qu'il ſe dit à lui-même.

SCENE IV.

LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR *ſans appercevoir Liſette.*

MOnſieur Philinte & moi, nous allons avoir nos Habits de Bal dans une heure au plûtard. Ils feront du bruit l'un & l'autre. Ah ! Chauve-Souris de mon ame, ſi je puis vous racrocher aujourd'hui, vous ne réſiſterez point aux charmes de mon habillement. Par modeſtie je ne dis rien de ceux de ma perſonne.

LISETTE *ſans ſe montrer.*

Il en tient, je n'en puis plus douter.

LA FLEUR.

Autrefois Liſette m'étoit chere ; mais ce n'eſt rien auprès de ce que je ſens pour ma chauve-Souris. Le feu, l'ardeur, la flâme qui me brûle.... tout cela fait que j'extravague, & que je ne ſçai ce que je dis.

LISETTE.

Le voilà qui jouë d'après ſon Maître, & qui perd la tramontane. Comme il a bonne opinion de lui, feignons d'être ſenſible à l'infidelité qu'il croit me faire, pour me donner la Comédie en-
(à la Fleur.)
tiere. Tu en aimes donc une autre, perfide que tu es ? Tu ne ſçaurois le nier, j'ai tout entendu, & je ſçai la trahiſon que tu m'as faite au Bal. Autrefois Liſette t'étoit chere ; mais ce n'eſt rien auprès de ce que tu ſens pour ta chauve-Souris. Réponds, traître réponds ?

LA FLEUR.

Que diable veux-tu que je te réponde, je ne te croïois pas ſi près ; mais il me paroît que tu t'aviſes un peu tard d'être jalouſe. Il y a longtems que tu me vois coquetter d'un œil aſſez indifferent.

LISETTE.

Tandis qu'il n'y a eu que de la galanterie dans ton procedé, je me ſuis tuë, perſuadée que j'avois ſeule ton cœur. Mais à preſent que tu en aimes ſérieuſement une autre, & que je l'apprens de toi-même, la rage & la douleur m'emportent, je ne ſuis plus la maîtreſſe de mes ſentimens.

LA FLEUR.

La pauvre fille eſt ſi paſſionnée pour moi, que j'en ai pitié. Tâchons de la conſoler par quelque mot de douceur ; ne t'afflige point ma chere Liſette, j'ai encore par-ci par-là, des idées de tendreſſe pour toi, & je voudrois de tout mon cœur t'aimer autant que tu le mérites.

LISETTE.

Ah ! c'eſt trop me contraindre, il eſt tems que j'éclate..... oüi, que j'éclate de rire. Ah ! ah ! ah !

LA FLEUR.

Je crois que tu te moques de moi.

LISETTE.

Tu n'en dois pas douter. Ah ! ah ! Le grand fat de me croire amoureuſe d'une figure comme la ſienne.

LA FLEUR.

Qui ne s'y ſeroit trompé comme moi. Ah ! que vous joüez bien, Meſdames les friponnes ; & que nous ſommes de mauvais Comédiens auprès de vous.

LISETTE.

Pour te prouver que je ne ſuis plus ta Maîtreſſe, je veux bien être ta confidente, & te ſer-

vir dans tes nouvelles amours. Croi-moi, ne refuſe pas l'offre que je te fais, je le puis mieux que tout autre.

LA FLEUR.

Fort bien, continuë ton badinage.

LISETTE.

Non, je ne badine plus. Si tu ſouhaites, je préviendrai la chauve-Souris en ta faveur.

LA FLEUR.

La connois-tu ?

LISETTE.

C'eſt la meilleure de mes amies, & je puis compter ſur elle comme ſur moi-même.

LA FLEUR.

S'il étoit vrai, je te prîrois, ma chere Liſette, de me dire ſon nom, ou de me procurer le plaiſir de l'entretenir un moment ce ſoir.

LISETTE.

Je t'accorde ce dernier point, & je te promets qu'avant que le jour finiſſe, tu la reverras. Peut-être ſe découvrira-t'elle, pourvû que tu me faſſes un aveu ſincere de ce que je veux ſçavoir de toi?

LA FLEUR.

Parle & ſois ſûre de ma ſincerité.

LISETTE.

Crois-tu que Monſieur Philinte aime toûjours ſa femme ?

LA FLEUR.

Puiſque tu m'as prié d'être ſincere, je t'avoutai ingenument que Monſieur Philinte aime ſa femme d'un amour ſi pur & ſi reſpectueux, qu'il eſt réſolu de faire lit à part au premier jour.

LISETTE.

Et la raiſon ?

LA FLEUR.

La raiſon qu'on lui a repreſenté, qu'il ne convenoit pas à un homme comme lui de vivre de la ſorte, & qu'il ſeroit deshonnoré à la Cour, ſi l'on apprenoit qu'il couche toutes les nuits avec ſa femme.

LISETTE.

A la verité cela eſt ſcandaleux ; mais quel eſt l'honnête homme qui le conſeille ſi bien ?

LA FLEUR.

Ne vois-tu pas ici tous les jours un certain Chevalier qui ne ſaluë perſonne, qui bruſque

dédaigneuſement tout le monde, & qui ne dit jamais du bien que de lui-même.

LISETTE.

Qui ? Ce petit Maître outré qui fait vanité d'étaler des ſentimens libertins & des opinions dangereuſes, qui paſſe pour le fleau de notre ſexe, qui décrie ſur tout l'amitié conjugale, & qui tourne en ridicules les maris qui ſont attachés à leurs femmes, & les femmes qui ſont fideles à leurs maris ?

LA FLEUR.

C'eſt lui-même.

LISETTE.

Je lui prépare une piéce digne de Liſette, il ne s'en rira point. Mais revenons à ton Maître, ſon cœur eſt-il vacant, où n'eſt-il indifferemment occupé que du premier objet qu'il rencontre ?

LA FLEUR.

Je te dirai à l'oreille qu'il a perdu comme moi ſa liberté au Bal, & qu'il eſt éperdument amoureux de la Maîtreſſe de ma chauve-Souris ; il brûle auſſi pour elle, ſans la connoître, & ne l'a jamais vûë qu'en habit de Venitienne.

LISETTE.

Cela ſuffit, je ſuis contente de toi, tu m'as tenu ta parole & je te tiendrai la mienne. A ce ſoir.

LA FLEUR.

Dois-je bien me fier à toi? Tu as je ne ſçai quel charme qui ſéduit les gens à qui tu parles, on n'y peut réſiſter. Tu auras beau me tromper encore une fois, je ſerai pris une troiſiéme. Je vois venir Madame Dorimene. Adieu, il eſt tems que j'aille rendre réponſe à mon Maître.

LISETTE.

Il eſt dans mes filets.

SCENE V.

DORIMENE, LISETTE.

LISETTE.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que votre mari vous trompoit; mais il s'eſt pris lui-même, & notre partie de Bal a eu tout le ſuccès que nous en pouvions attendre. Il ſoûpire pour ſa femme, lorſqu'il croit ſoûpirer pour une autre,

& ce qu'il y a de plus réjoüiſſant, j'ai fait la conquête de la Fleur ſous l'habit de chauve-Souris. dans le tems que vous avez fait celle de Monſieur Philinte ſous l'habit de Venitienne.

DORIMENE.

Peut-être qu'il m'a reconnuë, & que l'amour qu'il a fait paroître n'étoit qu'une feinte. Dorante que nous avons mis de la partie, doit m'en éclaircir au plûtôt, je l'attens.

LISETTE.

Je viens de lui parler, il m'a dit que votre époux avoit mordu à l'hameçon, & qu'il brûloit du déſir d'apprendre qui vous êtes; juſques-là même, que vous en devez recevoir une tendre déclaration par écrit. La Fleur à qui j'ai tiré les vers du nez, m'a aſſuré à peu-près la même choſe.

DORIMENE.

Après tout, Liſette, c'eſt moi qu'il aime.

LISETTE.

Mais, vertu de ma vie, s'il vous aime, c'eſt parce qu'il ne vous connoît pas, & vous aimer ainſi, n'eſt-ce pas vous être infidelle?

DORIMENE.

Il eſt vrai, je voudrois le haïr, mais je ne puis.

LISETTE.

Vous ne ſçauriez haïr votre mari ? vous vous moquez, il n'y a rien de ſi naturel à une femme.

DORIMENE.

Oüi, à une femme du bel air, à une coquette de profeſſion, qui penſe qu'il eſt aujourd'hui auſſi honteux de dire qu'on aime ſon mari, qu'il l'étoit autrefois d'avoüer qu'on avoit un galant ; mais il n'en eſt pas ainſi d'une femme raiſonnable, que le devoir regle, & que l'honneur conduit.

LISETTE.

Quelque vertu que vous ayiez, êtes vous obligée d'aimer ſi ſcrupuleuſement un mari qui mépriſe vos charmes au bout de ſix mois, & qui loin de tenir le ferment que vous aviez fait l'un & l'autre de vivre comme deux tourterelles, eſt dans le deſſein d'avoir au plûtôt un appartement ſéparé du vôtre, & de ne vous voir que le plus rarement qu'il pourra ?

DORIMENE.

Ah ! Ce n'eſt point lui qui a formé ce deſſein ; je le connois, il a le cœur trop bien fait. C'eſt ce fripon de Chevalier qui l'empoiſonne de ſes conſeils, & qui malheureuſement eſt autoriſé

par l'uſage du monde, cet uſage dangereux qui ſéduit les plus honnêtes gens.

LISETTE.

Mais, Madame, cet uſage fait auſſi pour vous.

DORIMENE.

Tout mon reſſentiment ſe tourne contre le Chevalier.

LISETTE.

Conſolez-vous, vous allez être vengée. J'ai tout diſpoſé pour cela.

DORIMENE.

Et quelle eſt cette vengeance?

LISETTE.

J'ai ſoulevé ſecrettement toutes les femmes du quartier contre lui, je leur ai fait entendre qu'il étoit notre ennemi déclaré, qu'il nous déchiroit continuellement par des médiſances outrées, & qu'il témoignoit publiquement le mépris qu'il avoit pour nous. En un mot je l'ai peint à leurs yeux avec des couleurs ſi noires, & elles ſont toutes ſi irritées, qu'il verra beau jeu, la premiere fois qu'il viendra ici. Mais que veut Angelique, les larmes aux yeux?

SCENE VI.

DORIMENE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

AH! Ma bonne sœur, j'ai recours à vous.

DORIMENE.

Qu'est-ce, qu'avez-vous, Angelique?

ANGELIQUE.

On vient de me dire que mon petit frere vouloit me donner à ce vieux Financier qui vint hier ici. J'ai bien de l'aversion pour le Couvent ; mais je l'aimerois encore mieux que ce barbon-là. Je mourrois s'il m'épousoit.

DORIMENE.

Remettez-vous belle Angelique, je sçai le moïen de l'empêcher.

ANGELIQUE.

Ah! Vous me rendez contente. Je vous dirois bien autre chose, aussi-bien cela me pese sur le cœur, mais Lisette l'iroit redire.

LISETTE.

Ne craignez rien, je ſuis diſcrette.

ANGELIQUE.

Jurez-moi que vous n'en parlerez pas.

LISETTE.

Foi d'honnête fille, je vous le promets.

ANGELIQUE.

Je ne me fie pas trop à tous ces ſermens-là; mais je meurs d'envie de parler, je ne puis plus garder le ſecret.

DORIMENE.

Et quel eſt ce grand ſecret ?

ANGELIQUE.

J'ai fait une conquête.

DORIMENE.

Déja.

ANGELIQUE.

Oüi.

DORIMENE.

Et de qui ?

ANGELIQUE.

De Léandre.

DORIMENE.

Et comment le ſçavez-vous ?

ANGELIQUE.

Il me l'a dit lui - même, & il m'a juré qu'il m'aimoit de tout ſon cœur, & qu'il ſeroit charmé d'être mon mari.

DORIMENE.

Et vous lui avez répondu ?

ANGELIQUE.

Je lui ai répondu que je l'aimois bien auſſi, & que je ne ſerois pas fâchée d'être ſa femme.

DORIMENE.

Cela n'eſt pas bien, une jeune fille doit cacher de pareils ſentimens.

ANGELIQUE.

Voyez-vous, ma petite ſœur, cela échape malgré qu'on en ait.

LISETTE.

Mademoiſelle Angelique, vous êtes bien avancée pour votre âge; & je crois que votre poupée n'eſt pas ce qui vous occupe le plus.

ANGELIQUE.

Parler de poupée à une grande fille comme moi qui aura bien-tôt treize ans, cela eſt impertinent. Me croyez-vous une Agnés ?

DORIMENE.

Allez, Lisette est une folle qui veut rire. Puisque Leandre vous plaît & qu'il vous aime, je porterai votre frere à faire ce mariage.

ANGELIQUE *en s'en allant.*

Que j'aurai d'obligation à ma bonne sœur!

SCENE VII.

DORIMENE, LISETTE.

LISETTE.

VOilà une petite fille qui promet beaucoup.

DORIMENE.

Il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit mariée au plûtôt.

LISETTE.

Je ne m'y connois pas, où dans quelques années d'ici elle ne sera pas d'humeur à souffrir que son mari la trompe impunément.

DORIMENE.

Tantpis, Lisette, tantpis. De mon côté je formerai sa jeunesse au bien, autant qu'il me

ſera poſſible, & je ſçaurai la détourner du mauvais air du monde.

LISETTE.

Quand vous devriez-vous fâcher, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'avec les ſentimens que vous avez, vous méritiez d'épouſer un Provincial. Telle que vous me voïez, j'ai là deſſus le cœur noble & bien placé, & ſi Monſieur Philinte avoit affaire à moi, ce ſeroit en ſuivant ſon exemple que j'en aurois raiſon, & j'aurois un amant.

DORIMENE.

Ce n'eſt point à une femme comme moi qu'il faut tenir de pareils diſcours, & tant de liberté commence à me déplaire.

LISETTE.

Il n'y a que votre ſeul interêt, Madame, qui m'oblige à parler ainſi; & quand j'ai dit que j'aurois un amant, j'entens par-là un ami de préference, à qui je donnerois ſimplement quelques marques d'eſtime, pour jetter une pointe de jalouſie dans le cœur de mon mari. Ce ſeroit-là peut-être le plus ſûr moïen de réveiller ſa tendreſſe endormie, par la confiance où le met le trop d'amour que vous avez pour lui.

DORIMENE.

Il n'eſt rien que je ne fiſſe pour rendre Philinte à mon ardeur ; mais ce moïen eſt trop dangereux. Où trouver un homme aſſez diſcret pour ne point abuſer de cette préference, & pour ne point ſe donner un air d'amant favoriſé ?

LISETTE.

Entre tous les honnêtes gens que votre mérite attire ici tous les jours malgré-vous, & dont vous êtes obligée d'entendre les déclarations amoureuſes, en dépit de votre vertu, il peut s'en trouver quelqu'un qui ait la diſcretion que vous ſouhaitez. Feriez-vous choix de Clitandre ?

DORIMENE.

Non, je ne m'y expoſerai jamais.

LISETTE.

Valere vous conviendroit-il ?

DORIMENE.

Non, te dis-je, je ne ſçaurois m'y réſoudre.

LISETTE.

Damon ?

DORIMENE.

Tes efforts ſont inutiles.

LISETTE.

Acaste ?

DORIMENE.

Je te l'ai déja dit, je crains trop les suites, & mon devoir m'est trop cher.

LISETTE.

Et Dorante qui a l'air si sage. Là, le cœur ne vous dit-il rien pour lui ?

DORIMENE.

Oh ! Pour cela non. Mais le voici.

SCENE VIII.

DORANTE, DORIMENE, LISETTE.

DORIMENE.

EH bien ! Dorante, que vous a dit mon mari ? Je suis impatiente d'apprendre s'il m'a reconnuë au Bal, dans quels sentimens il est pour sa femme, & ce qu'il pense de la Venitienne.

DORANTE.

Philinte ne vous a point reconnuë, Madame ;

il n'eut jamais pour vous des ſentimens plus tendres ni plus indifferens en même tems. Il eſt auſſi enchanté des charmes de la belle Venitienne, qu'il eſt peu touché du mérite de ſa femme, & vous n'eûtes jamais de plus cruelle rivale que vous même ?

DORIMENE.

Comment avez-vous pû ſi bien découvrir ce qu'il avoit dans l'ame ?

DORANTE.

J'ai mis d'abord la converſation ſur le Bal, & je lui ai demandé s'il y avoit vû la belle Venitienne qui avoit ſi bien danſé. Alors il m'a avoüé que ſon cœur étoit pris pour elle, & qu'il mouroit d'envie de ſçavoir qui elle étoit; je lui ai répondu qu'elle étoit de ma connoiſſance; mais que j'avois promis le ſecret, & que tout ce que je pouvois faire, étoit de m'engager à lui donner une lettre à elle-même de ſa part, & à lui en apporter une réponſe favorable. A ces mots il a été ſi tranſporté, qu'il m'a embraſſé de joïe, & qu'il a écrit cette lettre qu'il m'a donnée, en me conjurant de hâter la réponſe dont je l'avois flatté.

DORIMENE.

Une lettre de mon mari ?

DORANTE.

Oüi, de lui-même. Quel emploi pour un homme qui vous aime tendrement ; mais qui craint de vous le dire. Encore si vous deviez m'en tenir quelque compte, je m'en consolerois.

DORIMENE.

Je suis très-sensible à votre maniere obligeante ; mais pour répondre à votre amour, je ne le dois ni ne le puis ; c'est même trop que de l'écouter sans colere. Dequoi rit cette folle ?

LISETTE.

Je ris de ce qui se passe entre-vous, & je ne pense pas qu'avant Monsieur, on se soit avisé de ménager une intrigue galante entre le mari & la femme dont on est amoureux, & d'être le porteur des billets-doux que l'un écrit à l'autre. Cela est nouveau & tout-à-fait rejoüissant, je ne sçaurois y songer sans rire.

DORIMENE.

Voïons la Lettre.

(*Elle lit.*)

Dorante ne me trompe-t'il pas, belle inconnuë que

j'adore? Puis-je me flatter que vous recevrez ma Lettre que vous la lirez, & que vous daignerez y répondre? Je ne sçaurois plus vivre sans vous connoître. Montrez-vous avec tous vos appas, je vous en conjure.

LISETTE.

Avois-je menti, Madame?

DORIMENE *continuë.*

Vous ne sçauriez me donner de bonnes raisons qui vous obligent à vous cacher ainsi. On m'a dit que ma femme vous faisoit peur, & que vous apprehendiez qu'elle ne fût plus belle que vous. En verité, est-il question de rivalité entre vous deux, & me croyez-vous sot jusqu'au point d'aimer ma propre femme. Depuis que je vous ai vûë au Bal, je ne sçaurois la regarder, je la trouve insupportable. Si vous souhaitez, je la verrai si rarement, & de façon que vous n'en serez point jalouse. Mais afin de vous donner une marque plus éclatante de ma passion, je quitte mon humeur coquette pour m'attacher à vous, & je vous sacrifie une demie-douzaine de maîtresses que j'avois faites pour remplir le vuide du tems.

PHILINTE.

DORIMENE.

Une demi-douzaine de maîtresses! Le perfide!

LISETTE

LISETTE *bas.*

Et vous n'oſeriez avoir un galant.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que je ſuis ſincere, il vous en écrit plus lui-même, que je ne vous en ai dit. Vous connoiſſez l'écriture.

DORIMENE.

Helas! je ne la connois que trop.

LISETTE.

Le crime eſt averé, vous tenez ſa condamnation écrite & ſignée de ſa main. Vous voïez dans ſa perſonne un petit maître qui penſe qu'il eſt du bel air de mépriſer ſa femme, & qui ſe tiendroit dégradé, ſi l'on croïoit qu'il eût de l'amour pour elle; qui fait gloire de ſon vice, & qui rit de votre vertu. (*bas.*) Il eſt tems, Madame, de faire choix d'un ami, vous n'avez plus d'autre reſſource.

DORIMENE *d'un air ſevere.*

Taiſez-vous, Liſette.

DORANTE.

Que Philinte eſt heureux, Madame! Quoiqu'il faſſe, il ne ſçauroit vous déplaire, & vous n'oſez vous venger.

DORIMENE.

Quoique je sois femme, je ne suis pas vindicative. Quand je me découvrirai, peut-être qu'il rougira de sa conduite, qu'il reviendra vers moi, & qu'un juste repentir rappellera sa tendresse.

LISETTE.

Il vous adore à present sous l'idée d'un autre; mais la reconnoissance faite, il vous voudra du mal du piége que vous lui avez tendu; & honteux d'y avoir donné, il vous haïra comme la peste.

DORIMENE.

Quoiqu'il en soit, j'en veux voir la fin: ainsi n'en parlons plus.

LISETTE *à part.*

Quelle femme! Dans tout Paris on ne trouveroit pas sa pareille.

DORANTE.

Cela étant, Madame, je me charge du dénoûment; vous n'avez qu'à faire semblant d'aller souper chez la Comtesse votre amie, j'aurai soin du reste. Je suis fâché d'enlever cet honneur à Lisette, mais l'interêt de Leandre m'y oblige; comme il aime la jeune Angelique,

& qu'elle dépend de ſon frere, je ſuis bien aiſe de conduire l'intrigue à ſon avantage, & de mettre Philinte dans la néceſſité de donner ſa ſœur à mon ami, preferablement à je ne ſçai quel homme d'affaire qui la lui a demandée.

LISETTE.

J'imagine un moyen qui l'obligera à quitter priſe. Vous connoiſſez le maître de muſique d'Angelique; c'eſt une nouvelle eſpece de fou qu'a produit l'Opera. Il croit être dans le monde tout ce qu'il vient de joüer ſur le Théatre; Il ne parle jamais que Roland & qu'Amadis; enfin il eſt ſi fort accoutumé à ne rien dire qu'en chantant, qu'il ne ſçauroit donner le bon jour autrement. Tel que je viens de le dépeindre, je vais le mettre aux priſes avec notre vieux Financier: Dieu ſçait, ſi ce dernier ſera chanſonné; il faudra qu'il deſerte la maiſon, ou il aura la tête bonne.

DORIMENE.

Dorante, je vous laiſſe, & je vais me diſpoſer à ſortir. Vous me trouverez chez la Comteſſe.

DORANTE.

Je ne manquerai pas de m'y rendre.

SCENE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

MA foi, Lisette, je quitte la partie. Je voi que la vertu de ta maîtresse est à l'épreuve de tous les mépris de son mari, & que son coeur est monté à l'aimer toute sa vie. Il n'y a plus que l'interêt de mon ami qui me fasse agir.

LISETTE.

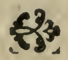
Il n'a pas dépendu de moi que vous n'aïez eu un plus heureux succès; j'y ai employé toute mon adresse.

DORANTE.

Adieu, ma charmante Lisette. Voici Philinte qui vient, laisse-nous.

LISETTE.

Monsieur, je suis votre servante.



SCENE X.

PHILINTE, DORANTE.

PPILINTE.

QUelles nouvelles, mon cher ? Avez-vous rendu ma letrre ? L'a-t-on luë ? M'apportez-vous une réponse ?

DORANTE.

Rassurez-vous. J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre, votre lettre a été fidellement renduë, elle a été luë, & si l'on n'y a pas répondu...

PHILINTE.

On n'y a pas répondu? Ah! Dorante, vous m'abusez! Vous ne connoissez point la beauté qui me charme, vous ne lui avez point parlé, je suis le plus malheureux des hommes ; je ne dois plus esperer de la revoir, encore moins d'en être aimé.

DORANTE.

Je ne vous abuse point. Je la connois, je lui ai parlé, vous la reverrez, & vous en serez ai-

mé plus que vous ne croïez, & peut-être plus que vous ne voudrez.

PHILINTE.

Cela ne ſe peut pas, vous me trompez, vous dis-je, je ſuis au déſeſpoir. Ah! Quel tourment d'adorer ce qu'on ne connoît point & qu'on ne ſçauroit plus retrouver.

DORANTE.

Je vous trompe ſi peu que je vous la nommerois, ſans de bonnes raiſons qui m'en empêchent, & que vous en demeureriez ſurpris vous-même.

PHILINTE.

Encore une fois vous me joüez.

DORANTE.

Soit. Mais qu'aurez vous à me repondre, ſi je vous donne ma parole d'honneur qu'elle viendra ce ſoir ſouper chez vous, & qu'elle ſe fera connoître?

PHILINTE.

Ah! Ce bonheur paſſe mon attente.

DORANTE.

A une condition toutefois.... Je ne ſçai ſi vous voudrez y ſouſcrire.

PHILINTE.

Parlez, il n'eſt rien que je ne faſſe.

DORANTE.

La perſonne que vous aimez, entre comme moi, dans les interêts de Leandre, ainſi elle ne veut ſe découvrir à vous qu'à condition que vous donnerez à notre ami la jeune Angelique dont il eſt amoureux.

PHILINTE.

Ah! Je donnerois ma femme s'il le falloit.

DORANTE.

Oubliez-vous que vous avez la plus belle femme de Paris?

PHILINTE.

Eſt-elle comparable à mon inconnuë?

DORANTE.

Elle a beaucoup de ſon àir & de ſa taille.

PHILINTE.

Vous vous moquez, c'eſt une naine en comparaiſon. Quand je me repreſente ma Venitienne, que je me rappelle ſa grace à danſer, ſes yeux qui brilloient au travers du maſque, & ſes belles mains que j'ai eu le bonheur de baiſer, je ſuis hors de moi-même, j'extravague de plaiſir. Que

ſera-ce, bon Dieu ! quand je verrai tous ſes appas à découvert, & que le maſque ne me cachera plus ſon viſage, qui eſt ſans doute le plus beau du monde. Allez, mon cher, hâtez-vous de me faire voir tant de charmes.

DORANTE.

Si vous l'alliez trouver moins belle ?

PHILINTE.

Cela eſt impoſſible. Allez, vous dis-je.

DORANTE.

Sur tout que le Chevalier ne ſe trouve pas ici.

PHILINTE.

Ne craignez rien, j'ai laiſſé un billet chez lui, il n'aura garde de venir ; mais partez, je vous en conjure.

DORANTE.

Je vais la trouver de ce pas & la conduire ici dès qu'il ſera nuit. Mais ſouvenez-vous de la condition.

PHILINTE.

Allez : dites-lui qu'elle peut faire dreſſer le contrat comme elle jugera à propos ; elle eſt maîtreſſe abſoluë de mes volontés, & je don-

nerai les mains à tout ce qu'elle aura fait.

DORANTE.

Vous ne risquez rien, elle ménagera vos interêts comme les siens propres. Adieu. Je pars.

PHILINTE.

Songeons maintenant à nous débarrasser de ma femme. Mais la voici. Qu'elle me paroît enlaidie!

SCENE XI.

PHILINTE, DORIMENE, LISETTE.

PHILINTE.

AH, ah, Madame, vous voilà disposée à sortir! Cela me fait plaisir.

DORIMENE.

Oui, Monsieur, je vais souper chez la Comtesse.

PHILINTE.

Vous m'avez prévenu, & je voulois vous le dire. Vous êtes trop sedentaire, il faut vous mettre à la mode, & ne plus vivre si bourgeoisement.

LISETTE.

C'eſt ce que je lui repréſente à tout moment. Il ne convient pas à une femme de ſa qualité de ſe lever le jour & de ſe coucher la nuit, comme une ſimple Marchande de la ruë ſaint Denis.

PHILINTE.

Allez, Madame, je vous ordonne de vous bien réjoüir.

LISETTE.

Voilà ce qui s'appelle un bon mari, & vous devez le croire, Madame.

DORIMENE.

Adieu, Monſieur. Vous meritez d'être obéi.

PHILINTE.

Heureuſement la voilà partie. Mais j'apperçois Lafleur tout éſſouflé.



SCENE XII.

PHILINTE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

AH ! Monſieur, je viens d'être témoin d'un ſpectacle tragicomique. Les femmes du quartier ont voulu aſſaſſiner monſieur le Chevalier à votre porte.

PHILINTE.

Voilà une terrible avanture.

LAFLEUR.

Comme il alloit entrer chez vous, il s'eſt vû tout-à-coup inveſti d'une troupe de femmes qui ont crié haro ſur lui. On le ſaiſit, on le déſarme ; déja plus d'une quenoüille tirée avoit meurtri ſa tête, & déja plus d'une main furieuſe montroit les dépoüilles ſanglantes de ſes cheveux arrachés....

PHILINTE.

Alte-là, point de deſcription, je te prie.

LAFLEUR.

C'eſt pourtant là mon fort, Monſieur, & j'ai l'imagination fleurie ; mais puiſque vous le vou-

lez, je baiſſe d'un ton, & je vous dirai ſans figure, que Monſieur le Chevalier eût été mis en pieces, ſi le carroſſe d'un de ſes amis, qui eſt arrivé-là fort à propos, & qui a écarté la foule, ne l'eût tiré d'embarras.

PHILINTE.

Rien n'eſt plus à craindre qu'une populace irritée.

LAFLEUR.

Et ſur tout une populace de femmes. Je vais être à l'avenir diablement circonſpect ſur leur compte. Quand j'aurai du mal à dire de ces friponnes, je le dirai ſi bas qu'on ne m'entendra pas. Mais, Monſieur, parlons d'autre choſe, votre habit eſt tout prêt, &...

PHILINTE.

Je n'en ai plus que faire, ma charmante inconnuë doit ſe rendre ici ce ſoir.

LAFLEUR.

Et la chauve-ſouris, Monſieur?

PHILINTE.

Fais venir Angelique.

SCENE XIII.

PHILINTE *seul.*

ALidor, ce vieux Financier, me la demande : on dit qu'il a de gros biens ; mais mon amour veut que je l'accorde à Leandre. En lui donnant ma sœur, je vais revoir & connoître ma maîtresse : dois-je balancer un instant ? J'apperçois Angelique, proposons-lui la chose : toute jeune qu'elle est, elle n'aura garde de reculer ; ses yeux disent assez qu'elle n'est point appellée au Couvent ; d'ailleurs elle est dans un âge où l'on ne déguise rien.

SCENE XIV.

PHILINTE, ANGELIQUE.

PHILINTE.

APprochez-vous, Angelique.

ANGELIQUE.

Que vous plaît-il, mon frere ?

PHILINTE.

Vous m'avez l'air de vous ennuyer hors du Couvent

ANGELIQUE.

Pardonnez-moi, mon petit frere, je ne ſçaurois mieux être qu'auprès de vous.

PHILINTE.

Mais ne quitteriez-vous pas ce petit frere, pour avoir un mari? Vous riez. Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Auriez-vous déja du goût pour le mariage?

ANGELIQUE.

Ma couſine Henriette s'eſt bien mariée, j'ai pourtant trois mois plus qu'elle.

PHILINTE.

Je croyois qu'un homme vous faiſoit peur.

ANGELIQUE.

Oh! je ne crains que les eſprits.

PHILINTE.

La friponne! Cela étant, je veux vous donner à Monſieur Alidor.

ANGELIQUE.

Non, non, celui là me fait peur. Que ne me parlez-vous de Leandre?

PHILINTE.

Vous l'aimez donc?

ANGELIQUE.

Eh...

PHILINTE.

Que veut dire ce eh?

ANGELIQUE.

Mon Dieu! ne l'entendez-vous pas? Ce eh, veut dire oui.

PHILINTE.

Comment, Mademoiſelle, vous aimez un homme à votre âge, & vous oſez le dire?

ANGELIQUE.

Eſt-ce qu'il y a du mal à aimer ce qui paroît aimable?

PHILINTE.

Sans doute, & cela eſt défendu aux jeunes filles, comme vous.

ANGELIQUE.

Je ne l'aurois jamais crû, cela eſt ſi doux, & l'on a tant de plaiſir. Ah! Voici Leandre. Quand vous devriez me gronder, je ne puis m'empêcher d'être bien aiſe.

SCENE XV.

PHILINTE, LEANDRE, ANGELIQUE.

LEANDRE.

JE viens ſçavoir, Monſieur, s'il eſt vrai que vous conſentiez à mon bonheur, & que vous accordiez Angelique à mon amour ?

PHILINTE.

Oui, Monſieur, je ferai honneur à ma parole, pourvû que votre ami tienne la ſienne ; vous pouvez compter là-deſſus.

LEANDRE.

S'il ne tient qu'à cela, je ſuis ſûr d'être heureux. Et vous, belle Angelique, y donnez-vous les mains ?

ANGELIQUE.

J'aime tant mon cher frere, que je ſuis prête à faire ſa volonté.

LEANDRE.

Après un tel aveu, je vais tout diſpoſer pour un nœud ſi charmant.

ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

Ah! Mon petit frere, que je vous baise.

SCENE XVI.

PHILINTE, ALIDOR, ANGELIQUE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

VOilà Monsieur Alidor que je vous présente.

PHILINTE *à part.*

Peste soit de l'importun.

ANGELIQUE *bas.*

Qu'il est vilain!

ALIDOR.

Dépêchez-vous, Monsieur, de me donner cette belle enfant; car la brigue est forte, c'est à qui m'épousera.

LAFLEUR.

Le beau brun! pour être couru des femmes.

ALIDOR.

Angelique a eu le bonheur de me plaire, & je lui jette le mouchoir.

PHILINTE.

La faveur est grande; mais je crains qu'elle

n'ait de la répugnance à se marier.

ALIDOR.

Je n'en croi rien. N'est-il pas vrai, mon cœur, que vous seriez charmée d'être la femme d'un homme riche comme moi ?

ANGELIQUE *lui fait la reverence.*

Je suis votre servante, Monsieur, je ne suis pas interessée.

LAFLEUR.

Voulez-vous que je vous parle franchement, Mademoiselle Angelique est trop jeune pour vous. Tout le monde riroit d'un mariage si mal assorti. Un garçon sexagenaire n'est pas le fait d'une fille de douze ans.

ANGELIQUE.

Oh! J'en ai bien treize, s'il vous plaît.

ALIDOR.

Moi, garçon sexagenaire! Tu en as menti, c'est tout si j'ai cinquante huit ans.

LAFLEUR.

Ce n'étoit pas la peine de me donner un démenti.

ALIDOR.

Apprend, mon ami, qu'on ne compte point

les années à qui eſt en état de compter des millions.

LAFLEUR.

Il eſt vrai qu'il n'y a point de barbon que la Fortune n'ait la vertu de rajeunir ; de magot qu'elle n'embelliſſe, ni de vilain qu'elle ne puiſſe annoblir.

ALIDOR.

Voilà un valet des plus impertinens, & vous devriez, Monſieur, l'obliger à ſe taire.

PHILINTE.

Tai-toi, Lafleur.

LAFLEUR.

Pardon, Monſieur, mais je ne puis m'empêcher de dire la verité.

PHILINTE *à part.*

Que le jour eſt long, & que ce maudit homme me fatigue ; quelqu'un ne pourra-t-il pas m'en défaire ? (*haut.*) N'entends-je pas chanter ?

ANGELIQUE.

C'eſt, ſans doute, mon maître de muſique.

LAFLEUR.

C'eſt lui-même. Il eſt dans l'enthouſiaſme, écoutons, il va nous réjoüir.

SCENE XVII.

PHILINTE, ALIDOR, ANGELIQUE, LE MAITRE de Musique, LAFLEUR.

LE MAITRE de Musique.

DEpit mortel, transport jaloux,
Je m'abandonne à vous.
Seuls confidens de mes peines secrettes....
Vous rassemblez en vous, belle Déesse,
Tout ce qui fait briller les autres Dieux.
Ah! j'attendrai long-tems, la nuit est loin encore.

PHILINTE.

Cela n'est que trop vrai, & je suis dans le cas.

ALIDOR.

Quels diables de pots pourris! Il est fou.

LE MAITRE de Musique.

Que de feux! Que d'éclairs! Quels éclats de tonnere!
Sous mes pas chancelans je sens trembler la terre.
Ses goufres sont ouverts.

ALIDOR.

Il faudroit le lier, sa folie dégenere en rage.

LE MAITRE de Musique.

C'est Clitemnestre, fui dans la nuit éternelle,

Spectre horrible, ombre criminelle,
Crains encor ma juste fureur.

(Il prend Alidor au collet.)

ANGELIQUE *en riant.*

Serrez fort.

ALIDOR.

Je ne suis point Clitemnestre, de par tous les diables, & vous m'étouffez.

PHILINTE.

Ne craignez rien, ne voyez-vous pas qu'il joue.

ALIDOR.

Quel diantre de jeu d'étrangler les gens!

LE MAITRE de Musique.

Où suis-je? Pardonnez à l'erreur qui m'enchante,
Ma Musique, Messieurs, est bien votre servante.

ALIDOR *au Maître de Musique.*

Et je suis à present votre valet. *(à Philinte.)*
Quelle manie de parler toujours en chantant.

LE MAITRE de Musique.

S'exprimer en chantant n'est pas une manie;
C'est ainsi que chez nous parlent tous les heros,
Les Cadmus, les Atys, les Rolands, les Renauds,
Dont j'ai souvent l'honneur de me voir la copie

ALIDOR.

Il continuë à extravaguer.

PHILINTE.

C'eſt un privilege de la muſique ; dès qu'on chante, on peut tout dire impunément, l'air fait toujours paſſer les paroles.

LAFLEUR.

Sur ce piéd-là il y a bien des gens qui ne devroient jamais parler autrement.

ALIDOR.

Me conſeillez-vous d'apprendre la muſique ?

PHILINTE.

Oh, oui! je vous le conſeille très-fort, & vous ne pourriez mieux vous adreſſer qu'à Monſieur.

LE MAITRE de Muſique.

Gardez-vous de me croire un vil muſicien,
Petit chantre ordinaire,
De l'Opera je ſuis penſionnaire,
Et me dis à bon droit académicien.

ALIDOR.

La choſe étant ainſi, touchez-là, vous aurez l'honneur de m'avoir pour écolier.

LAFLEUR.

Il eſt bien-tôt d'âge à l'être.

ALIDOR.

Dès demain nous commencerons. Dites-nous maintenant quelque chofe, là... qui foit drôle & qui foit nouveau.

PHILINTE.

Sur tout quelque chofe qui foit court.

ANGELIQUE.

Mon cher Maître, je vous recommande les vieux amoureux.

LE MAITRE de Mufique.

Qu'un barbon excite à rire
Dans fon amoureux délire,
Qu'il eft fot, & qu'il eft laid,
Quand il s'attendrit & foupire,
Près d'un jeune & charmant objet!
Les Graces lui font la mouë,
Les ris badins fur fa jouë
Appliquent plus d'un fouflet;
Et l'amour qui de lui fe jouë
Le regale d'un camouflet.

LA FLEUR *à Alidor.*

Que dites-vous de ce couplet? (*en chantant.*) Qu'un barbon...

ALIDOR.

Je dis que tu es un fot, & le couplet auffi.

PHILINTE.

Vous demandiez de la nouveauté, vous devez être satisfait.

ALIDOR.

L'air & les paroles, tout est impertinent, & je me range du côté des anciens : on ne fait plus rien qui vaille.

LE MAITRE de Musique.

Quoique d'âge assez mûr, vous parlez en jeune homme,
Mais nous vous formerons, ou le diable m'assomme.

LAFLEUR.

Il court risque de mourir sous le bâton.

LE MAITRE de Musique.

Peut-être ce couplet vous plaira beaucoup mieux.

Qu'un homme de Finance
Déplaît à tous les yeux,
Lorsque son injuste opulence
Lui fait oublier ses ayeux.

ALIDOR.

C'en est trop, ne souffrons pas qu'on nous joue plus long-tems. Sortons.

LE MAITRE de Musique *en s'en allant.*

Doris étoit ma derniere amourette,

Vous étes mon premier amour ;
Que tout se ressente
De la fureur que je sens.

PHILINTE.

Grace au Ciel, je suis débarrassé de l'un & de l'autre. A la fin le Musicien m'étoit à charge autant que le Financier. Dorante ne vient pas, je brûle d'impatience.

LAFLEUR.

Monsieur, le voici.

SCENE XVIII.

PHILINTE, DORANTE, LEANDRE, ANGELIQUE, LAFLEUR, UN NOTAIRE.

PHILINTE.

EH bien, Dorante, me tenez-vous parole ?

DORANTE.

Oui, vous allez être content. J'ai amené le Notaire, & le Contrat est tout dressé.

ANGELIQUE.

Le contrat est dressé ? que je suis aise ! Je serai mariée ?

PHILINTE.

Angelique, conduisez le Notaire dans l'autre appartement.

ANGELIQUE *à Leandre.*

Vous ne me suivez pas?

LEANDRE.

Je ne vous quitte pas, ma belle Angelique.

SCENE XIX.

PHILINTE, DORANTE, LAFLEUR.

PHILINTE.

PArlez, nous voilà libres. M'amenez-vous la beauté que j'aime?

DORANTE.

Elle vous attend dans son carosse, allez lui donner la main.

PHILINTE.

J'y cours.

LAFLEUR.

Allons voir si ma chauve-souris n'est point avec elle.

SCENE XX.

DORANTE *seul.*

JAi fait tout ce que je devois faire pour mon ami, & j'ai conduit la chose au point qu'il souhaitoit. Retirons-nous maintenant, je suis ici de trop; de quelque façon que la piéce se dénoüë, n'en soïons point le spectateur, & ne risquons pas d'y joüer un fort sot personnage. Voici Philinte & Dorimene; sortons. (*il s'en va.*)

SCENE XXI.

PHILINTE, DORIMENE *déguisée en Vénitienne*, LAFLEUR, LISETTE *déguisée en chauve-souris.*

PHILINTE *à Dorimene.*

MAdame, puisque nous sommes seuls, souffrez que je me livre à toute la vivacité de mes transports. Mon bonheur est si grand que j'ai de la peine à le croire. Est-il bien vrai, ma charmante inconnuë, que je vous revois, que vous avez pitié de mes maux, & que vous êtes venuë ici dans le dessein de vous faire connoître?

DORIMENE.

Vous n'en devez pas douter.

LAFLEUR *à Lisette.*

Mon adorable Chauve-souris, puis-je me flater que vous ayez suivi dans ce lieu votre Maîtresse, avec la même bonne volonté pour votre esclave Lafleur?

LISETTE.

Il n'y a rien de plus sûr.

PHILINTE.

Ostez donc ce masque jaloux, qui cache à mes yeux plus de la moitié de vos charmes.

DORIMENE.

Que sçavez-vous s'il ne cache point de vrais défauts? mes traits pourront bien vous déplaire.

LA FLEUR *à Lisette.*

Vous voulez bien que je vous fasse la même priere; ne vous laisserez-vous point attendrir par ce regard languissant? Ce soupir enflamé, ne vous touchera-t'il pas?

LISETTE.

J'attens que ma Maîtresse se découvre la premiere; il ne seroit pas honnête de la prévenir.

PHILINTE *à Dorimene.*

Vous appréhendez de me déplaire? Quelle injuste idée!

DORIMENE.

Croyez-moi, je ſuis du nombre de celles à qui le maſque eſt favorable : en ôtant le mien, je perdrai toute ma bauté, & vous allez me haïr.

LA FLEUR.

Montrez-moi votre friand minois, que mes yeux ſe raſſaſient du plaiſir de le voir.

LISETTE *à Lafleur.*

Je vous avoûrai franchement que je ſuis effroyable.

PHILINTE *à Dorimene.*

Ah ! vous ne pouvez être que charmante ; vos yeux m'en ſont de bons garans, découvrez-vous au plûtôt : faut-il vous en prier à genoux?

LA FLEUR *à Liſette, en lui prenant le bras.*

Vous ne le diriez pas, mon cœur, s'il étoit vrai, & voilà un échantillon qui fait juger trop favorablement de toute la piéce : laiſſez-moi voir ſeulement le bout de votre joli petit nez, par ces tendres genoux que je tiens embraſſés.

DORIMENE *à Philinte.*

Puiſque vous le voulez, je vais vous ſatisfaire : mais auparavant il faut vous acquiter de ce que vous avez promis à Léandre, & ſigner le Contrat que vous apporte le Notaire.

PHILINTE.

Je ſigne tout aveuglément.

LE NOTAIRE.

Le Contrat eſt en bonne forme, & voilà qui eſt fait.

PHILINTE.

Donnez, donnez, Monſieur. (*Le Notaire ſort.*)

SCENE XXII. & derniere.

PHILINTE, DORIMENE, LA FLEUR, LISETTE.

PHILINTE.

QUe tardez-vous, Madame, à me rendre le plus heureux des hommes?

LA FLEUR *à Liſette.*

Allons, ma Reine.

DORIMENE *en ſe découvrant.*

Je le vois bien, je ne puis plus m'en défendre, il faut me découvrir malgré que j'en aye; me reconnoiſſez-vous?

LISETTE *ôtant auſſi ſon maſque.*

Que dis-tu de ce viſage?

PHILINTE.

Que vois-je ? c'eſt ma femme!

LA FLEUR.

Ah! c'eſt Liſette. Je ſuis pris pour duppe.

LISETTE.

Tu vois que je ſuis fille de parole.

DORIMENE.

Je vous l'avois bien dit que le maſque m'étoit avantageux, & que je n'avois qu'à l'ôter pour me faire haïr.

PHILINTE.

J'avouë que jamais étonnement ne fut égal au mien; mais mon trouble ſe diſſipe, je ſors d'erreur, & votre vertu triomphe: ouï, Madame, je vous pardonne le piége où j'ai donné, puiſque c'eſt l'amour qui l'a tendu, & quoique vous ſoyiez ma femme, vous n'êtes pas moins digne de toute ma tendreſſe. Je reviens du préjugé où j'étois, j'abhorre tous les mauvais conſeils dont on m'avoit empoiſonné, je vais enfin réparer une infidélité de deux mois, par un redoublement d'amour qui ne finira qu'avec ma vie; & pour vous prouver que mon retour eſt ſincere, je confirme ce que je viens de ſigner, & je donne mon conſen-

tement au mariage de Leandre & d'Angelique, puiſque vous l'approuvez.

LA FLEUR.

Voilà qui eſt édifiant pour le tems où nous ſommes.

LISETTE *à part.*

Il n'y a que ſix mois qu'ils ſont mariés, je les attens au bout de l'année.

LA FLEUR.

L'exemple eſt contagieux, & me donne preſque envie de t'épouſer.

LISETTE.

Si tu me preſſois bien fort, je pourrois bien en faire la folie.

LA FLEUR.

Peut-être ferions-nous mieux de garder le célibat.

LISETTE.

Tu as raiſon, prenons quelques jours pour y ſonger, c'eſt le parti le plus ſage.

FIN.

L'IMPATIENT,

COMEDIE

De Monſieur DE BOISSY.

PRECEDÉE D'UN PROLOGUE.

Repréſentée par les Comediens François, au mois de Janvier 1724.

Seconde Edition, revûë & corrigée par l'Autheur.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.



A PARIS,
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *L'Impatient Comedie*, dont j'ai crû que l'impreſſion ſeroit agréable au Public. Fait à Paris ce 5 Mars 1724.

HOUDAR DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main pluſieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boiſſy, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, ſuivant la Feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdites Pieces ci-deſſus ſpecifiées, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit Contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; A

la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie a l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit :

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Impimeurs de Paris, N. 487. *Folio* 466. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le premier Fevrier* 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

L'IMPATIENT,

COMEDIE.

ACTEURS
du Prologue.

L'AUTEUR.

UN COMEDIEN.

ARBATE, Auteur Tragique.

PHILINTE, Auteur Comique.

La Scene est au foyer de la Comedie.



L'IMPATIENT, COMEDIE.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

L'AUTEUR, un COMEDIEN.

L'AUTEUR.



C'EST moi qui dois joüer le plus pénible Rôle,
Et nature pâtit.

LE COMEDIEN.

J'en crois votre parole,
Affronter un Public; l'état est violent.
Moi-même tous les jours je l'aborde en tremblant.
Mais il faut vous flatter d'une douce espérance.

L'AUTEUR.

Un Poëte a toûjours assez de confiance.
Mon amour propre seul fait souffrir ma raison.
J'ai de me découvrir grande démangeaison.

LE COMEDIEN,

Je sçai qu'avant le tems, le désir de paroître,
Excite vos pareils à se faire connoître.
Les Auteurs en ce point ressemblent aux amans :
Un mot, un seul regard trahit leurs sentimens.
Joüer incognitò ce fâcheux personnage,
Est pourtant, selon moi, le parti le plus sage,
Le plus utile, enfin le plus réjoüissant:
Heureux! qui se dérobe au Critique perçant.
Vous pouvez dans le port laisser gronder l'orage.
L'ouvrage risque seul & s'expose au naufrage;
S'il déplaît, on n'a point le sensible regret
De voir son nom en bute au barbare siflet;
Si par un sort heureux la piece est applaudie,
Le public à l'Auteur donne la comedie.
Quel charme de goûter les piquantes douceurs,
De s'entendre loüer par ses propres censeurs!
Et le voile levé, par ce jeu salutaire,
De lire dans le coeur d'un ami peu sincere:
La plus aigre censure & l'encens le plus doux,
Sans perdre de leur force, arrivent jusqu'à vous.
Evitant le poison qu'offre la flatterie;

Vous triomphez encor de la clabauderie ;
Et riant en ſecret du Public curieux,
Vous êtes inviſible & preſent à ſes yeux.

L'AUTEUR.

Je goute vos raiſons ; mais quel martyre extrême !
De voir ſouvent un fat qui vous dit à vous-même,
L'Auteur eſt fort prudent, l'ouvrage eſt des plus plats
Sur l'étiquete !

LE COMEDIEN.

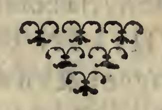
On vient, ne vous découvrez pas.

L'AUTEUR.

Leur cauſtique maintien m'inſpire de la crainte.
Sont-ils connus de vous ?

LE COMEDIEN.

C'eſt Arbate & Philinte.
Auteurs prompts à blâmer, critiques pointilleux,
Clabaudeurs éternels & ſouvent dangereux.



SCENE II.

L'AUTEUR, LE COMEDIEN, ARBATE, PHILINTE.

ARBATE *à Philinte.*

Connoiſſez - vous l'Auteur de la nouvelle Piece?

PHILINTE.

Non, mais, L'IMPATIENT ! ce titre ſeul me bleſſe.
(s'adreſſant à l'Auteur.)
Je gage que Monſieur ſera de mon avis.

L'AUTEUR.

Je n'en dis rien, l'Auteur eſt trop de mes amis.
(bas au Comedien.)
Vous le voyez.

LE COMEDIEN *à part.*

Je crains que ſon front ne decelle,
Malgré tous ſes efforts, ſa contrainte cruelle.

PHILINTE.

Le caractere eſt vague, & s'il n'eſt détaillé,
Ce ſera, ſur ma foi, *le Grondeur* r'habillé,
Ou *les Fâcheux* qu'enſemble on aura ſçu refondre.

LE COMEDIEN.

Un homme du metier peut-il ainſi confondre?

L'AUTEUR, *d'un air embarraßé.*

Je m'en étonne fort. (*à part.*) Je l'avois bien prévu.

PHILINTE *à l'Auteur.*

Un ami de l'Auteur ne doit pas être cru.
Mais vous, (*au Comedien* :) répondez-moi?

L'AUTEUR *bas au Comedien.*

La fâcheuſe rencontre.
Parlez pour moi.

LE COMEDIEN *bas.*

Feignez ; votre trouble ſe montre.

PHILINTE *au Comedien.*

Quelle eſt la difference ?

LE COMEDIEN.

On eſt impatient
Sur tout dans la jeuneſſe où le ſang eſt boüillant :
Le moindre obſtacle alors nous trouble, nous agite,
Et courant au plaiſir, l'attente nous irrite.

L'AUTEUR.

Il n'eſt rien de plus vrai.

LE COMEDIEN.

Mais on devient grondeur,
Quand les ans ont produit un fond de noire humeur ;
On voudroit, avec ſoi, voir vieillir tout le monde,

L'ennui d'avoir vêcu fait que toûjours on gronde.
On ſe voit à regret marcher vers ſon déclin,
Et du plaiſir d'autrui l'on ſe fait un chagrin.

L'AUTEUR.

Fort bien!

PHILINTE.

Et les fâcheux ? contentez moi, de grace.

LE COMEDIEN.

L'Impatient agit & lui ſeul s'embarraſſe.
De ſon extrême ardeur naît ſon retardement,
Et l'attente incertaine eſt ſon plus grand tourment;
Ou s'il arrive enfin qu'un fâcheux l'incommode,
C'eſt neceſſairement & non par épiſode.

L'AUTEUR.

Eh bien, Monſieur, eh bien, êtes-vous ſatisfait?

PHILINTE.

La choſe étant ainſi ce ſera *l'Inquiet*.

L'AUTEUR *au Comedien.*

Ferme.

LE COMEDIEN.

L'Impatience eſt une promptitude,
Qui n'a rien de commun avec l'inquiétude;
L'une eſt ardeur du ſang, l'autre chagrin d'eſprit.

L'AUTEUR.

Oh! parbleu, pour le coup, je n'aurois pas mieux dit.

ARBATE.

Il faut que l'Etourdi ſoit donc ſon caractere.

L'AUTEUR.

Tenez bon.

LE COMEDIEN.

L'un de l'autre étrangement differe.
Qu'eſt ce qu'étourderie ? un éclipſe d'eſprit,
Qui fait qu'à contre-tems un homme parle, agit,
Un délire éternel, voiſin de la ſottiſe,
Qui nous rend indiſcrets & fait qu'on nous mépriſe;
Un incurable mal qui trouble la raiſon,
Bannit le jugement, ôte l'attention;
Un long égarement qui nous fait cheoir ſans ceſſe.
Qu'eſt-ce qu'impatience ? un boüillon de jeuneſſe,
Des vives paſſions impetueux enfant,
Dont le bruſque tranſport nous entraîne ſouvent;
Mais qui d'un bon eſprit n'eſt pas moins le partage,
Qui n'eſt que paſſager, & que tempere l'âge.
Douce imperfection, excuſable défaut,
Dont on n'eſt après tout corrigé que trop tôt.
Un homme impatient peut être fort aimable :
Un étourdi bien-tôt devient inſupportable.
Sans en être choqué, de là vient qu'on s'entend
Appeller tous les jours du nom d'impatient,
Quand celui d'étourdi ſe prend pour une injure:
La difference frappe, & la preuve en eſt ſûre.

L'AUTEUR.

Vous ne vous rendez pas à ce raiſonnement ?

LE COMEDIEN *à l'Auteur.*

Mais vous vous trahiſſez par trop d'empreſſement.

PHILINTE.

Ce ſont ſubtilités.

ARBATE.

Diſtinctions frivoles.

L'AUTEUR.

L'ouvrage fera voir ſi ce ſont des paroles.

ARBATE.

Pour la Piece, un peu fort, vous vous intereſſez,
En ſeriez-vous le pere ?

L'AUTEUR.

Oh, non.

PHILINTE.

Vous rougiſſez.

LE COMEDIEN *à l'Auteur.*

Vous voilà pris, ſortez.

PHILINTE.

C'eſt trop de modeſtie.

L'AUTEUR.

Pour ôter.... tout ſoupçon, je quitte la partie.

(*en ſortant.*)

Quels efforts ! j'ai ſouffert des tourmens infinis !

SCENE III.

ARBATE, PHILINTE, LE COMEDIEN.

PHILINTE *en riant.*

AH! ah, vraiment l'Auteur eſt fort de ſes amis.

ARBATE.

Il s'eſt fort plaiſamment décelé de lui-même.

LE COMEDIEN.

Qu'on découvre aiſément un Poëte qui s'aime!

PHILINTE.

Je juge par l'Auteur que l'ouvrage eſt mauvais.

LE COMEDIEN.

Monſieur, ſans avoir vû ne décidons jamais.

PHILINTE.

Mais vous qui me parlez avec tant d'aſſurance,
Avez-vous des Auteurs aſſez de connoiſſance ?
Avec Terence & Plaute êtes-vous faufilé ?
On voit aſſez que non, quand vous avez parlé.

LE COMEDIEN.

Mieux que le Cabinet, la longue expérience
Du Théâtre, Monſieur, nous apprend la ſcience,
Forme le peu de goût que nous pouvons avoir.

PHILINTE.

Une ſimple routine eſt tout votre ſçavoir.

ARBATE.

La preuve inconteſtable eſt mon plus bel ouvrage,
Qui vient d'être proſcrit par votre aréopage.
Je ne puis rappeller ce honteux jugement,
Sans indignation & ſans fremiſſement.

PHILINTE.

Vous êtes mon Confrere, & ſans doute en comique ?

ARBATE.

Vous me connoiſſez mal, je travaille en tragique.

LE COMEDIEN.

Monſieur par ſes diſcours nous le fait aſſez voir.

PHILINTE *regardant Arbate, & mettant ſon doigt ſur le front,*

Ces Tragiques ont là je ne ſçai quoi de noir.

ARBATE *à Philinte.*

Ecoutez ſeulement la fuite de Clelie,
Ce morceau vaut lui ſeul toute une Tragedie.

(*d'un ton tragique.*)

» Aux yeux de l'ennemi, ſaiſie d'étonnement,
» Elle prend un courſier, le monte fierement,
» Et d'un front aſſuré, le guidant vers le Tibre,
» S'élance dans les flots s'écriant je ſuis libre:
» Tout ſemble ſeconder un ſi hardi deſſein,

» Le docile coursier obéït à sa main ;
» Enchanté par un dieu qui doit l'avoir conduite
» Le Soldat sur le bord applaudit à sa fuite ;
» Et l'onde qui paroît pacifier son cours,
» La rend sur l'autre rive & respecte ses jours.

LE COMEDIEN.

Ces Vers sont assez beaux, mais de la Tragedie
Les Vers furent toûjours la derniere partie.

ARBATE, *à Philinte.*

Vous demeurez tranquille, & vous n'admirez pas?

PHILINTE.

Pardonnez-moi, Monsieur, mais j'admire tout bas.

LE COMEDIEN.

Envain par le langage une oreille est séduite ;
Pour contenter l'esprit cherchons de la conduite.
Et pour gagner le cœur trouvons de l'interest.

ARBATE.

Refuser un poëme où tout frappe, où tout plaît !

PHILINTE *à Arbate.*

Touchez-là, j'ai reçû la même ignominie.
Je m'étois surpassé par une Comedie ;
Par un ouvrage neuf où brilloient les portraits,
Où regnoit le plaisant, où petilloient les traits :
Par cet échantillon jugez de son merite ;
C'est un portrait frappé qui vaut bien votre suite.
» Offrirai-je à vos yeux la femme sans égards,

» Qui ſignale ſes jours par de nouveaux écarts;
» Qui donnant un champ libre à ſes extravagances,
» Secouë éfrontement le joug des bienſéances;
» Qui rit de la vertu, prend des airs Cavaliers,
» Et ſe pique ſur tout d'avoir des créanciers;
» Qui des jeunes Marquis affecte l'équipage,
» Et qui ne craint rien tant que de paſſer pour ſage;
» Qui ſçait l'art d'inventer plus d'un nouveau ſerment,
» Et qui le ſçait au jeu placer heureuſement;
» Qui rendant ſon mari confident de ſa gloire,
» Conte des ſes excès elle-même l'hiſtoire;
» Et pour ne pas laiſſer ſon mérite imparfait,
» Qui fait fort bravement le coup de piſtolet.

LE COMEDIEN.

Je ne puis m'empêcher de loüer la peinture,
Je la trouve brillante, elle eſt d'après nature;
Mais c'eſt là ſon défaut.

PHILINTE *à Arbate.*

Quoi vous ne riez pas,
Et vous êtes diſtrait?

ARBATE.

Monſieur, je ris tout bas.

LE COMEDIEN.

Le Théâtre eut toûjours la ſageſſe en partage.

PHILINTE.

Mais le monde qu'il peint, ce monde eſt-il ſi ſage ?

LE COMEDIEN.

Il veut qu'on le ménage ; un ſemblable tableau
Bleſſeroit trop ſa vuë & demande un rideau.
Les traits ſont trop hardis & les couleurs trop fortes.

PHILINTE.

Vous ne demandez plus que des figures mortes :
Vous exigez qu'on ſoit froidement compaſſé ;
Et voilà ce qui rend le Théâtre glacé.
Il faut du neuf, morbleu, du neuf que l'on admire ;
Soyons originaux ou gardons nous d'écrire.
Laiſſons l'exactitude aux vulgaires eſprits,
Et que d'heureux écarts diſtinguent nos écrits.

LE COMEDIEN.

Il eſt, je l'avoüerai, d'heureuſes hardieſſes,
Qui des regles ſouvent affranchiſſent les Pieces :
Mais toûjours la raiſon doit regler nos accès.
Hazardons ſagement, ſurtout, dans nos eſſais,
Gardons fidellement l'exacte bienſéance,
Et ne donnons jamais dans l'extrême licence :
Si les cœurs ſont impurs, les yeux ſont délicats,
Le vice nud déplaît même aux plus Scelerats.
Heûreux qui ſçait unir dans une Piece aimable,
L'utile & le plaiſant, l'honnête & l'agréable !

Un ouvrage ſans moœurs eſt un monſtre odieux ;
Et le ſiecle eſt critique autant que vicieux.
PHILINTE.
Je ſçai lire à travers ſon malin artifice ,
Le ſiecle veut par là qu'on reſpecte ſon vice :
Jours où vivoit Moliere & trop tôt diſparus,
O desirables tems, qu'êtes-vous devenus!
On pouvoit ſans égards, ſans crainte, ſans ſcrupule,
De toutes ſes couleurs marquer le ridicule :
Mais je l'attraperai ce ſiécle extravagant,
Je prétens à la Foire illuſtrer mon talent.
LE COMEDIEN.
C'eſt le plus court chemin qui conduit à la gloire,
ARBATE.
Selon moi l'on devroit à cette même Foire,
Renvoyer le Comique, & ce lieu deſtiné
Au Tragique, ſeroit......
PHILINTE.
Bientôt abandonné.
C'eſt trop faire valoir vos foibles Tragedies,
Qu'on devroit appeller du nom de rapſodies.
Ces Pieces aujourd'hui reſſemblent aux Romans,
Toûjours les mêmes nœuds, les mêmes dénoumens ;
Des ſonges, des fureurs, des combats, des vangeances,
Des

Des Oracles enfin & des reconnoiſſances.
Themes en deux façons, ouvrage d'écolier,
Dont on eſt rebattu, qui ne peut qu'ennuyer.

ARBATE.

Allez gâter Renard, & retourner Moliere.

LE COMEDIEN.

Vous donnez au Foyer la Comedie entiere.
Et la foule, Meſſieurs, s'augmente autour de vous.

ARBATE *à Philinte, en s'en allant.*

Allez, vous n'êtes pas digne de mon courroux !

PHILINTE.

Il eſt de ſon talent ſottement idolâtre,

LE COMEDIEN.

Venez, Meſſieurs, venez jouër en plein Théâtre,
Vous êtes bons Acteurs, on vous admirera,
Et d'applaudiſſemens ce lieu retentira.

PHILINTE.

Allons, bailler, allons, car la Piece eſt nouvelle.

LE COMEDIEN.

Permettez que l'Auteur au Public en appelle.
C'eſt dommage, après tout, qu'ils prennent le travers,
Ce ſont deux foux d'eſprit qui font fort bien des Vers.

Fin du Prologue.

ACTEURS
de la Comedie.

CLITANDRE, Amant de Lucile.

LUCILE.

GE'RON, Pere de Lucile.

DAMIS, Rival de Clitandre.

ARGANTE, Pere de Clitandre.

DORINE, Suivante de Lucile.

LE'PINE, Valet de Clitandre.

Un Maître CLERC.

LE TAILLEUR.

UN NOTAIRE, muet.

LA FLEUR, Laquais de Damis.

La Scene est à Roüen chez Géron.



L'IMPATIENT,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, DORINE.

DORINE.



Litandre a du merite, il est aimé de vous,
Mais je me garderois d'en faire mon époux.

LUCILE.

D'où vient?

DORINE.

Il eſt Breton, & petri de ſalpêtre;
De ſon impatience il n'eſt jamais le maître.

LUCILE.

Il joint la politeſſe à cet emportement,
Et ſes vivacités le rendent plus charmant.

DORINE.

Mais ces vivacités qui ſont par vous cheries,
Madame, bien ſouvent, deviennent bruſqueries.
Un amant de l'humeur dont il ſçait ſe montrer,
Peut en mari brutal fort bien dégenerer.
Comme j'ai maintenant l'honneur de le connoître,
Mon cœur ne craint rien tant que de l'avoir pour Maître;
Et l'air dont je l'ai vû tourmenter ſes valets,
M'a fait perdre le goût de le ſervir jamais.

LUCILE.

Toujours depuis un tems ta langue le déchire.

DORINE.

Notre interêt commun m'oblige à contredire.
Je voudrois un eſprit plus doux, plus arrêté.

LUCILE.

Je ne l'aimerois pas s'il n'étoit emporté.
Je ne ſçaurois ſouffrir ces amans phlegmatiques,
Qui dans leur tiéde amour ſont toujours méthodiques;

Qui se plaignent par art; & froids dans leurs ardeurs,
Viennent vous affadir de bannales douceurs;
De ces faux soupirans je hais le formulaire,
Et tout leur verbiage a droit de me déplaire.
Un homme bien épris persuade autrement.
Le plus foible transport, le moindre sentiment
Que la nature envoye, ou que l'amour inspire,
Surpassent de beaucoup tout ce que l'art fait dire.

DORINE.

Trop de feu vous séduit, Madame, entendons-nous:
Vous parlez d'un amant, je parle d'un époux.
Et Clitandre...

LUCILE.

Fort bien, si mon amour t'écoute,
Il va se déclarer pour Valere, sans doute,
Je le rappellerai.

DORINE.

Bon Dieu! Que votre esprit...

LUCILE.

Tais-toi, sa seule idée allume mon dépit.

DORINE.

Vous êtes...

LUCILE.

C'est un fat amoureux de lui-même,

Plein d'un orgüeil choquant, d'un amour-propre extrême.
Qui semble à tous propos se faire compliment,
Et qui pour bel esprit se donne effrontément.

DORINE.

Mais...

LUCILE.

Dès qu'il vous a fait trois ou quatre visites,
De son mérite étroit vous touchez les limites.

DORINE.

La langue d'une fille est habile à trotter,
Quand elle prend l'essor, on ne peut l'arrêter.

LUCILE.

Tu voudrois...

DORINE.

Un moment, si vous pouviez vous taire,
Que je parle à mon tour, ce n'est pas pour Valere.
Comme vous je le trouve indigne également,
De se voir votre époux & d'être votre amant.
Reprenez vos esprits, c'est un parti plus sage,
Un homme fait & mur que les boüillons de l'âge..
Vous détournez la tête & froncez le sourcil,
D'un choix si délicat connoissez le péril.
Croyez-en mes conseils, je suis Parisienne,
Connoisseuse en un mot; de plus, votre ancienne.

On élit un amant par inclination;
D'un époux au contraire, on fait choix par raiſon,
L'un eſt pour l'agréable, & l'autre pour l'utile.

LUCILE *remuant la tête.*

Non, non.

DORINE.

Vous tairez-vous? Quelle fille indocile!
L'amant doit être vif, jeune, aimable, galant;
L'époux ſexagenaire, imbécile, opulent.
Le premier empreſſé, le dernier doux, commode,
Doit des maris de Cour pratiquer la methode.
On peut cherir l'amant & répondre à ſes feux;
Mais il faut que l'époux ſoit lui ſeul amoureux,
Pour pouvoir profiter de toute ſa tendreſſe,
Et joüir du bonheur d'être femme & maîtreſſe.
Or de-là je conclus qu'il faut pour votre bien,
Prendre un mari barbon, & né Pariſien.
Paris eſt le ſéjour des femmes bienheureuſes,
Elles vivent ſans ſoin, doucement, pareſſeuſes,
Et goûtent le repos voluptueuſement;
Le jour ne luit que tard dans leur appartement:
Souvent le ſoir arrive & les ſurprend couchées;
Et des bras du ſommeil à la fin arrachées,
Elles paſſent la nuit dans le ſein des plaiſirs,
Qui s'empreſſent en foule à ſervir leurs deſirs.
Aujourd'hui, l'Opera; demain, la Comedie,

Au Jeu le Bal ſuccede. O l'agréable vie !
On peut en liberté choiſir plus d'un amant,
Et voir, quelle douceur ! ſon mari rarement.
Selon les lieux on porte ou l'on donne des chaînes,
Eſclaves en Province, à Paris Souveraines.
A ce dernier état laiſſez-vous appeller ;
Pour vous d'un feu ſecret Damis ſe ſent brûler.

LUCILE.

Ce vieux fou qui s'habille en jeune Mouſquetaire,
Petit maître barbon ?

DORINE.

Ce n'eſt que pour vous plaire.

LUCILE.

Il a ſçu te payer pour en dire du bien.

DORINE.

Vous me faites affront, je ſuis fille de bien :
C'eſt moins mon interêt, Madame que le vôtre.

LUCILE.

Mais il s'eſt obligé d'en épouſer une autre.
Il a fait un dédit des trois quarts de ſon bien ;
Un tel engagement eſt un puiſſant lien.

DORINE.

Sa prétenduë eſt morte, il l'aſſûre lui-même.

LUCILE.

Envain à le ſervir ton ardeur eſt extrême.

Ma main ſuivra toujours le panchant de mon
cœur ;
Il ſuffit que mon pere approuve mon ardeur.
Ami depuis long tems de celui de Clitandre,
Il regarde ſon fils déja comme ſon gendre.
Dans ſa propre maiſon voulant qu'il ſoit logé,
Il paroît à ce choix s'être preſqu'engagé.

DORINE.

Le plus ou moins de bien tournera votre pere.

LUCILE.

Clitandre attend un bien qui n'eſt pas ordinaire.
Par raiſon, par amour il doit plaire à mes yeux.
Il eſt né Gentilhomme.

DORINE.

Un exmarchand vaut mieux.

LUCILE.

Il eſt jeune, bien fait.

DORINE.

Sa taille n'eſt pas grande ;
Il n'a pas certain air de ſanté qu'on demande :
Et pour moi, ſi par goût je prenois un mari,
Madame, je voudrois un gros brun, bien nourri.

LUCILE.

Sçais-tu bien qu'à la fin tu deviens fatiguante ?

DORINE.

Quoi, vous êtes auſſi d'humeur impatiente ?

LUCILE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, tout m'ennuye aujourd'hui.

DORINE.

Clitandre vous occupe, & cauſe cet ennui.
Et vous laiſſe en partant ſa vive impatience.

LUCILE.

A regret, il eſt vrai, je ſouffre ſon abſence.

DORINE.

Votre cœur prend la choſe un peu trop vivement.
C'eſt depuis ce matin que Clitandre eſt abſent.
Dieppe eſt le rendez-vous que lui preſcrit Leandre,
Ancien débiteur d'un argent qu'il veut rendre.
Clitandre a pris la poſte avant le point du jour:
Conſolez-vous, demain il ſera de retour;
Et du temperament dont le Ciel l'a fait naître,
Aujourd'hui, dans une heure il reviendra peut-être.

LUCILE.

Plut-à-Dieu! Ce diſcours ſemble adoucir mes ſoins;
Parles toujours de même & tu m'ennuiras moins.

DORINE.

L'effet à mes diſcours peut n'être pas contraire,
S'il alloit ſur ſes pas revenir ſans rien faire?

Ebaucher une affaire eſt ſon fort, la finir
Demande trop de tems, il n'a pas le loiſir.
L'incident après tout eſt dans la vraiſemblance;
Il vous aime, il ne faut qu'un trait d'impatience.

LUCILE.

Ce qu'il m'a dit cent fois maintenant je le ſens,
Le ſupplice d'attendre eſt l'enfer des amans.
On vient, rentrons, je crains les viſites cruelles.

DORINE.

C'eſt Lépine. Arrêtez, en voici des nouvelles.

SCENE II.

LUCILE, LEPINE, DORINE.

LEPINE *botté.*

Ouf.

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc?

DORINE.

Qu'as-tu?

LEPINE.

Je ſuis tout éſouflé.

LUCILE.

Di-nous...

LEPINE.

Et de douleur j'ai le cœur ſi gonflé . . .

LUCILE.

Quoi ! Qu'eſt-il arrivé ?

LEPINE.

Le bon Monſieur Clitandre.
Mon pauvre maître . . .

LUCILE.

Eh bien?

LEPINE.

Eſt obligé d'attendre.

DORINE.

Il attend ? Oh ! pour lui l'état eſt violent.

LEPINE.

Si vous ſçaviez combien il ſouffre en ce moment.
Quelles ſont les horreurs dont ſon ame eſt ſaiſie ;
Vous en ſeriez , Madame , à coup ſûr attendrie.

LUCILE.

Explique-toi , fini mon cruel embarras.

DORINE.

Répons donc?

LEPINE.

Vous ſçavez , ou vous ne ſçavez pas
Qu'autrefois ce Monſieur, que Leandre l'on nomme,
Lui fit certain billet d'une certaine ſomme ;

Or votre amant, Madame, a besoin maintenant
De ce même billet pour ravoir son argent.
On dit bien vrai que plus il a d'impatience,
Et plus il se dépêche, & moins un homme avance.
A peine étoit-il jour que mon maître est venu,
M'arracher de mon lit, criant comme un perdu;
Debout ! maraut, debout ! Veux-tu dormir sans cesse?
Puis nous sommes partis avec tant de vîtesse:
Il étoit si pressé, que dans son cabinet,
Il n'a pas eu le tems de prendre le billet,
Et ne s'est qu'en chemin apperçû de la chose.

DORINE.

Toujours à des écarts l'impatience expose.

LUCILE.

J'étois à la torture, & respire à present.

DORINE *veut donner une gourmade en riant à Lépine qui esquive le coup.*

Donnons une gourmade à ce mauvais plaisant.

LUCILE.

Di, faudra-t-il long-tems supporter son absence?

LEPINE.

Nous reviendrons plutôt que votre amour ne pense.

LUCILE.

Et plus tard qu'il ne veut.

LEPINE.

Mais je m'amuſe ici,
Et c'eſt le retarder que m'amuſer ainſi.
Adieu. Je cours chercher le billet ſur ſa table.

LUCILE *le retenant.*

Attens. Fai-moi, Lépine, un aveu veritable.
Clitandre ce matin t'a-t-il parlé de moi ?
Suis-je dans ſon eſprit ?

LEPINE.

Madame, je le croi.
Il vous aime à tel point que la poſte eſt trop lente,
Et ne ſçauroit répondre à ſon ardeur boüillante.
Agité ſans relâche il crie au poſtillon :
Foüette donc, morbleu, fai ſentir l'éperon.
J'arriverai trop tard ; quelle lenteur extrême !
Ah ! Je ſerai deux jours ſans revoir ce que j'aime.
Redouble, allons : de l'air dont il le preſſe enfin,
Je crains que les chevaux ne crevent en chemin.
Mais excuſez, je pars. Chaque inſtant que je tarde,
Madame, en vous parlant, le perce, le poignarde.
D'ailleurs dans ſa douleur me mettant de moitié,
Il pourroit m'accüeillir de trente coups de pié.

(*à Dorine.*)

Adieu. Toi, ſi tu peux, ſois-moi toujours fidelle.

DORINE.

Reviens vîte, croi-moi, car mon amour chancelle.

LUCILE *arrêtant Lépine.*

Ecoute, donne lui le bonjour de ma part,
Qu'il presse son retour. J'ai depuis son départ,
Ne va pas l'oublier, cent choses à lui dire,
Qui nous touchent tous deux, dont je voudrois l'instruire.

LEPINE *en s'en allant.*

Suffit. Que les amans ont de peine à finir.

SCENE III.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

REposez-vous sur lui du soin de revenir.

LUCILE.

Je rentre, & mon amour veut être solitaire.

(*Elle sort.*)



SCENE IV.

DORINE *seule.*

JE n'ai plus désormais d'esperance qu'au pere.
Lucile aime Clitandre, & déja le poison
A fait trop de progrès sur sa foible raison.
Amour; fripon d'amour, qu'aisément ta malice
Surprend le tendre cœur d'une beauté novice!
Qui se laisse enyvrer de tes fausses douceurs,
Et que Paris n'a pas guéri de tes erreurs.
J'aime Lépine, moi, mais d'une ardeur moins folle,
Est-il long-tems absent? eh bien, je m'en console.
Dorine dans l'humeur n'a pas moins de gayeté,
Et dort également d'un & d'autre côté.
Revenons cependant: Damis a mon suffrage
Et trois cent mille écus; il aura l'avantage.
Je sens quelques remords: mais Clitandre aujourd'hui
A tort, & ce bijou me parle contre lui.
Je pourrois bien pourtant en faveur de Lépine,
Pour peu ... mais j'apperçois Damis.

SCENE

SCENE V.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Bonjour, Dorine.

DORINE.

Que vous êtes brillant !

DAMIS.

Je ſuis beau, n'eſt-ce pas?

DORINE.

Adorable.

DAMIS.

Je viens avec tous mes appas
Attaquer aujourd'hui la fierté de Lucile.

DORINE.

Elle reſiſtera, l'attaque eſt inutile.
M'en croirez-vous? Au pere expliquez votre amour;
Ce ſoir de la Campagne il ſera de retour.

DAMIS.

Dorine, que ſçais-tu? Je la rendrai traitable,

Mon rival eſt abſent, le tems eſt favorable,
Laiſſe-moi profiter de ces heureux momens,
Quoiqu'un peu ſuranné l'on a des agrémens.
Vieux routier en amour, j'en connois les fineſſes,
Et ſçais l'art de changer les rigueurs en tendreſſes.
Pour flechir la plus fiere on a certain talent.

DORINE.

Le plus jeune eſt, Monſieur, toujours le plus ſçavant;
Et puiſqu'il faut tout dire, apprenez que Clitandre
De Geron au plutôt doit être l'heureux gendre:
Et ſçachez, que pour voir ſon amour triomphant,
L'agrément de ſon pere eſt tout ce qu'il attend;
Que s'il aime Lucile, il eſt fort chéri d'elle,
Et qu'à toute autre ardeur elle ſera rebelle.
En un mot, ſon eſprit eſt ſi fort prévenu,
Qu'à lui parler d'amour vous ſeriez mal venu;
Et de vaincre la fille enfin je déſeſpere,
Si dans vos interêts vous ne mettez le pere.

DAMIS.

La choſe eſt preſque faite; & j'ai ſi bien parlé
Qu'il héſite déja, qu'il eſt fort ébranlé:
Même à ſe déclarer ſi ſon eſprit balance,
C'eſt qu'il doute entre nous de la mort de Conſtance.

DORINE.

Votre or, vos biens accrus par le gain d'un procès,
Pour lui gagner le cœur, ont de puiſſans attraits:
Mais, Monſieur, pardonnez à l'ardeur qui m'emporte,
Peut-on vous demander ſi Conſtance eſt bien morte?
En êtes-vous bien ſûr?

DAMIS.

Je te l'ai déja dit,
Je la laiſſai fort mal, on m'a depuis écrit,
Qu'à mourir dans trois jours elle étoit condamnée,
Et que les Medecins l'avoient abandonnée.
Je la regretterois, comme j'ai le cœur bon:
Mais depuis mon dédit c'étoit un vrai démon.
Elle parloit toujours pour me faire querelle;
C'étoit mon gouverneur & je ſors de tutelle.

DORINE.

Doutez de ſon trépas, Monſieur. Pour vous punir,
Et par noire malice, elle en peut revenir:
Notre ſexe d'ailleurs tient beaucoup à la vie.

DAMIS.

Un tel diſcours eſt bon pour la plaiſanterie.
Tout me dit le contraire & ton doute eſt détruit,

De ſa mort au plûtôt je dois me voir inſtruit.
Peut-être en ce moment qu'à mes ordres fidele,
Un Courrier eſt venu m'en donner la nouvelle.

DORINE.

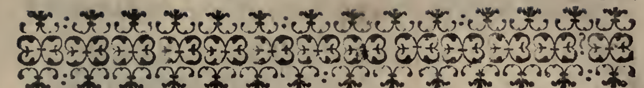
Allez donc, ſans tenter des efforts ſuperflus,
Réprimez vos tranſports; ne vous occupez plus
Qu'à convaincre Geron que votre main eſt libre;
C'eſt le plus ſûr moyen d'emporter l'équilibre.
Je vais de mon côté, pour ſeconder vos vœux,
Tâcher de ramener Lucile où je la veux.

DAMIS.

Dorine, je te crois, & laiſſe à ton adreſſe
Ménager mon bonheur & regler ma tendreſſe.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LEPINE *bottés.*

CLITANDRE.

JE brûle de la voir... toi, cours chez mon Tailleur,
Qu'il me faffe un habit dans trois heures.

LEPINE.

Monfieur,
Vous voulez m'éprouver & vous prétendez rire.

CLITANDRE.

Comment rire, Faquin ? Fais ce que je défire.

LEPINE.

Mais en fi peu de tems !

CLITANDRE.

Di qu'il mette plutôt
Trente garçons après, cinquante s'il le faut.

LEPINE.

La chofe...

CLITANDRE.

A ta lenteur tout paroît difficile ;
Vole, dépêche & crains de m'échauffer la bile.

SCENE II.

CLITANDRE, DORINE.

DORINE.

QUoi déja de retour ? Monſieur, peut-on ſça-ſçavoir,
D'où vient qu'on a ſi-tôt l'honneur de vous revoir?

CLITANDRE.

Ma chaiſe... Je n'ai pas le tems de te le dire.
Ne me demande rien, c'eſt à toi de m'inſtruire.

DORINE.

Mais...

CLITANDRE.

Depuis mon départ, qu'a-ton dit? Qu'a-t'on fait?
N'as-tu pas découvert quelque rival ſecret ?
Lucile m'attend elle avec impatience ?
A-t'elle ſans ennui ſupporté mon abſence ?
Geron, dis-moi, Geron n'eſt-il pas revenu ?
Aucun paquet pour moi t'a-t'il été rendu ?
M'écrit-on de Bretagne, & dois-tu me remettre
De la part de mon pere une importante lettre ?

Répons ? je ſouffre trop à reſter incertain.

DORINE.

Quel torrent !

CLITANDRE.

Rompras-tu ce ſilence malin ?

DORINE.

Vous ne déparlez pas ; le moyen qu'on réponde ?
Et de cent Queſtions vous fatiguez le monde,
Pour vous être un matin éloigné de Roüen,
Comme ſi vous l'aviez quitté depuis un an.
Je ne puis vous oüir ni vous parler ſans rire,
Et dans vos prompts accès, Monſieur, je vous admire.

CLITANDRE.

Satisfait-on ainſi mon amour empreſſé ?

DORINE.

Tout eſt au même état où vous l'avez laiſſé.
Vous ſçaurez ſeulement pour unique nouvelle
Que Lucile devient votre image fidelle ;
Qu'elle herite déjà de vos vivacités,
Qu'elle n'eſt plus la même & que vous la gâtez.

CLITANDRE.

A Lépine tantôt Lucile a fait entendre,
Qu'elle avoit ſur nos feux des ſecrets à m'apprendre.
Je connois ton humeur & je vois tes détours ;

Tu veux m'inquieter par tous ces vains diſcours:
Mais ceſſe d'employer une feinte inutile,
Quand je vais de ce pas ſçavoir tout de Lucile.

DORINE.

Vous ne ſçauriez, Monſieur, la voir preſentement,
Elle eſt en compagnie. Attendez un moment.

CLITANDRE.

Que j'attende un moment!

DORINE.

Elle eſt avec des femmes.
Entrerez-vous crotté, botté devant des Dames.
Vous n'oſeriez.

CLITANDRE.

L'amour eſt au-deſſus de tout.

DORINE.

Oh! vous n'entrerez pas.

CLITANDRE.

Tu me pouſſes à bout.

DORINE.

Allez au moins quitter vos bottes.

CLITANDRE.

Tu m'irrites.

(*par réflexion.*)

Maudits ſoient les égards & les ſottes viſites!
Du Roi pour quelque tems ſi j'avois le crédit,
J'en défendrois, morbleu, l'uſage par Edit.

Un sot les inventa pour le tourment du monde.

DORINE.

Oh! Monsieur, à la fin il faut que je vous gronde.
Depuis le tems qu'ici vous disputez,
Vous auriez déjà fait; vous seriez débotté.

CLITANDRE *sortant avec peine.*

J'enrage! elle a raison, il faut bien m'y résoudre.

SCENE III.

DORINE *seule.*

DAns son temperamment il entre de la poudre.
Comme je le connois facile à s'emporter,
Je mets tout mon plaisir à l'impatienter;
Je me plais à joüir de son inquiétude,
Et m'en fais tous les jours une douce habitude:
Mais j'apperçois Lucile. Un retour aussi prompt
Va dissiper l'ennui qui paroît sur son front.

SCENE IV.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

LE fâcheux entretien! l'ennuyeuse visite!
On rencontre toujours tout ce que l'on évite

DORINE.

Je vous l'avois bien dit que Clitandre en ce jour,
Reviendroit ſur ſes pas.

LUCILE.

Clirandre eſt de retour !
Mon plaiſir eſt troublé d'une frayeur ſecrette ;
Je crains quelqu'accident. Ce doute m'inquiette.

DORINE.

Raſſurez vous, il eſt en fort bonne ſanté,
Et vouloit tout-à-l'heure entrer chez vous botté,
Sans reſpecter le tems, le lieu, la compagnie.
Pour ôter de ſon ame une ſi folle envie,
Il m'a fallu long-tems contre lui diſputer,
J'ai tant fait qu'à la fin il eſt allé quitter
Ses bottes ſeulement, ce n'eſt pas peu de choſe.

LUCILE.

D'un ſi bruſque retour t'a t'il appris la cauſe ?

DORINE.

J'ai voulu le ſçavoir ſi-tôt que je l'ai vû.
Ne me demande rien, a t'il interrompu.
De mille queſtions enſuite il m'aſſaſſine,
Comme un homme nouveau qui revient de la Chine.
Dorine, répon moi, qu'a-t-on dit? qu'a-t-on fait?
Lucile m'attend-elle ? ai-je un rival ſecret?
L'original paroît, il joüera mieux lui-même.

LUCILE.

Ah ! mon cœur eſt ému !

DORINE.

Quelle foibleſſe extrême !

[*Elle ſort.*]

SCENE V.

CLITANDRE, LUCILE.

CLITANDRE *appercevant Lucile.*

SI trop plein de ma flâme en des inſtans ſi doux,
Dans ce dérangement je parois devant vous ;
Pardonnez aux tranſports de mon ame éperduë,
Depuis hier au ſoir je ne vous ai point vûë.

LUCILE.

L'arrangement, Clitandre, un vain exterieur
Frappent une coquette ; & moi je vais au cœur :
Je veux des ſentimens, une tendreſſe pure,
Et préfere un tranſport à toute la parure.

CLITANDRE.

Par un diſcours ſi tendre & des mots ſi flatteurs,
Qu'il m'eſt doux de vous voir excuſer mes ardeurs!

LUCILE.

Malgré tout le plaiſir de revoir ce que j'aime,

Ce retour m'inquiette; & dans ce moment même,
Je cherche quel ſujet a pû vous ramener.

CLITANDRE.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?
C'eſt mon ardent amour, l'abſence qui me tuë.
A deux poſtes d'ici ma Chaiſe s'eſt rompuë;
Et preſſé du déſir de revoir vos appas,
Je maudiſſois le ſort qui retardoit mes pas:
Lorſque je vois venir pour me tirer de peine,
Un Poſtillon ſuivi d'un cheval qu'il ramene.
Je l'arrête, & j'apprends qu'il revient en ces lieux:
Rappellé par l'amour, entraîné par mes feux;
Et las de m'être vû ſi long tems en attente,
J'embraſſe avidement l'occaſion préſente.
A l'étrier à peine avois-je mis le pié,
Qu'apportant le billet que j'avois oublié
Lépine s'offre à moi, me fait d'abord entendre
Que votre amour avoit des ſecrets à m'apprendre.
A ce preſſant diſcours qui me ſert d'aiguillon,
Je répons auſſi-tôt de trois coups d'éperon;
Et ſentant redoubler ma vive impatience
Pour en être informé, j'arrive en diligence.

LUCILE.

Que cette ardeur ſi prompte & cet empreſſement
Augmentent la douceur de revoir mon amant!
Mon plaiſir ſeroit pur ſans un point qui l'altere,

Pour croire votre amour vous manquez votre
affaire.

CLITANDRE.

Mon affaire n'eſt rien, je la ferai toûjours.
Mes premiers interêts ſont ceux de nos amours.
Je ſacrifirois tout à ma juſte tendreſſe,
Et ma plus grande affaire eſt de voir ma Maîtreſſe:
Mais daignez contenter mes déſirs inquiets.
Qu'avez-vous à me dire? & quels ſont vos ſecrets?

LUCILE.

Ce matin loin de vous, je l'avoûrai, Clitandre,
Mon cœur chargé d'ennui cherchoit à ſe répandre.
De cent ſecrets confus je voulois vous parler;
A Lépine en un mot je n'ai pû le celer.
Je vous vois maintenant, j'ai ce que je déſire,
Je ne ſçai que ſentir & n'ai plus rien à dire.

CLITANDRE.

Un ſilence pareil paſſe tout entretien,
Et vous me dites tout en ne me diſant rien.
Le plaiſir m'interdit & ſemble me confondre,
Je ſens trop à mon tour pour pouvoir vous répondre.
Faut-il que le deſtin jaloux de mes plaiſirs,
Retarde notre hymen, traverſe mes déſirs!
Envain en ma faveur votre bouche prononce;
Si j'écris à mon pere il ne fait point réponſe.

Si je presse le vôtre à faire mon bonheur,
Il balance, il hésite, & sa lente froideur
Irrite ma tendresse, à tout moment me gêne,
Quand son avare humeur redouble encor ma peine!
J'ai pour comble d'ennui l'embarras d'un procès;
La crainte d'un Rival trouble mon esperance.
Toûjours nouveaux sujets de soin, d'impatience.
Un valet, & Manceau le coquin le plus lent,
Qui s'amuse toujours & d'un pas négligent....
Un si vain entretien peut-être vous ennuye,
Quel détail! pardonnez si je vous le confie;
Mais à l'objet qu'on aime on ne peut rien cacher,
Et mon cœur n'a que vous devant qui s'épancher.
Tout me trahit d'ailleurs, tout conspire à me nuire,
Vous seule me restez & pouvez me suffire.

LUCILE.

Votre discours m'offense, & pourtant il me plaît,
Eh! qui doit mieux que moi cherir votre interêt?
De vos moindres chagrins mon ame est pénétrée,
Mais votre impatience est un peu trop outrée.
Tout flate ici vos vœux, vous vous plaignez à tort,
Un Procès vous amene à Roüen, où d'abort
Sans peine vous trouvez le secret de me plaire.
Nos parens sont amis, vous logez chez mon pere.
Il permet que vos feux s'expliquent hautement,

Et le vôtre vous doit écrire inceſſamment.

CLITANDRE.

Le ſoin d'être au plûtôt poſſeſſeur de vos charmes
Eſt trop intereſſant pour être ſans allarmes.
Je crains à tout moment quelqu'obſtacle fâcheux,
Si le Ciel m'oppoſoit un Rival plus heureux.

LUCILE.

A propos de Rival; je voulois vous apprendre;
On ouvre. Chez Cloris j'ai promis de me rendre.

CLITANDRE.

Toujours interrompu !

LUCILE.

Vous pourrez y venir.
Là nous aurons le tems de nous entretenir.
On vient. N'oubliez pas qu'il faut gagner Dorine.
(*Elle ſort.*)

SCENE VI,

CLITANDRE *ſeul.*

CE diſcours commencé m'allarme, m'aſſaſſine.
Que veut-elle me dire, à propos d'un Rival?
Ce nom ſeul dans mon cœur jette un trouble fatal.
Courons nous éclaircir avant qu'on nous arrête.

SCENE VII.

CLITANDRE, LEPINE, UN MAITRE-CLERC.

LEPINE *en ſe gratant la tête.*

MOnſieur,

CLITANDRE *lui donnant un ſoufflet.*

Parle, Maraut, ſans te grater la tête.

LEPINE.

Je ne ſçai plus comment vous aborder, Monſieur.
Au Diable ſoit le Clerc de votre Procureur.

LE MAITRE-CLERC.

Maître-Clerc, s'il vous plaît.

LEPINE.

Maître ou non, peu m'importe.

CLITANDRE.

C'eſt mal prendre ſon tems.

LEPINE.

Oüi, regagnez la porte.
Vous nous importunez.

CLITANDRE.

Monſieur, je vais ſortir.

LE

LE MAITRE-CLERC.

Maître Plumeau m'envoye, & c'eſt pour vous ſervir.
J'ai même de ſa part un papier à vous rendre.

CLITANDRE.

(*à part.*) (*haut.*)
J'aurois donc un Rival.... Donnez, c'eſt trop attendre.

LE MAITRE-CLERC.

Je vais vous le livrer & je viens tout exprès.

CLITANDRE.

J'aimerois mieux ſortir & perdre mon Procès.

LE MAITRE-CLERC.

Avec meſure & poids il faut qu'on examine,
Voyons & revoyons.

CLITANDRE.

Que le Ciel t'extermine!

LE MAITRE-CLERC *viſitant deux Sacs de papiers.*

Procedons lentement, ne nous emportons pas
Je gage qu'il ſera dans l'un de ces deux ſacs.

LEPINE *à Clitandre.*

Le Ciel pour exercer toute votre colere,
Vous offre de peſter, une juſte matiere ;
Ou plûtôt vous punit d'éclater ſans raiſon.

CLITANDRE.

Faquin!

LE MAITRE-CLERC.

En attendant prenez moi ce ſac.

LEPINE *à part.*

Bon.

LE MAITRE-CLERC.

Amuſez-vous, Monſieur.

CLITANDRE.

Hom! je creve.

LEPINE *bas au Maître-Clerc.*

Courage.

Monſieur le Maître-Clerc fait bien ſon perſonnage.

CLITANDRE.

Ce ſang froid!..

LE MAITRE-CLERC.

Je le tiens, ce n'eſt pas lui, je crois.

CLITANDRE.

Ah! le Traître!

LEPINE *à part.*

Fort bien.

LE MAITRE-CLERC.

On ſe trompe par fois.

CLITANDRE.

Qu'on diſe après cela que j'ai l'ame boüillante,
Quel phlegme ſi glacé, quelle humeur patiente

Ne s'échaufferoit pas contre un tel procedé ?
Ah ! déjà trop long-tems je me suis possedé ;
Il me vient dans les doigts une pressante envie....

LE MAITRE-CLERC.

Où courez-vous, Monsieur ? revenez, je vous prie.
Le voici pour le coup. J'aime vos interêts.

CLITANDRE *prenant brusquement le papier des mains du Clerc.*

On est bien malheureux quand on a des procès !
[*Jettant les yeux dessus.*]
Que vois-je ? juste Ciel ! trois pages d'écriture.

LE MAITRE-CLERC.

Oh ! rien n'est superflus. Voyez, je vous conjure.

CLITANDRE.

Je n'ai pas le loisir, je le lirai tantôt.

LE MAITRE-CLERC.

Mais...

CLITANDRE *à Lépine.*

De cet importun délivre-moi, Maraut !

LE MAITRE-CLERC.

Lisez, Monsieur, la chose est nécessaire.

CLITANDRE.

Ventrebleu !

LEPINE *obligeant le Maître-Clerc de ſortir.*

Sortez.

LE MAITRE-CLERC *en ſortant.*

Soit. Il perdra ſon affaire.

CLITANDRE.

Va voir ſi mon Tailleur... mais il vient le premier.

(*Lepine rentre.*)

SCENE VI.

CLITANDRE, LE TAILLEUR, LEPINE.

CLITANDRE.

VOus êtes un brave homme, & j'allois envoyer.
Je ſuis content de vous dans cette conjoncture,
Entrons.

LE TAILLEUR.

Excuſez-moi, je crains que la doublure
Ne vous convienne pas. Pour être sûr du fait...

CLITANDRE.

Le ſcrupule eſt plaiſant, quand mon habit eſt fait.
Vîte, car on m'attend.

LE TAILLEUR.

Monſieur, ce qui m'oblige....

CLITANDRE.

Que je m'habille, allons, je ſuis preſſé, vous dis-je.

LE TAILLEUR.

Mais, Monſieur, pardonnez....

CLITANDRE.

Je ne pardonne pas
Un bavart qui m'aſſomme & qui retient mes pas.

LE TAILLEUR.

Vous ne m'entendez point.

CLITANDRE.

C'eſt trop de verbiage,
Mon habit eſt tout prêt, en faut-il davantage ?

LE TAILLEUR.

Comment ſeroit il prêt ? je viens de le lever.
Vous ne me donnez pas le loiſir d'achever.

CLITANDRE.

Mon habit n'eſt pas prêt ? Eh ! que viens-tu donc faire ?

LE TAILLEUR.

Vous montrer la doublure.

CLITANDRE.

A ces mots ma colere....

LE TAILLEUR.

Un tel emportement me paroît ſingulier.
Vous arrivez, Monſieur, vous venez d'envoyer,
Et voulez qu'un habit ſoit fait en moins d'une heure?

CLITANDRE.

Il s'en eſt paſſé trois, depuis qu'en ta demeure....

LE TAILLEUR.

Ah! Monſieur!

CLITANDRE.

Ah! Monſieur! Ne t'avoit-on pas dit
De mettre vingt garçons pour me faire un habit
En trois heures de tems?

LE TAILLEUR.

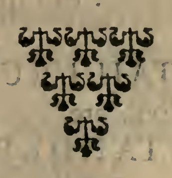
Mais d'une ame calmée.

CLITANDRE.

Sors, où....

LE TAILLEUR *en s'en allant.*

J'aimerois mieux habiller une armée.



SCENE VII.

CLITANDRE, LEPINE.

CLITANDRE.

L'Epine !

LEPINE.

Me voici ; Monſieur, point de courroux.
On vient de me donner une lettre pour vous.

CLITANDRE.

Une lettre pour moi ? j'ai l'ame tranſportée !
Eſt-ce mon pere ?

LEPINE.

On l'a tout-à-l'heure apportée.

CLITANDRE.

Répon droit.

LEPINE.

Par votre air vous m'abaſourdiſſez :
Je ne ſçais où j'en ſuis, & plus vous me preſſez,
Et plus je m'embarraſſe.

CLITANDRE.

Ah ! le ſang me boüillonne !

LEPINE *lui donnant la lettre.*

La lettre mieux que moi, vous ſatisfera.

CLITANDRE.

Donne ;

Donne, Bourreau ! J'ai tort : quand je puis lire & voir,

J'interroge un Valet !

LEPINE.

Que ſon regard eſt noir !

Rangeons-nous vers la porte.

(il ſort.)

CLITANDRE.

Elle vient de mon pere,

Je n'en ſçaurois douter ; voilà ſon caractere.

(Il lit :)

J'approuve votre choix, mon fils, & vous ne ſçauriez mieux faire que d'épouſer la fille de M. Geron. J'y donne les mains avec plaiſir, & je ſuis charmé que votre inclination ſe trouve conforme à mes deſſeins. Remerciez bien mon ami de ma part, & témoignez-lui combien je ſuis ſenſible à l'honneur qu'il vous fait de vous accepter pour Gendre.

LEPINE.

Approchons, il ſourit.

CLITANDRE.

Ma joye eſt à l'excès!

LEPINE.

J'en ſuis, parbleu ravi.

CLITANDRE.

Que j'en baiſe les traits.

LEPINE.

Que je les baiſe auſſi. Votre ardeur eſt étrange;
Et c'eſt, Monſieur, ſans doute une lettre de change.

CLITANDRE.

Je vais changer d'habit, & dans ce jour heureux,
Apprendre mon bonheur à l'objet de mes vœux.
Il faut encor, il faut, que Geron y conſente;
Geron à ſa Campagne eſt allé voir Timante.
J'y cours.... Mais quoi, je manque au rendez-vous promis,
Et je ne verrai point Lucile chez Cloris....
Envoyons à Geron la lettre de mon pere;
Ecrivons lui deux mots, puiſqu'il eſt neceſſaire.
Et toi, qui du paquet dois être le porteur,
Pour avoir plûtôt fait, va brider mon coureur;
Et ſonge qu'il faudra revenir dans une heure.

LEPINE.

Il en faut deux, Monſieur, pour aller, où je meure.

CLITANDRE.

Oüi bien à des Coquins auſſi lambins que toi.
C'eſt trop perdre de tems, dépêche, obéï-moi.

LEPINE.

Mais vous pouvez, Monſieur, m'épargner ce voyage,
Geron doit être ici ce ſoir, par quelle rage ....

CLITANDRE.

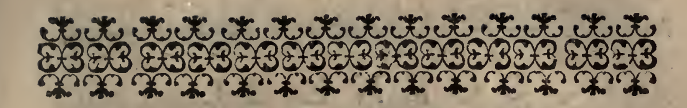
La pareſſe te tient, & je t'entens, fripon.
Vole ſans répliquer, où gare le bâton.

LEPINE.

Quel Maître! à fatiguer il eſt infatiguable,
Et dans ſa promptitude, il laſſeroit le Diable.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORINE, *seule.*

QUel plaisir pour mon cœur ! rions seule un moment,
Monsieur Frison enfin tient notre Impatient.
Un Amant tel que lui n'aime pas la toilette ;
Je viens de le quitter, il est sur la sellette ;
Et les mines qu'il fait se voyant arrêté,
M'obligent à sortir pour rire en liberté.
Etre assis un instant en un état paisible,
Est pour Monsieur Clitandre un effort trop pénible.
On vient.



SCENE II.

DORINE, JASMIN.

DORINE.

C'Eſt toi Jaſmin ? A qui donc en veux-tu ?

JASMIN.

J'en voulois à Clitandre & ſuis pour lui venu.

DORINE.

N'eſt-ce pas, entre nous de la part de Lucile ?

JASMIN.

Tu l'as dit : mais j'ai fait un voyage inutile ;
Car notre homme eſt parti ſans m'avoir écouté,
Et n'étant ſeulement poudré que d'un côté.
Il ſera ſot : Cloris pour emplette eſt ſortie,
Et de ſuivre ſes pas a prié ſon amie.
Puis elle doit, ailleurs, paſſer l'après-midi,
Et Lucile, de-là, doit revenir ici
Pour parler à Clitandre à quatre heures préciſes.
Je venois le lui dire en paroles conciſes ;
Mais il n'a pas voulu. J'ai rempli mon devoir,
Et ce n'eſt pas ma faute. Adieu.

DORINE.

Juſqu'au revoir.

Clitandre va pester, j'en suis vraiment fort aise.
Quelqu'un vient. C'est Geron.

SCENE III.

DORINE, GERON.

GERON.

Donne vîte une chaise.

DORINE.

Soyez le bien venu, Monsieur.

GERON.

Etant absent,
Personne ne m'a-t-il apporté de l'argent?

DORINE.

Non, Monsieur.

GERON.

On a tort. Di-moi, que fait Lucile?

DORINE.

Pour rendre une visite elle est allée en Ville.

GERON.

A me donner un Gendre elle doit s'apprêter;
Je reviens tout exprès & veux te consulter.
Pour fille de bon sens je t'ai toûjours connuë.

DORINE.

J'ai quelque peu d'acquit, je ſuis franche, ingenuë.

GERON.

Je demande ſur tout de la diſcretion

DORINE.

C'eſt ma vertu, Monſieur,

GERON.

Et de l'attention.

L'affaire eſt ſérieuſe; il s'agit de Clitandre ;
Tu ſçais que j'ai promis de le prendre pour Gendre.
J'étois avec ſon pere autre fois fort uni,
Et voudrois préferer le fils de mon ami ;
Mais par d'autres partis ma fille eſt demandée,

DORINE.

Au plus riche elle doit, Monſieur, être accordée,
Du moins c'eſt mon avis, l'utile vaut le mieux,

GERON.

Voyons, examinons ; il s'en preſente deux.
Le premier.... je ne ſçai.... c'eſt un certain Valere.
Je l'ai vû chez Timante, & connois peu ſon pere ;
Ils n'ont pas l'air commode.

DORINE.

Ils ſont gueux en effet.

Et Valere eſt un fat, un petit ferluquet,

Qui prend des airs si faux au sortir des écoles,
Que le moins clair-voyant en hausse les épaules.
Qui tient certain langage & qui parle d'un ton,
A révolter l'oreille, à choquer la raison :
Qui, vuide de mérite & plein d'impertinence,
S'érige insolemment en homme d'importance.
Qui, pilier de Caffé, misérable joüeur,
Sous de minces habits veut trancher du Seigneur,
Petit-Maître manqué, ridicule pagode,
D'un sot original, n'en déplaise à la mode;
Qui, pour l'affliction de mille honnêtes gens,
S'affiche bel esprit en dépit du bon sens;
Et qui n'a pour tout bien qu'un grand fond d'impudence,
De sotte vanité, de frivole esperance.

GERON.

Parbleu, mon jugement répond à ce Portrait.
Sur l'étiquette hier je l'ai refusé net;
Et n'ai point balancé contre mon ordinaire.

DORINE.

Vous préserve le Ciel de vous voir son beau-pere!
D'ailleurs, le mariage est un nœud sérieux,
Qui veut un homme fait, j'ose dire un peu vieux.

GERON.

Vien, pour un si bon mot il faut que je t'embrasse.

DORINE.

Vous me faites honneur.

GERON.

Et moi, je te rens grace.
Ecoute, je te veux consulter jusqu'au bout.
Je crois que le dernier sera fort de ton goût.
On le nomme Damis, fort riche, de mon âge,
Il est vrai cependant qu'il n'en est pas plus sage.

DORINE.

Damis? congediez les autres au plûtôt,
Voilà, Monsieur, voilà le Gendre qu'il vous faut.
Je lui donne ma voix.

GERON.

Il auroit mon suffrage,
Mais enfin j'ai promis, ma parole m'engage.
Et je crains son dédit.

DORINE.

Ne craignez nullement,
Sa prétenduë est morte & d'instant en instant
Un Courrier doit venir.

GERON.

Je peserai la chose,
Et tu m'as fait plaisir. Motus, je sors pour cause,

DORINE.

Du côté de Damis il panche sûrement,
Mais on tape du pié, l'on ouvre brusquement;
C'est Clitandre, oüi, lui-même.

SCENE

SCENE IV.

CLITANDRE, DORINE.

CLITANDRE.

Ah! Dorine, j'enrage;
Les obſtacles par tout m'attendent au paſſage.
Un embarras maudit, qu'exprès dans mon chemin,
A conduit, pour me nuire, un démon trop malin,
M'a près d'un gros quart-d'heure arrêté dans la ruë.
Impuiſſant à percer une telle cohuë,
Et brûlant de me rendre où m'entraînoit l'amour,
Je me ſuis vû contraint de faire un grand détour:
Et malgré le tourment que mon ame ſe donne,
Arrivé chez Cloris, je ne trouve perſonne.
Ah! par ce dernier coup je viens d'être accablé.

DORINE.

Jaſmin....

CLITANDRE.

En revenant, il m'a vû, m'a parlé.

J'ai couru vainement & ma peine eſt perduë ;
Il faut encor attendre, & cet ordre me tuë !

DORINE.

Si vous vouliez, Monſieur, vous aſſéoir un moment.

CLITANDRE.

M'aſſéoir ?

DORINE *lui preſentant un ſiége.*

Vous ſeriez là bien plus commodément.

CLITANDRE *repouſſant le ſiége.*

Je me ſens trop ému pour reſter ſi tranquille.

DORINE.

Liſez cet Opera pour calmer votre bile.

CLITANDRE *jettant le livre, puis courant à la porte & retournant ſur ſes pas.*

Elle ne revient pas. Veut elle m'éprouver ?
Si je ſçavois encor où la pouvoir trouver.
Depuis que j'ai reçû l'agrément de mon pere,
Je brûle de la voir, ce ſoin me deſeſpere.

DORINE.

Un rien, Monſieur, un rien met votre ame en courroux ;
Le Salpêtre allumé n'eſt pas plus prompt que vous.

CLITANDRE.

Quelle comparaiſon ! quelle injuſtice extrême !
Moi, du Salpêtre, moi, la patience même ;

Moi, qui depuis une heure attens ſans murmurer.

DORINE.

Vous peſtez maintenant & vous venez d'entrer.

CLITANDRE.

Sçais-tu ſi mon Coquin eſt de retour, Dorine?

DORINE.

Non, Monſieur.

CLITANDRE.

Que de coups vont pleuvoir ſur Lépine!

DORINE.

Il eſt parti trop tard pour être revenu;
D'ailleurs, conſolez-vous, Geron l'a prévenu,
Et....

CLITANDRE.

Je cours lui parler en attendant Lucile,

DORINE.

Il eſt ſorti; c'eſt prendre une peine inutile.

CLITANDRE.

A m'impatienter, tout conſpire aujourd'hui,
Je tremble qu'un Rival n'agiſſe auprès de lui,
Et ma frayeur eſt juſte, autant qu'elle eſt cruelle
Tien, je n'ai d'aucun don récompenſé ton zéle.
Que ce preſent t'excite à t'employer pour nous.

DORINE.

Je le prends pour avoir quelque choſe de vous,
Et vous pouvez compter ſur ma reconnoiſſance.

CLITANDRE.

Tu peux me le prouver par une confidence.
N'ai-je pas un Rival ? parle ſans rien farder.

DORINE.

C'eſt un point qui n'eſt pas facile à décider.
Avant que de répondre à votre ardeur extrême,
Permettez qu'un moment je me parle à moi-même.

(à part.)

Comparons ce Bijou.

(Elle compare ce Bijou avec celui de Damis)

CLITANDRE.

Te moques-tu de moi ?
Quelqu'un monte, c'eſt elle.

(Il court une ſeconde fois à la porte.)

DORINE *à part.*

Il eſt plus gros, ma foi,
Et ſon poids vers Clitandre emporte la balance,

CLITANDRE *revenant plus agité.*

Ah ! perſonne ne vient, & j'ai trop de conſtance.

DORINE *à part.*

Servons le Maître enfin pour avoir le Valet,

CLITANDRE.

O Lucile, Lucile !.... (*à Dorine.*) Auras-tu bientôt fait ?

DORINE.

Votre façon galante enfin me détermine.

(*D'un ton tragique.*)

L'Oracle va parler par la voix de Dorine.

CLITANDRE.

Ceſſe de plaiſanter.

DORINE.

Tremblez pour votre amour ;

Un dangereux Rival ſe déclare en ce jour.

CLITANDRE.

Et qui ?

DORINE.

Damis.

CLITANDRE.

Crois tu qu'on lui ſoit favorable ?

DORINE.

Damis eſt riche, ergò Damis eſt redoutable.

CLITANDRE.

Ah ! nous verrons beau jeu, ſi la choſe eſt ainſi.
A quatre heures pourtant on devoit être ici.
Il en eſt cinq, je gage.

(*Il tire ſa montre.*)

DORINE.

Il eſt, que je regarde,

Trois heures & trois quarts.

CLITANDRE.

Oh, ma montre retarde.

DORINE.

Au gré de votre ardeur.

CLITANDRE.

De demi heure au moins.

DORINE.

Elle avance plûtôt, je m'en fie à vos ſoins.

CLITANDRE.

Je ne puis plus reſter dans ces tranſes cruelles.
Adieu, je ſors & vais en ſçavoir des nouvelles.

SCENE V.

DORINE *ſeule.*

QUand elle doit venir il ſort préciſément,
Et retarde ſes vœux par trop d'empreſſement.
N'importe, tout m'invite à ſervir ſa tendreſſe,
L'Interêt, la raiſon, Lépine, ma Maîtreſſe.
A Geron par malheur j'ai parlé contre lui,
Je prétens réparer cette faute aujourd'hui,
Et veux agir ſi bien.... mais j'apperçois Lucile.

SCENE VI.

LUCILE, DORINE.

DORINE.

Vous revenez, Madame, un peu tard de la Ville.

LUCILE.

Comment donc?

DORINE.

Votre Amant s'eſt impatienté,
Et ſort tout maintenant.

LUCILE.

Dis-tu la verité?

DORINE.

Il n'eſt rien de plus vrai.

LUCILE.

Mais tantôt vers Clitandre,
J'ai dépêché Jaſmin, pour lui dire d'attendre.

DORINE.

Oüi, mais d'impatience un accès violent,
L'a pris & la contraint de ſortir ſur le champ.

LUCILE.

Il m'en voudra du mal. Ah! que j'en ſuis fâchée!
De revenir pourtant je me ſuis dépêchée.

DORINE.

On ouvre, le voici.... J'ai tort, c'eſt ſon Rival.

LUCILE.

Ah, je jouë aujourd'hui d'un malheur ſans égal.
Vien, rentrons.

SCENE VII.

DAMIS, LUCILE, DORINE.

DAMIS.

ARrêtez, ne prenez point la fuite,
Madame, c'eſt à vous à qui je rens viſite.
Je ſerai bientôt libre il n'eſt rien de plus ſûr,
Et vous voyez en moi votre mari futur.
J'ai déja peu s'en faut, la voix de votre pere,
Et ne ſuis pas ſi vieux que je ne puiſſe plaire.

LUCILE.

Excuſez-moi, Monſieur, malgré tous vos appas,
Je vous parle un peu franc, vous ne me plaiſez pas.

DAMIS.

Si l'aveu n'eſt pas doux, il eſt du moins ſincere,
Dorine, ton ſecours m'eſt ici néceſſaire:

Seconde mes vœux, parle & pathetiquement.

DORINE *touſſant.*

Un mal de gorge affreux me tient en ce moment.

DAMIS.

Fais un effort ſur toi, Dorine.

DORINE *à Lucile.*

Quoi, Madame,
Pouvez-vous vous montrer ſi contraire à ſa flame?
Monſieur, joint la badine à ſon ajuſtement,
Et des mouches encor, pour ſurcroît d'agrément.

DAMIS.

Pour finir en deux mots mon éloge modeſte,
J'ai trois cens mille écus, ſans compter tout le reſte,
En bel or & de poids. A ces puiſſans appas,
Quelle belle aujourd'hui ne me tendroit les bras.
Je tiens encor du Ciel certaine bonté d'ame,
Qui me rendra toûjours l'eſclave de ma femme.
Je n'eus jamais le cœur d'être Maître chez moi,
Conſtance étoit fort laide & m'impoſoit la loi.
Que ſera-ce de vous, ma belle Souveraine?
L'autre étoit mon Tyran & vous ſerez ma Reine.
Vous me verrez toûjours ſoumis à vos beaux yeux,
Et j'aurai pour deviſe à l'Epoux gracieux.

DORINE.

Vous ne vous rendez pas à ce tendre langage?

LUCILE.

J'aimerois fort, Monſieur, s'il étoit de mon âge.

DAMIS.

Je ſuis encor de miſe & n'ai pas fait mon tems,
Je ſuis plus vert, morbleu, qu'un homme de vingt ans.
La jeuneſſe à preſent vieillit avant le terme,
Elle ne joüit pas d'une ſanté ſi ferme.
Vos Galans ne ſont pas bâtis pour être Epoux.

LUCILE.

Ç'en eſt trop.

DORINE.

Les plus vieux, ma foi, ſont les plus fous.
Quelqu'un vient, c'eſt Clitandre; il eſt tout hors d'haleine.

SCENE VIII.

CLITANDRE, DAMIS, LUCILE DORINE.

CLITANDRE.

JE ne la trouve pas & ma recherche eſt vaine.

LUCILE *à part.*

Le cœur me bat.

DAMIS.

Quel trouble agite ſes eſprits ?

CLITANDRE *appercevant Lucile.*

La voilà de retour, & qui parle à Damis.

(*à Damis.*)

Depuis quel tems, Monſieur, eſt-il ſorti des Pages ?

(*à Lucile.*)

Vous a-t-il aſſuré de ſes tendres hommages.

DAMIS.

Je ne vous croyois pas, Monſieur, ſi près de nous,
Vous venez à propos & nous parlions de vous.
Je faiſois maintenant votre éloge à Madame,
Et vous aſſure ici du meilleur de mon ame....

CLITANDRE.

Je ſuis preſſé, Monſieur, laiſſons les complimens,
Inſtruiſez-moi d'un point & ſans perdre de tems.

DAMIS.

A quel homme ai-je à faire ?

CLITANDRE.

Un bruit court par la Ville.
Que vous oſez prétendre à la main de Lucile.
Dites, feroit-il vrai ? Vous paroiſſez ſurpris.
Allons expliquez-vous, vîte, Monſieur Damis.

DAMIS.

Mais, Monſieur....

CLITANDRE.

Répondez, la chose m'intereſſe.

DAMIS.

Je ne ſçaurois parler, ſi-tôt que l'on me preſſe.

CLITANDRE.

Parbleu vous parlerez.

DAMIS.

Eh bien, je vous dirai....

J'ai perdu la parole & je vous l'écrirai.

(Il ſort.)

SCENE IX.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

CLITANDRE.

IL fait bien de ſortir, car ma bile eſt émuë,

LUCILE.

Il a ſaiſi l'inſtant où je ſuis revenuë.

CLITANDRE.

Il faut en accuſer votre ſeule tiédeur :
Si votre flame étoit égale à mon ardeur,
Vous euſſiez évité l'importune viſite
De l'indigne Rival dont je crains la pourſuite ;

Et m'épargnant l'horreur d'attendre ſi long-tems,
Vous n'euſſiez point perdu de précieux momens.

LUCILE.

Mais ce n'eſt pas ma faute.

CLITANDRE.

Oh, point de vaine excuſe;
Madame ce n'eſt pas ainſi que l'on m'abuſe.

LUCILE.

Mais vous ne ſçavez point....

CLITANDRE.

Eh, je le ſçai trop bien;

LUCILE.

Comment le ſçauriez-vous, quand vous n'écoutez rien.

CLITANDRE.

Je n'écoute que trop. Quoi, l'on me fait attendre;
Au logis au plûtôt on promet de ſe rendre,
Et l'on revient ſi-tard. Cruelle, à mon amour,
Parlez, pouviez vous faire un plus ſenſible tour?
Ce diſcours, je le vois, ne fait que vous confondre.

LUCILE.

Vous ne me donnez pas le tems de vous répondre
Au premier mot qu'on dit d'abord vous prenez feu,
Et vous êtes ſi prompt.

CLITANDRE.

Et vous l'êtes ſi peu
Que ma vive tendreſſe en eſt inquietée :
Oüi, de votre lenteur mon ame eſt irritée.
Quand mon cœur amoureux rappellé par l'eſpoir,
Vient ſe raſſaſier du plaiſir de vous voir ;
Quand de vous poſſeder je fais ma ſeule affaire,
Quand je reçois enfin l'agrément de mon pere,
Vous vous plaiſez, ingrate, à me faire ſouffrir.
Trop prompte à me quitter, trop lente à revenir.

LUCILE.

Cloris m'a retenuë & malgré moi....

CLITANDRE.

Madame,
Il falloit tout quitter pour répondre à ma flame.
Peut-être vous panchez du côté de Damis :
Cette froideur glaçante où je lis le mépris,
Ce ſilence outrageant en ſont des preuves ſûres....
Ah! Madame, plûtôt dites-moi des injures.

LUCILE.

Vous en meriteriez, mais j'ignore cet art
Que vous ſçavez ſi bien.

CLITANDRE.

C'eſt que je ſuis ſans fard.

DORINE.

Sçavez-vous à mon tour que je m'impatiente,

Et que votre colere eſt très-impertinente ;
Puiſqu'il faut vous parler, Monſieur, ſans vous flatter,

CLITANDRE.

Sur un cœur ſi leger j'avois tort de compter.

LUCILE.

Vous me picquez au vif....

CLITANDRE.

Le dépit me tranſporte ;
Je ne ſuis plus mon maître, il vaut mieux que je ſorte.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

DOrine, qu'en dis-tu ? quelle vivacité !

DORINE.

Vous ne l'aimeriez pas s'il n'étoit emporté.

LUCILE.

C'eſt bien le tems de rire.

DORINE.

Excuſez-moi, Madame.

LUCILE.

Ce bruſque procedé me perce juſqu'à l'ame.
Si j'avois tort encor, je m'en conſolerois,
Mais mon amour ſoigneux envoie un homme exprès,
Pour retenir ſes pas, pour lui dire d'attendre,
Qu'à quatre heures chez moi j'aurois ſoin de me rendre.
J'arrive avant le tems, il ſe trouve ſorti,
Eſt-ce ma faute à moi, quand il eſt averti ?
Devoit-il me punir de ſon impatience ?
Paſſer en me voyant à cette violence ?
Ne vouloir pas m'entendre, & partir bruſquement ?
Je ſens à ma bonté ſucceder ma colere,
Et je me veux du mal de ce qu'il ma ſçû plaire.

DORINE.

Vous pleurez.

LUCILE.

De dépit.

DORINE.

Dans une autre ſaiſon,
Je vous dirois, fort bien, Madame, tenez bon.
Mais les momens ſont chers, nous avons à détruire...

LUCILE.

LUCILE.

Tu ne tiens ce discours que pour me contredire.

DORINE.

Revenez sur mon compte & sçachez qu'aujourd'hui,
Clitandre m'a changée & que je suis pour lui.
Vous devez pardonner une ardeur de jeunesse
Que redouble pour vous son extrême tendresse.
De l'amour de Damis je l'ai d'ailleurs instruit;
Il craint avec raison de se voir éconduit.

LUCILE.

Tu rassures mon cœur avec un tel langage,
Oüi, je m'en doutois bien, Damis lui fait ombrage.
Il a dû se fâcher en le trouvant ici,
Et je te sçai bon gré de l'excuser ainsi.

(*d'un air embarrassé.*)

Si ton art l'obligeoit....

DORINE.

A quoi? Peut-on l'apprendre?

LUCILE.

A revenir vers moi; je consens de l'entendre,
Dorine.

DORINE.

Amour! amour, que ton pouvoir est grand!

Tu tournes à ton gré les cœurs en un inſtant.
Repoſez-vous ſur moi, je le rendrai traitable ;
Un autre point m'occupe & plus conſidérable.
Damis libre ce ſoir, peut l'emporter demain ;
J'ai beſoin d'un ſecond pour rompre ſon deſſein.

LUCILE.

Mais Clitandre a reçû l'agrément de ſon pere.

DORINE.

Cela ne ſuffit pas.

LUCILE.

En toi ſeule, j'eſpere.

DORINE.

Je voudrois que Lepine arrivât maintenant,
Il n'a de ſon païs rien perdu que l'accent ;
Bref il a de l'eſprit preſqu'autant que moi-même.

LUCILE.

Fais ce que tu pourras en ce péril extrême,
Et cours . . .

DORINE.

Je vous entens : bientôt à vos genoux,
Vous allez voir Clitandre expier ſon couroux.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE'PINE, DORINE.

LEPINE.

LE crime eſt capital, j'ai tardé près d'une heure:
Je te quitte de peur qu'il ne vienne.

DORINE.

Demeure.
Auprès de ma maîtreſſe il eſt préſentement,
Et goûte le plaiſir du raccommodement;
D'ailleurs, il a beſoin de notre miniſtere.
On eſt bien-tôt abſous quand on eſt néceſſaire.
Clitandre a ſur les bras un rival très-puiſſant:
Mais di-moi le ſujet de ton retardement?
Geron eſt dé retour, l'as-tu vû?

LEPINE.

Non. Sans doute

Le bon homme en venant a pris une autre route;
Et moi, ne l'ayant pas trouvé chez ſon ami,
Je reviens & rencontre un Courier avec qui
Fort long tems autrefois j'ai couru la campagne,
Et qui s'eſt illuſtré ſous le nom de Champagne.
Il me crie, alte-là! du plus loin qu'il me voit.
Je l'aborde, il m'embraſſe & me conduit tout droit
Au premier Cabaret; & pour finir l'hiſtoire,
A l'heureuſe rencontre il m'oblige de boire.

DORINE.

Quel eſt ce beau Courrier?

LEPINE.

Oh, c'eſt un Cadedis,
Qui prend la qualité d'envoyé vers Damis.

DORINE.

Un courrier qu'on envoye à Damis?

LEPINE.

Je le penſe,
Et vois que ce courrier eſt de ſa connoiſſance.

DORINE.

Non. Mais ſçais-tu, di-moi, pour quel ſujet il vient?

LEPINE.

Pour apprendre à Damis, autant qu'il m'en ſouvient,
Que Conſtance n'eſt plus.

DORINE.

Sa femme prétenduë.

Ah, juſte Ciel!

LEPINE.

D'où vient que tu parois émuë?

DORINE.

Ce n'eſt pas ſans raiſon. Par un deſtin fatal,
Du maître que tu ſers Damis eſt le rival;
Et c'eſt là le ſecret que j'avois à t'apprendre.
Geron, Geron enfin, pour le faire ſon gendre.
Attend par cette mort de le voir dégagé.
Serviteur à Clitandre, il aura ſon congé.

LEPINE.

Pour le coup ma ſurpriſe eſt égale à la tienne!
Mais, ferme! Combattons la fortune inhumaine.
Je viens au cabaret de laiſſer le Gaſcon;
Il y doit être encore, il eſt bon compagnon.
Je ſuis perſuaſif; je vais trouver mon homme,
Le ſonder & ſçavoir moyennant une ſomme...

DORINE.

Ecoute auparavant. Grave dans ton eſprit...

LEPINE.

Un homme tel que moi rougiroit d'être inſtruit,
J'ai formé le projet, je ſçaurai l'entreprendre,
Et meriter ma grace en couronnant Clitandre.

DORINE.

Agi donc ſans tarder; le tems eſt précieux,
Et ton maître à la fin, peut ſe rendre en ces lieux.
Il eſt prompt.

LEPINE.

Je le ſçai. Sa phraſe favorite,
Eſt de dire à ſes gens: Va, cours & revien vîte;
Et qui le ſert enfin, valet infortuné,
Dès ce monde, à bon droit, peut ſe dire damné.

DORINE.

Va, rejoin le Courrier; il partiroit peut être.

LEPINE.

J'y vole. Toi remets ce paquet à mon maître,
Et juſqu'à mon retour commande à ton caquet.

SCENE II.

DORINE *ſeule.*

A Clitandre ſur tout taiſons un tel ſecret.
Il pourroit tout gâter dans l'ardeur qui le preſſe,
J'entends du bruit, il vient ſuivi de ma maîtreſſe.

SCENE III.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE *à Clitandre.*

SOngez une autrefois à réprimer vos ſens,
Et craignez d'écouter vos premiers mouvemens.
Mais avez-vous la lettre?

CLITANDRE.

Ah! Ce gueux de Lépine!

DORINE.

Sans courroux. Je la tiens.

CLITANDRE.

Donne vîte, Dorine.

(Il déchire le paquet, & tire la lettre de ſon pere.)

Voici, voici de quoi confondre les jaloux.
Un mot de votre pere, & je ſuis votre époux.
Le mien conſent à tout. Vous gardez le ſilence,
Et m'écoutez, Madame, avec indifference?

LUCILE.

Hélas! Je crains Damis: s'il rompt votre deſſein.

CLITANDRE.

Sil avoit cette audace, il mourroit de ma main.

DORINE.

Employons l'artifice & non la violence;
Lépine eſt de retour, & j'ai ſon aſſiſtance.

CLITANDRE.

L'infâme!

DORINE.

Calmez-vous, il arrive aſſez-tôt,
Et nous allons agir, mais agir comme il faut.
Quelqu'un vient.

CLITANDRE.

Quel objet! Mon Maître-Clerc encore?
Reverrai-je toujours un fâcheux que j'abhorre!

SCENE IV.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE
le MAITRE-CLERC.

Le MAITRE-CLERC.

JE reviens malgré moi; pardon, ſi je déplais,
Mais vous avez, Monſieur, perdu votre procès
Pour n'avoir pas tantôt voulu me croire & lire.
De peur d'être importun, adieu, je me retire.

SCENE V.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE.

QU'entens-je?

CLITANDRE.

Contre moi tout ſe déchaîne enfin.
Ce vieux Clerc eſt venu m'apporter, ce matin,
Un papier contenant trois pages & demie
Dans le même moment que vous êtes ſortie.
Il m'a tant excedé, qu'effrayé de l'écrit,
Et preſſé de me rendre au rendez-vous preſcrit,
Je n'ai pû ſur le champ en faire la lecture :
C'eſt ainſi que je perds une affaire très-ſûre.

DORINE.

Ma foi, ce nouveau trait orne bien le tableau ;
Et voilà, je l'avouë, un grand coup de pinceau!

LUCILE.

Je ſuis de ce malheur, moi, la cauſe innocente.

CLITANDRE.

Ah ! Pour en murmurer la cauſe eſt trop charmante.

DORINE.

Puiſque la choſe eſt faite, il faut vous conſoler,
Et vous pourrez, Monſieur, peut-être en appeller.

CLITANDRE.

Le procès que je perds n'eſt pas ce qui m'effraye,
[*ſe tournant vers Lucile.*]
Et j'aurai tout gagné, pourvû que je vous aye.

DORINE.

Je ſçai bien que pour vous cet objet n'eſt pas grand:
Mais Geron eſt avare; un pareil incident
Pourroit le rendre encore à vos vœux plus contraire.
Il faut ſoigneuſement lui cacher cette affaire.
Contre votre rival, ſans attendre plus tard,
Je vais tout mettre en œuvre & ſignaler mon art.
Vous, quand Geron viendra, tâchez de vous remettre;
Poſſedez-vous ſurtout, & montrez lui la lettre.
Sur un ſimple diſcours, n'oſant croire Damis,
Il pourra vous tenir ce qu'il vous a promis.

LUCILE.

Ta bonne volonté me ſurprend & m'enchante.

CLITANDRE.

Sers vîte nos amours & tu ſeras contente.

Je brûle de ſçavoir le ſuccès, hâte-toi.

DORINE *en s'en allant.*

Vous l'apprendrez bien-tôt... vous m'appellez, je croi?

CLITANDRE.

Tu n'es pas de retour?

[*Dorine ſort.*]

SCENE VI.

CLITANDRE, LUCILE.

CLITANDRE.

Ce regard me raſſûre,
Me dit qu'on me pardonne.

LUCILE.

Il dit vrai, je vous jure.
Adieu, mon pere vient. Parlez-lui promptement.



SCENE VII.

GERON, CLITANDRE.

CLITANDRE.

J'Attens, pour être heureux, votre consentement;
Cette lettre contient l'agrément de mon pere:
En m'acceptant pour gendre, ainsi que je l'espere...
Quoi! Vous montrez, Monsieur, un visage interdit?

GERON.

Ce n'est rien. Pourroit-on sçavoir ce qu'il écrit?

Il lit:

J'approuve votre choix, mon fils, & vous ne sçauriez mieux faire que d'épouser la fille de M. Geron. J'y donne les mains avec plaisir, & je suis charmé que votre inclination se trouve conforme à mes desseins. Remerciez bien mon ami de ma part, & témoignez-lui combien je suis sensible à l'honneur qu'il vous fait de vous accepter pour gendre.

Il tourne le feüillet.

Cependant ne précipitez rien. Comme je dois partir

inceſſamment pour avoir moi-même l'œil à mon procès, je ſerai bien aiſe de me trouver à la nôce, & de ſigner le contrat.

CLITANDRE.

L'ai-je bien entendu? juſte Dieu!

GERON.

Après tout j'en laiſſe Geron le maître.

CLITANDRE *à part.*

Que je voye.

GERON *continuë.*

& vous ferez ce qu'il jugera à propos.

CLITANDRE.

Je n'avois pas tout lû tantôt plein de ma joye.

GERON.

Soyez ſage, mon fils, & ſur tout moderé.

ARGANTE.

Monſieur Argante écrit dans la droite raiſon,
(*à part.*)
Fort bien, je puis remettre.

CLITANDRE *à part.*

Ah, le maudit Barbon!

GERON.

Il eſt juſte, Monſieur d'attendre votre pere.

CLITANDRE.

Il vous l'aiſſe le maître, il n'eſt pas néceſſaire.
Et ſans lui vous pouvez...

GERON.

Oh! ce procedé...

CLITANDRE.

Bon!

Vous vous moquez, Monſieur; mon pere eſt ſans façon.

GERON.

J'excuſe ce tranſport, la jeuneſſe eſt boüillante.

CLITANDRE *à part.*

Et par trop de lenteur la vieilleſſe aſſommante.
(à Geron.)
Monſieur.

GERON.

Moderez-vous, il doit venir dans peu.

CLITANDRE.

C'eſt me faire, Monſieur, mourir à petit feu.
Si vous avez deſſein de m'accepter pour gendre,
Eh, de grace! pourquoi me faire encore attendre?
Pourquoi ne pas enfin, ſans délai ni détour,
Terminer, dés ce ſoir, plutôt qu'un autre jour?

GERON.

Qu'eſt ce donc que ceci? La choſe eſt ſinguliere;
Et vous preſſez les gens d'une étrange maniere.

CLITANDRE.

Mais il dépend de vous de conclure aujourd'hui.

Dites un mot, Monsieur.

GERON.

Oüais!

CLITANDRE.

Prononcez un oüi.

GERON *voulant sortir.*

Il m'excede, à la fin, par son impatience.

CLITANDRE *l'arrêtant.*

Sortir sans s'expliquer! Que faut-il que j'en pense?

GERON *en s'en allant.*

Oh! vous en penserez tout ce qu'il vous plaira.

CLITANDRE *à part.*

Morbleu! ce trait me pique.

GERON.

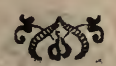
Euh! Qu'ai-je entendu là?
Il murmure, je crois.

CLITANDRE *sans voir Geron.*

Que le diable l'emporte.

GERON *à part.*

Que le diable m'emporte! un discours de la sorte
Merite attention. Ce petit mot d'avis,
Va me déterminer en faveur de Damis.



SCENE VIII.

CLITANDRE *seul.*

AH ! Je lis dans ſon cœur. Pour trahir ma tendreſſe,
Il temporiſe exprès, & retarde ſans ceſſe.
Pour me déſeſperer, Dorine eſt trop long-tems,
Dorine ne ſent pas tout le prix des inſtans.
Aux obſtacles cruels, je fus toujours en bute ;
Et mon bonheur dépend d'une ſeule minute!
Je voi tout contre moi, les perſonnes, le tems,
Et c'eſt ici ſur tout le lieu des incîdens.
Tout marche à pas tardifs en cette affreuſe Ville !
Sans vous qui m'arrêtez, adorable Lucile,
Je fuirois un pays, ſéjour de la lenteur,
Où le monde reſpire un air de peſanteur.
Dorine à la maiſon tarde trop à ſe rendre.
Sa longueur eſt étrange, & je ſuis las d'attendre.
Hom ! l'execrable porte !



SCENE

SCENE IX

CLITANDRE, LUCILE.

LUCILE.

ARrêtez, doucement.

CLITANDRE.

Madame pardonnez à mon empressement.

LUCILE.

Ah ! Vous aurez poussé trop vivement mon pere;
Car je l'ai vû sortir enflammé de colere.

CLITANDRE.

N'accusez que lui seul dans cette occasion,
Et loüez bien plutôt ma moderation.
Le mien l'ayant laissé le maître par sa lettre,
Il ne veut point conclure, & s'obstine à remettre.
J'insiste doucement, croyant qu'il se rendra;
Mais il entre en courroux, puis il me plante-là.
Vit-on jamais, vit-on vivacité plus grande!
Qui de nous est plus prompt? hem, je vous le de-
mande ?
Ai-je tort à present ?

LUCILE.

En pouvez-vous douter?
Preſſer à contre-tems n'eſt-ce pas irriter?
D'ailleurs, je vous connois; dans votre promptitude
Vous aurez pû lâcher quelque mot un peu rude.

CLITANDRE.

Moi! Non. C'eſt Damis ſeul qui contre moi l'aigrit,
Et nous ſommes perdus ſi Dorine n'agit.
Je ſors pour la chercher, pardon, ſi je vous quitte.

LUCILE.

De tout ce que je vois j'appréhende la ſuite.

SCENE X.

LUCILE, DORINE.

LUCILE.

C'Eſt toi? Clitandre ſort par un autre côté,
Il te cherche.

DORINE.

Je l'ai tout exprès évité.
J'attends pour lui parler le retour de Lépine.

LUCILE.

Tu ne ſçais pas encor tous nos malheurs, Dorine,
Et mon pere...

DORINE.

Je ſçais & je l'ai rencontré :
Son feu ſe calmera, rien n'eſt deſeſperé.
Il faut par conſéquent l'éloigner au plus vîte ;
J'y travaille, & Lépine eſt ſorti pour cela :
Vous ſçaurez le ſuccès ſi-tôt qu'il reviendra.

LUCILE.

Je rentre. Puiſſes-tu détourner cet orage !

SCENE XI.

DORINE *ſeule.*

CLitandre dans ce jour nous taille de l'ouvrage,
Pouſſant trop à la rouë, il peut tout renverſer,
Et recule la choſe en voulant l'avancer.
Je crains la bruſque ardeur d'un eſprit de la ſorte,
Et par un de ſes coups, que mon deſſein n'avorte.
Lépine cependant s'amuſe au cabaret :
Mais je le vois.

SCENE XII.

LEPINE, DORINE.

DORINE.

TEs pas ont-ils eu quelque effet?

LEPINE.

J'ai forcé les deſtins qui nous étoient contraires;
Morbleu! c'eſt en buvant que ſe font les affaires.
Trouvant notre courrier au cabaret voiſin...

DORINE.

Eh bien?

LEPINE.

J'ai bu d'abord quatre grands coups de vin;
Puis le vin m'inſpirant toute ſon éloquence,
Je lui dis que je viens pour choſe d'importance;
Que s'il veut à Damis taire la verité,
L'aſſûrer que Conſtance eſt en bonne ſanté,
Que grace à l'émetique, aidé de la ſaignée,
Elle vient d'échaper à la fiévre obſtinée,
On va payer ſa peine à beaux écus comptans.

DORINE.

Il a des coups d'eſprit qui ſurprennent les gens.

LEPINE.

Ne pense pas railler ; car sans autre semonce,
Le sensible Courrier me fait cette réponse.
Je suis accommodant, j'aime à faire plaisir,
Si la somme est honnête, on peut y consentir.
L'engageant à m'attendre, âussi-tôt je le quitte,
Et promets qu'il aura son argent au plus vîte.
Je viens d'en informer ta maîtresse en entrant ;
A Clitandre il nous faut l'apprendre maintenant,
Et toucher au plutôt la somme nécessaire
Pour faire en sa faveur parler notre émissaire.
Dorine, en ce moment je crains de l'aborder,
Et je te charge, toi, de la lui demander.

DORINE.

Va, je sçais avec lui comment il faut s'y prendre :
Retourne au rendez-vous, j'aurai soin de m'y rendre,
D'abord l'argent reçû.

LEPINE.

C'est lui, j'entens monter,
(*il sort.*)
Et gagne cette porte afin de l'eviter.

DORINE.

Que voi-je? C'est Lucile! Elle répand des larmes!

SCENE XIII.

DORINE, LUCILE.

DORINE.

MAdame, qu'avez-vous? D'où viennent ces allarmes?

LUCILE.

Ah! Dorine, je tremble, & crains en ce moment,
De la part de Clitandre un coup d'impatient.

DORINE.

Encore?

LUCILE.

J'ai voulu lui dire par avance,
L'incident du courrier & la mort de Conſtance,
Dont Lépine en paſſant a ſçû me prévenir:
Mais au ſeul nom de mort, ſans me laiſſer finir,
Il ſort; & dans l'accès d'une aveugle colere,
Il va trouver Damis & ſe faire une affaire.
J'ai fait pour l'arrêter un inutile effort,
Malgré ma réſiſtance il a pris ſon eſſort.
Hélas! Il ſe perdra; la peur glace mon ame.

DORINE.

On auroit peur à moins, ſur tout, je crains, Madame,

Qu'en insultant Damis il n'aille reveler,
Un secret qui le perd & qu'il falloit celer !

LUCILE.

Ah!

DORINE.

Ce qui rend ma crainte & plus juste & plus grande,
Damis étant instruit qu'un courrier le demande,
Va le faire chercher pour se voir éclairci,
Et sçavoir le motif qui le conduit ici.
Si malheureusement on déterre notre homme,
Avant que par mes mains il reçoive une somme,
Le sot qui parlera sans aucun interêt,
Avoüra franchement l'affaire comme elle est.

LUCILE.

Ah, Ciel!

DORINE.

Une autre chose encore me chagrine,
S'il s'ennuyoit d'attendre & plantoit-là Lépine,
S'il prévenoit Damis.

LUCILE.

Va, cours l'en empêcher.

DORINE.

Je voudrois le pouvoir, votre interêt m'est cher.

LUCILE.

Tente un dernier effort, je te devrai la vie.

DORINE.

Mes pas ſeront perdus ſi ma main n'eſt garnie ;
C'eſt l'unique moyen....

LUCILE.

Pren vîte ce brillant,
Cours, ma chere Dorine, & trouve de l'argent.

DORINE.

Je ſuis forte à preſent, l'eſpoir rentre en mon ame:
Dorine va combattre, & triompher, Madame.

LUCILE.

Je m'écarte peut-être & bleſſe mon devoir :
Mais on doit excuſer l'amour au déſeſpoir.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUCILE.

LUCILE.

QU'avez-vous fait? Hélas! Quelle eſt votre imprudence?
Dangereuſe colere, aveugle impatience,
Dans quels égaremens, dans quels triſtes excès
Peuvent en un moment conduire tes accès?

CLITANDRE.

Pénetré de douleur & de reconnoiſſance,
Je rougis à vos pieds de mon extravagance,
Quand d'un eſprit trop prompt écoutant la chaleur,
Je cours à mon rival apprendre ſon bonheur;
Quand ma fureur detruit l'ouvrage de Lépine;
Quand je travaille enfin moi-même à ma ruine;

Lucile genereuſe & tremblante d'effroi,
De ſes propres bijoux ſe dépoüille pour moi.
Ah ! c'en eſt trop ; après ce que je viens de faire,
Oubliez-moi, je ſuis indigne de vous plaire ;
Accablez-moi du poids de votre inimitié,
Je ne mérite pas de vous faire pitié.

LUCILE.

Non, avec tant d'amour vous n'étes point coupable.

CLITANDRE.

Je vous perds par ma faute, & ſuis inexcuſable

LUCILE.

Je vous accuſe moins qu'un aveugle penchant.
On n'eſt pas maître enfin d'un premier mouvement.

CLITANDRE.

Loin de me condamner vous daignez me défendre?

LUCILE.

Il n'eſt rien que n'efface un repentir ſi tendre.
Mais qui vient d'éclairer votre eſprit prévenu ?
Comment de votre erreur êtes-vous revenu ?
Et quel eſt ce brillant qui me frappe la vûë?
Auriez-vous rencontré Dorine dans la ruë ?

CLITANDRE.

Elle vient, mais trop tard, de me tirer d'erreur,

Heureux, pourtant heureux, après un tel malheur,
Que Dorine se soit sur mes pas rencontrée,
Qu'elle ait pû ramener ma raison égarée,
Et qu'elle m'ait enfin instruit de ses desseins
Avant que ce bijou passât en d'autres mains !
A vos premiers bienfaits ajoûtez une grace,
Souffrez que je le garde, agréez qu'il retrace
Par tout à mon esprit ce trait de votre amour,
Et qu'il m'en entretienne à chaque heure du jour.
Permettez que ma main en soit toujours ornée,
Et qu'il soit le garant de votre foi donnée.

LUCILE.

Ah ! du peu que j'ai fait c'est trop faire de cas.
Sans l'austere devoir qui retenoit mes pas,
M'assûrant sur moi seule en ce peril extrême,
Vers le courrier tantôt j'aurois volé moi-même.

CLITANDRE.

D'un honnête-homme en vous je découvre le cœur,
Et toutes les vertus d'un ami plein d'ardeur:
Mais Dorine s'oublie.

LUCILE.

Elle entre, je la voi.

SCENE II.

CLITANDRE, LUCILE, DORINE.

LUCILE.

Que nous annonces-tu?

CLITANDRE.

Dorine, explique-toi,
Prononce mon Arrêt, dépêche, je te prie,
Un mot va me donner le trépas ou la vie.

DORINE.

Courage, relevez votre eſprit abbatu.

CLITANDRE.

Eh bien?

DORINE.

J'ai vû, Monſieur, j'ai parlé, j'ai vaincu.

CLITANDRE.

Inſtrui-nous en deux mots d'un bonheur qui m'enchante;
Satisfais au plûtôt mon ame impatiente.

LUCILE.

Je brûle de ſçavoir...

DORINE.

Quelle vivacité!

Preſſée en même tems d'un & d'autre côté?

CLITANDRE.

Répons donc?

DORINE.

Pour calmer votre ardeur empreſſée,
Vous ſcaurez qu'en mes mains votre bourſe laiſſée,
A fait parler notre homme au gré de vos ſouhaits,
Et de votre entrepriſe aſſûre le ſuccès.
Je fais donc appeller le courrier & Lépine;
Ce dernier n'attendoit...

CLITANDRE.

Point de détail, Dorine.

DORINE.

A peine à ſes regards je fais briller l'argent,
Qu'il ſe leve, m'aborde & puis s'en ſaiſiſſant:
Avec toi, Dieu me damne, & cette bourſe ronde,
Pour te plaire, dit-il, j'irois au bout du monde.
Viens, faiſons déloger Damis ſans perdre tems,
Auſſi-bien je ferai plaiſir à ſes parens.
Nous allons chez Damis. Dans l'ardeur qui l'emporte:
Eh bien, dit-il, eh bien, Conſtance eſt enfin morte.
Le courrier lui répond qu'il eſt fort mal inſtruit,

QueConſtance eſt en vie & que c'eſt un faux bruit.
Moi, je prends la parole, & j'aide au ſtratagême,
Diſant que de ce bruit je ſuis l'auteur moi-même ;
Que j'ai voulu donner l'allarme à ſon rival ;
Qu'au reſte l'émetique avoit vaincu le mal,
Et ſauvé du tombeau Conſtance abandonnée,
D'un dehors ingénu la fourbe accompagnée.
A ſéduit à tel point le crédule Damis,
Qu'il reprend aujourd'hui le chemin de Paris.

CLITANDRE.

Mon bonheur eſt ſi grand que j'ai peine à le croire!

LUCILE.

Mon cœur de ce bienfait gardera la mémoire.

CLITANDRE.

Pourrai-je m'acquitter quand je tiens tout de toi?

DORINE.

Vous devez à Lépine encore plus qu'à moi.
Pardonnez-lui, Monſieur.

LUCILE.

C'eſt moi qui vous en prie,
Oubliez le paſſé.

CLITANDRE.

Madame, je l'oublie,
Et cours trouver Geron.

DORINE.

Monſieur, arrêtez-vous:

Attendez que ſon pere ait calmé ſon courroux.
D'ailleurs, ſur ce ſujet Damis lui doit écrire,
Sa lettre fera plus que ce qu'on pourroit dire ;
Nous agirons enſuite.

CLITANDRE.

Eh bien, ſoit, j'obéis.
Mais on tarde à venir de la part de Damis.

DORINE.

Votre eſprit veut trop-tôt, Monſieur, ce qu'il déſire. (*à Lucile.*)
Madame, cependant j'aurois dû vous inſtruire
Que votre pere attend, & qu'il veut vous parler :
Partez donc, vous allez me faire quereller.

CLITANDRE *à Lucile.*

Preſſez par vos diſcours un hymen qu'il differe.

LUCILE.

Heureuſe ſi je puis appaiſer ſa colere !



SCENE III.

CLITANDRE, DORINE.

DORINE.

De tout ceci, Monsieur, faites votre profit.
Aux plus honnêtes gens l'impatience nuit.
Vous n'en sçauriez douter perdant, sans moi, Lucile.

CLITANDRE.

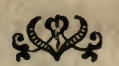
Le courroux de Geron a lieu de m'allarmer;
Si mon pere arrivoit, il pourroit le calmer.

DORINE.

Quoi! de la même ardeur être toujours la proïe?
Je ferai votre paix, livrez-vous à la joye.
Dès demain...

CLITANDRE.

Dès demain! Ah! tu me fais trembler,
Songe-tu bien qu'un jour est long à s'écouler?



SCENE IV.

CLITANDRE, LEPINE, DORINE.

LEPINE.

GRace, Grace, Monſieur, j'ai couru comme
quatre.

CLITANDRE.

Va, coquin, je n'ai pas le loiſir de te battre.

LEPINE.

Votre pere, Monſieur, arrive en ce moment;
Je viens de le conduire en votre appartement.

CLITANDRE.

(à Lépine.)

Je te pardonne. Cours, fais venir le Notaire.

(à Dorine.)

Toi, tandis que je ſors pour embraſſer mon pere,
Profite de ce tems pour appaiſer Geron,
Et fais ſi bien enfin qu'il entende raiſon.

DORINE.

Allons ... mais quelqu'un vient. C'eſt Lucile &
ſon pere.

SCENE V.

GERON, LUCILE, DORINE.

GERON *à Lucile.*

IL m'a parlé lui-même & je ſçai le contraire ;
Il ſera votre époux.

DORINE.

Et moi, je dis que non.

GERON.

Comment ! Tu me parlois tantôt d'un autre ton ?

DORINE.

N'en ſoyez point ſurpris, car la mort de Conſtance
N'eſt qu'un faux bruit, Monſieur, & c'eſt moi...

GERON.

L'apparence ?

DORINE.

Damis doit vous écrire, il vous en convaincra :
Comme j'ai devers moi cette aſſurance-là,
Je parle pour Clitandre.

GERON.

Il n'aura point ma fille,
J'aimerois autant mettre un Diable en ma famille.

LUCILE.

Mon pere ....

GERON.

Taiſez-vous, & ſongez aujourd'hui,
A vaincre tout l'amour que vous avez pour lui.
Une juſte raiſon contre lui m'indiſpoſe;
Son affaire eſt perduë, & lui-même en eſt cauſe.

DORINE.

Qui vous l'a dit?

GERON.

Son Clerc.

DORINE.

Quinze ou vingt-mille francs,
Sont un petit objet.

GERON.

C'eſt beaucoup pour le tems,
Et je crains les effets d'un humeur ſi boüillante:
La Scene de tantôt m'eſt encore preſente.

DORINE.

Je voudrois à vingt ans vous avoir vu, Monſieur.

GERON.

Il eſt vrai que j'étois un démon. Sur le cœur,
J'ai certain mot pourtant.

DORINE.

C'eſt une bagatelle.
Il plaît à votre fille, il n'eſt épris que d'elle;

Point d'autre paſſion: il n'aime pas le jeu ;
Et quoiqu'il ſoit Breton, Monſieur, il boit fort
peu.
Tout vous invite à faire une telle alliance.
Clitandre a de l'eſprit, du bien, de la naiſſance ;
Il poſſede en un mot cent bonnes qualitez,
Et n'a d'autres défauts que ſes vivacitez :
Il eſt logé chez vous, il a votre promeſſe,
Son pere eſt votre ami....

GERON *à part.*

Certain remors me preſſe.

DORINE.

Et lui-même, Monſieur, en ces mêmes inſtans
Pour cet hymen arrive.

GERON.

Ah! qu'eſt-ce que j'entens?

DORINE.

Et pour convaincre enfin votre eſprit incredule,
Le Laquais de Damis vient lever tout ſcrupule.



SCENE VI.

GERON, LUCILE, DORINE, LA FLEUR.

LA FLEUR.

C'Eſt Damis qui m'envoye, & je viens de ſa part.
Vous rendre cette lettre ; il eſt ſur ſon départ.
Monſieur, pardon, je dois le rejoindre au plus vîte.
(Il ſort.)

SCENE VII.

GERON, LUCILE, DORINE.

GERON lit la lettre de Damis.

Je vous écris, Monſieur, les larmes aux yeux. Ma femme prétenduë n'eſt pas morte ; & qui pis eſt, elle ſe porte bien. Je vous avois tantôt aſſuré le contraire ; mais je ne vous ai trompé que parce que j'étois abuſé moi-même par Clitandre à qui Dorine avoit fait ac-

croire la même chose pour rire à ses dépens. On vient de me tirer d'une erreur si charmante. Adieu, Monsieur, je pars confus & mortifié de n'avoir pas l'honneur de me voir votre Gendre.

DAMIS.

LUCILE.

En termes fort touchans cette lettre est écrite,

DORINE.

Vous le voyez, Monsieur, vous avois-je menti?

GERON.

Pour le coup, je me rens, & suis tout ébaï!

DORINE.

Concluons au plûtôt. Voici Monsieur Argante.

SCENE VIII. & derniere.

GERON, ARGANTE, CLITANDRE, LUCILE, DORINE, un NOTAIRE.

ARGANTE *à Geron.*

JE vous embrasse enfin, que mon ame est contente!

GERON.

Ah! vous me surprenez bien agréablement.

CLITANDRE.

Me refuserez vous encor votre agrément ?

GERON.

J'attendois votre pere, & veux ce qu'il souhaite.

CLITANDRE.

Tous mes vœux sont remplis & ma joye est parfaite.
Monsieur ....

GERON.

Remerciez votre pere aujourd'hui,
Car vous aviez besoin, Monsieur, d'un tel appui.
Croyez moi, moderez vos fougues ordinaires
Où vous risquez souvent de gâter vos affaires.

ARGANTE.

Profitez de l'avis, mon fils, corrigez vous.

CLITANDRE *à Geron.*

Daignez vite, Monsieur, former des nœuds si doux.

(*à Argante.*)

Mon pere, à mon bonheur hâtez-vous de souscrire.

ARGANTE.

Je viens pour accomplir ce que ton cœur désire.
Ma foi, je cours encor la poste galamment,

GERON.

Oh ! vous fûtes toûjours d'un bon temperament.

ARGANTE.

Votre complexion ne doit rien à la nôtre.

CLITANDRE.

Eh ! mon pere.

GERON.

Il eſt vrai que j'en vaux bien un autre.

CLITANDRE.

Eh ! Monſieur.

GERON.

J'ai l'œil vif & le teint aſſez frais.

ARGANTE.

Je vous trouve de même à quelques rides près
Et quelques cheveux blancs ; c'eſt une minucie.

CLITANDRE.

Le Contrat eſt dreſſé, ſignez donc, je vous prie.

ARGANTE.

Tout-à-l'heure. Depuis l'an mille ſept cens ſix ;
(C'étoit à mon dernier voyage de Paris)
Nous ne nous ſommes vus l'un ni l'autre, je penſe,

GERON.

Quel plaiſir !

ARGANTE.

Quelle joye !

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Ah ! je pers patience.

ARGANTE & GERON *s'embraſſans de nouveau.*

De nous revoir tous deux.

CLITANDRE.

Eh ! daignez donc finir ;
Vous aurez tout le tems de vous entretenir.

ARGANTE.

Je reconnois, mon fils à cette impatience,

DORINE.

Vous laiſſez trop auſſi ſon amour en ſouffrance.

ARGANTE *à Geron.*

Vous ſouvient-il du jour que nous vîmes Saint Cloud ?
Les Caſcades joüoient ; je les aime ſur tout.

GERON.

J'eus beaucoup de plaiſir, & je me le rappelle.

CLITANDRE.

Je ſuis perdu ! Tous deux commencent de plus belle.

GERON.

Et ce ſoir.... là....

ARGANTE.

Ce ſoir que nous fumes au Cours ?

GERON.

Oüi.

CLITANDRE *à Dorine.*

Pren pitié de moi, j'implore ton ſecours.

DORINE *ſe mettant entre les deux Vieillards.*

Ah ! que les vieilles gens ont de peine à ſe taire.

ARGANTE.

Et mon Procès ?

GERON.

Il eſt....

DORINE.

Ne parlons point d'affaire.

Signez. (*Argante & Geron ſignent*)

LEPINE.

J'ai mis, Meſſieurs, à profit les inſtans,
Et vais vous regaler d'un concert agréable.

CLITANDRE.

Ce ſera pour demain.

GERON.

Allons nous mettre à table.

LEPINE *à Dorine.*

Je m'en vais, ſi tu veux t'épouſer tout-à-fa it;
Car l'exemple du Maître eſt ſuivi du Valet,
Sur tout quand il s'agit de faire une ſottiſe.

DORINE.

Soit, au plûtôt, de peur que je ne me ravise.

LEPINE.

Toi, fille de Paris, & moi Valet manceau,
Morbleu ! Vit-on jamais assortiment plus beau ?
Il va naître de nous, Madame de Lepine,
Une Posterité diablement libertine.

FIN.

LE
BABILLARD,
COMEDIE

De *Monsieur* DE BOISSY.

Représentée par les Comediens François, au mois de Juin 1725.

Seconde Edition revûe & corrigée.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS,
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LE

BABILLARD,

COMEDIE.

ACTEURS.

LEANDRE, Amant de Clarice.

VALERE, parent de Leandre, & ſon rival.

CLARICE, Veuve.

CEPHISE, Tante de Clarice.

DAPHNÉ, Voiſine de Clarice.

HORTENSE, Sœur de Daphné.

ISMENIE, amie de Cephiſe.

MELITE, Babillarde.

DORIS, autre Babillarde.

NERINE, Suivante de Clarice.

LA FLEUR, Laquais.

La Scene eſt à Paris chez Clarice.



LE BABILLARD,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

CLARICE, NERINE.

CLARICE.



E sors d'avec Léandre ; ah ! quel homme ennuyeux !
Je n'en puis plus, je sens un mal de tête affreux ;
Il n'a point déparlé pendant une heure entiere.
Par bonheur, à la fin, je viens de m'en défaire,

Sous le prétexte heureux d'une commiſſion
Dont j'ai ſçû le charger.

NERINE.

Il falloit, ſans façon,
Lui donner ſon congé. Si j'avois été cruë,
Vous l'auriez fait, Madame, à la premiere vûë.
Sa langue eſt juſtement un claquet de moulin,
Qu'on ne peut arrêter ſi-tôt qu'elle eſt en train;
Qui babille, babille, & qui d'un flux rapide.
Suit indiſcretement la chaleur qui la guide.
De Guerre, de Combats, cent fois vous étourdit;
Parle contre lui-même, & ſouvent ſe trahit;
Dit le bien & le mal ſans voir la conſequence,
Et de taire un ſecret ignore la ſcience.

CLARICE.

Tu le peins aſſez bien.

NERINE.

Oüi, j'oſe mettre en fait,
Madame, qu'un Bavard eſt toujours indiſcret,
Et vain. Tel eſt l'eſprit de notre Capitaine.
Quoiqu'il ne vienne ici que de cette ſemaine,
Ce tems me ſemble un ſiécle, & je tremble aujourd'hui
Que vous n'ayiez deſſein de vous unir à lui,
Etant ſi différens d'humeur de caractere.
Clarice, honneur du Sexe, a le don de ſe taire,

Exempte du défaut qui nous eſt reproché ;
Et dont Monſieur Léandre eſt ſi fort entiché.
Pour moi je trouverois ſon parent préferable,
Valere eſt le plus jeune & le plus raiſonnable ;
Il a beaucoup d'eſprit, parle peu comme vous.

CLARICE.

Nerine, je veux bien l'avoüer entre nous,
Je penſe comme toi : tout ce qui m'embarraſſe,
Je dépens de ma Tante.

NERINE.

Eh, Madame ! de grace,
N'êtes-vous pas veuve ?

CLARICE.

Oüi, mais je dois ménager
Cette Tante, qui m'aime & veut m'avantager ;
Tu ſçais que j'en attens un fort gros heritage.
Je ne puis faire un choix ſans avoir ſon ſuffrage ;
Et malheureuſement, ſans l'avoir jamais vû,
Cephiſe, pour Leandre, a l'eſprit prévenu.
Iſmene ſon amie, avec grand étalage,
En a fait un portrait comme d'un perſonnage
Diſtingué dans la Guerre, & qui, pour ſa valeur,
Doit bien-tôt d'une Place être fait Gouverneur.

NERINE.

Valere eſt Officier, brigue la même Place,
Et peut également obtenir cette grace.

Quand même le contraire arriveroit, enfin ;
Pourrez-vous épouser....

CLARICE.

Mon cœur eſt incertain.

NERINE.

Et moi, ſi pour Epoux vous acceptez Leandre,
Je quitte dès ce ſoir ſans plus long-tems attendre:
Quel Maître ! il voudroit ſeul parler dans le logis.
Ce ſeroit un tyran, qui tout le jour aſſis,
Uſurperoit nos droits, qui feroit notre office ;
Et je mourrois plûtôt que d'être à ſon ſervice.
Il me ſeroit trop dur de garder mes diſcours,
De ne pouvoir rien dire, & d'écouter toujours.
Un grand parleur, Madame, eſt un monſtre en ménage,
Et ce n'eſt que pour nous qu'eſt fait le *babillage*.

CLARICE.

Que veux-tu que je faſſe en cette occaſion,
Dis ?

NERINE.

Il faut vous armer de réſolution,
Sortir en même tems de votre létargie :
Agir, faire parler une commune amie ;
Par exemple, Daphné, qui dans cette maiſon
Occupe un logement.

CLARICE.

Sous un air aſſez bon
Elle a l'eſprit malin. J'ai plus de confiance
Dans Hortenſe ſa ſœur.

NERINE.

L'une & l'autre s'avance.

SCENE II.

CLARICE, DAPHNÉ, HORTENSE, NERINE.

DAPHNÉ *à Clarice.*

QUoi, vous vous mariez, & ne m'en dites rien,
A moi votre voiſine ! Oh, cela n'eſt pas bien.

CLARICE.

Mais vous me ſurprenez avec cette nouvelle.

DAPHNÉ.

A quoi bon le cacher; ſoyez plus naturelle.
Vous ſortez de veuvage, il n'eſt rien de plus ſûr.

CLARICE.

Qui peut vous l'avoir dit?

DAPHNÉ.

Votre mari futur.

Dès demain au plûtard vous épouſez Léandre.

HORTENSE.

C'eſt un bruit que lui-même a grand ſoin de répandre.
Ce n'eſt plus un ſecret.

NERINE.

Il eſt bon là, ma foi.

CLARICE.

Vous êtes là-deſſus plus ſçavantes que moi.
Je ſçai, pour m'obtenir, qu'il fait agir Iſmene ;
Mais je ne croyois pas la choſe ſi prochaine.
Léandre, le premier, auroit dû m'avertir,
Et la ſeule raiſon m'y fera conſentir.
Comme mon cœur rejette au fond cette alliance,
Vous devez l'une & l'autre excuſer mon ſilence ;
J'ai même apprehendé qu'avec juſte raiſon,
Daphné ne badinât d'une telle union ;
Et pour preuve qu'ici j'agis avec franchiſe,
Je vous prie inſtamment d'en parler à Cephiſe,
Pour la faire changer de réſolution :
Je ne vous aurai pas peu d'obligation.

HORTENSE.

Dès que je la verrai, fiez-vous à mon zéle ;
Comptez que je ferai mon poſſible auprès d'elle.

CLARICE.

Ecoutez cependant, je dois vous avertir

Que Léandre chez moi va bien-tôt revenir.
S'il nous rencontre enſemble...

NERINE.

Eh, vous n'avez que faire
De vous preſſer, ſçachant quel eſt ſon caractere.
Il eſt chargé pour vous d'une commiſſion,
Mais il ne quitte pas ſi-tôt une maiſon.
Il dit toujours, je ſors, & toujours il demeure.
Ne parlât-il qu'au Suiſſe, il lui faut plus d'une heure.
Ce remarquable trait, l'avez-vous oublié?
A dîner l'autre jour quand vous l'aviez prié,
Il fut voir le matin Doris grande parleuſe,
Puis Melite ſurvint, autre inſigne cauſeuſe.
Le trio de jaſer fit ſi bien ſon devoir,
Qu'il ne ſe ſépara qu'à cinq heures du ſoir.
Il jaſeroit encor, ſi le diſcret Léandre
N'avoit apprehendé de ſe trop faire attendre:
Croyant ſe mettre à table il vint (j'en ai bien ri)
Une groſſe heure après qu'on en étoit ſorti.

DAPHNE'.

Le trait eſt ſingulier.

HORTENSE.

S'il ne trouvoit perſonne.

DAPHNE'.

Pour plus de ſûreté, dépêchons-nous, ma bonne.

Partons.

HORTENSE.

Ma sœur & moi, nous allons au Palais,
Où nous avons à faire.

CLARICE.

Et moi, dans le Marais,
Voir ma Tante, & sçavoir au vrai ce qu'elle pense,
D'un hymen pour lequel j'ai de la répugnance.

DAPHNE'.

Quelqu'un monte, c'est lui; car j'entends parler haut.
Sortons par ce côté; sauvons-nous au plûtôt.

[*Elles sortent.*]

NERINE.

Il a de babiller une fureur extrême,
Jusques-là, qu'étant seul, il jase avec lui-même.

SCENE III.

LEANDRE, NERINE.

LEANDRE *parlant tout seul sans voir Nerine.*

NOn, rien n'est plus piquant que de courir, d'aller,
Sans rencontrer personne à qui pouvoir parler.

Quand on trouve les gens, on raiſonne, l'on cauſe,
On s'informe, & toûjours on apprend quelque choſe;
Et ne dît-on qu'un mot au Portier du logis,
Cela vous ſatisfait; & comme le Marquis
Me diſoit l'autre jour en allant chez Julie...

NERINE.

A qui parle, Monſieur?

LEANDRE.

C'eſt toi, bonjour mamie.
Comment te portes-tu? fort bien, j'en ſuis ravi;
Ta Maîtreſſe de même; & moi, fort bien auſſi.
Elle m'avoit prié d'aller voir Iſabelle
De ſa part; mais, morbleu, perſonne n'eſt chez elle,
Pas le moindre Laquais; j'ai trouvé tout ſorti,
Et je ſuis revenu comme j'étois parti.
Hier encor, hier, je courus comme un diable,
Secoüé, cahoté dans un Fiacre execrable.
Au Fauxbourg ſaint Marceau j'allai premierement;
Des Gobelins enſuite au Fauxbourg ſaint Laurent,
Du Fauxbourg ſaint Laurent, ſans preſque perdre haleine.
Au Fauxbourg ſaint Antoine, & tout près de Vincenne:
Du Fauxbourg ſaint Antoine au Fauxbourg ſaint Denis;

Du Fauxbourg ſaint Denis dans le Marais, & puis
En cinq heures de tems faiſant toute la Ville,
Je revins au Palais, & du Palais dans l'Iſle.
De-là je vins tomber au Fauxbourg ſaint Germain;
Du Fauxbourg ſaint Germain...

NERINE *l'interrompant avec volubilité.*

J'ai couru ce matin,
Et, de mon pié leger, juſqu'au bout de la ruë;
De la ruë au marché: puis je ſuis revenuë.
Il m'a fallu laver, frotter, ranger, plier;
J'ai monté, deſcendu de la cave au grenier,
Du grenier à la cave, arpenté chaque étage.
J'ai tourné, tracaſſé, fini plus d'un ouvrage;
Pour Madame & pour moi fait chauffer un boüillon:
J'ai plus de trente fois fait toute la maiſon,
Pendant qu'un Cavalier, que Léandre on appelle,
A cauſé, babillé, jaſé tant auprès d'elle,
Qu'elle en a la migraine, & que pour s'en guérir,
Tout à l'heure, Monſieur, elle vient de ſortir.

LEANDRE.

Vous devenez, ma fille, un peu trop familiere,
Et toutes ces façons ne me conviennent guére.
Si je ne reſpectois la maiſon où je ſuis,
Parbleu, je ſçaurois bien .... Profitez de l'avis,
Et parlant à des gens qui paſſent votre ſphere;

Songez à mieux répondre, ou plûtôt à vous taire.

NERINE.

Le ſilence eſt un art difficile pour nous,
Et j'irai, pour l'apprendre à l'école chez vous.

LEANDRE.

A Clarice tantôt je dirai la maniere
Dont tu reçois ici ceux qu'elle conſidere;
Et tu devrois ſçavoir qu'en la paſſe où je ſuis,
On doit me ménager, & qu'en un mot je puis
Faire de ma Maîtreſſe une très-haute Dame,
Et qu'aujourd'hui peut-être, elle ſera ma femme;
Que je dois obtenir un important Emploi,
Ayant avec honneur ſervi vingt-ans le Roi:
Que Clarice auroit tort de préferer Valere,
Et qu'il eſt mon cadet de plus d'une maniere;
Qu'un homme comme moi trouve plus d'un parti,
Que de Julie enfin je ne ſuis pas haï.
Julie a du brillant, & beaucoup de jeuneſſe;
Ta Maîtreſſe a trente ans, & moins de gentilleſſe,
Mais elle a des vertus dont je fais plus de cas,
Elle eſt ſage, œconome, & ne babille pas.

NERINE.

La déclaration eſt tout-à-fait nouvelle,
Et je vous dois, Monſieur, remercier pour elle.

LEANDRE.

Adieu. Je vais agir pour mon Gouvernement.

Oh ! Valere en ſera la dupe ſûrement :
Mais je le vois qui vient.

NERINE.

Avec lui je vous laiſſe.

[*Elle ſort.*]

LEANDRE *à part.*

Il m'aborde à regret, & ſon aſpect me bleſſe.
Il n'eſt, pour ſe haïr, que d'être un peu parent.

SCENE IV.

LEANDRE, VALERE.

LEANDRE.

AH ! Vous voilà, Monſieur : j'en ſuis charmé, vraiment.
C'eſt peu que de vouloir m'enlever ma Maîtreſſe ;
J'apprens que vous avez encor la hardieſſe
De former des deſſeins ſur le Gouvernement,
Qui, par la mort d'Enrique, eſt demeuré vacant,
Et que j'ai demandé pour prix de mon courage,
Sans reſpecter mes droits, mes ſervices, mon âge.
Mais, mon petit couſin, je vous trouve plaiſant,
D'oſer, d'affecter d'être en tout mon concurrent.
Vous vous taiſez ?

VALERE.

J'attens le moment favorable,
Et vous trouve, Monsieur, parleur fort agréable.
Vous avez tort, pourtant, de vous mettre en courroux,
Vous sçavez que je suis Officier comme vous.

LEANDRE.

Officier comme moi? Tu te moques: A d'autres!
Oses-tu comparer tes services aux nôtres?
Dès l'âge de quinze ans j'ai porté le mousquet;
Quand j'étois Lieutenant, tu n'étois que Cadet.
J'ai vû trente Combats, vingt Siéges, six Batailles;
J'ai brisé des remparts, j'ai forcé des murailles;
J'ai plus de trente fois harangué nos Soldats,
Et, Bourgeois, je me suis annobli par mon bras.
Je n'oublirai jamais ma premiere Campagne,
Je crois que nous faisions la Guerre en Allemagne.
Dans un Détachement... c'étoit en sept cens trois..
A cinq heures du soir... quatorziéme du mois...
L'affaire fut très-vive, & j'y fis des merveilles,
Alidor y laissa l'une de ses oreilles.
Il a joüé depuis jusqu'à son Regiment;
Autrefois Colonel, & Commis à present.
Connois-tu bien sa femme? elle est encor piquante:
J'étois hier chez elle, où j'entretins Dorante.
As-tu vû la Maison qu'il a tout près de Caen?

Elle eſt belle. Je vais t'en faire ici le plan
En deux mots.

VALERE.

Mais, Monſieur, vous battez la campagne,
Et vous êtes déja bien loin de l'Allemagne.
Quant au Gouvernement, le ſuccès montrera
Si j'ai de bons amis.

LEANDRE.

Oh! je t'arrête là.
Des Amis, des Patrons, j'en ai de toute eſpece.
Fripons, honnêtes gens, tout pour moi s'intereſſe.
Je fais agir ſous-main le Chevalier Caquet,
Liſimon l'intriguant, & Damon le furet,
Qui ſe fourre par tout, à l'Etat très-utile,
Officier à la Cour, Eſpion à la Ville.
Un jeune Abbé qui fait & le bien & le mal;
Du Sexe fort aimé. J'aurai par ſon canal
Une Lettre aujourd'hui d'une certaine Dame,
Qui connoît le Miniſtre & peut tout ſur ſon ame;
Parente de Cloris: je ne dis pas ſon nom,
Il faut avoir en tout de la diſcretion.
Chez elle, ce matin, ſans plus long-tems remetre,
L'Abbé doit me mener pour avoir cette Lettre.

VALERE *à part.*

Parente de Cloris! C'eſt Conſtance, ma foi.
Elle eſt fort mon amie, & fera tout pour moi.

Il

Il m'a très-à-propos rappellé ſon idée ;
Il faut le prévenir.

LEANDRE.

La choſe eſt décidée,
Et quand même la Cour, par un coup de bonheur,
De Quimper-corentin vous feroit Gouverneur ;
Je n'en ſerois pas moins le mari de Clarice,
Car ſa Tante m'eſtime.

VALERE.

Elle vous rend juſtice.
Votre....

LEANDRE.

Votre ? Ecoutez, car je parle le mieux.

VALERE.

Dites encore le plus.

LEANDRE.

Tu n'es qu'un envieux ;
N'ayant pas, comme moi, le don de la parole,
Ton cœur en eſt jaloux, & cela te déſole.
De ma complexion je parle peu pourtant ;
Et ſi j'avois voulu mettre au jour mon talent,
Mieux que mon Avocat j'aurois plaidé moi-même
Mes cauſes, quoiqu'il ſoit d'une éloquence extrême ;
Car il dit ce qu'il veut, il eſt Orateur né.
Sur ſa langue les mots s'arrangent à ſon gré ;

Sa volubilité qui n'a point de pareille
Eſt un torrent qui part & ravage l'oreille;
Et je ne vois perſonne au Palais aujourd'hui,
Qui parle plus long-tems, ni plus vîte que lui.

VALERE.

Oh! ſur lui vous auriez remporté la victoire;
Je ne balance pas un moment à le croire.

LEANDRE.

En vain tu penſes rire, en vain tu crois railler.
Sois inſtruit que tout cede au talent de parler;
Et ſçache qu'en amour auſſi bien qu'en affaire,
La langue fut toujours une arme neceſſaire.
Par là l'on perſuade & l'on ſe fait aimer,
On mépriſe ces gens qui, lents à s'exprimer,
Heſitant ſur un mot qui dans leur bouche expire,
Font ſouffrir l'Auditeur de ce qu'ils veulent dire.

VALERE.

Moi, je crois qu'en affaire auſſi-bien qu'en amours,
Agir quand il le faut, vaut mieux que les diſcours;
Le trop parler, Monſieur, ſouvent nous eſt contraire.

LEANDRE.

Vous jaſez cependant plus qu'à votre ordinaire.
Pour moi, j'articulois mes mots avant le tems,
Et m'expliquois ſi bien à l'âge de trois ans,
Qu'entendant mes diſcours qui paſſoient ma portée,

Un jour, il m'en ſouvient, ma grand'mere enchantée,
Me prit entre ſes bras.

VALERE.

Quel eſt donc ce Laquais ?

SCENE V.

LEANDRE, VALERE, LA FLEUR.

LA FLEUR *bas à Leandre.*

Monſieur l'Abbé m'envoye, il vous attend.

LEANDRE.

J'y vais.

[*Continuant ſon diſcours.*]

Puis me tint ce propos.

VALERE *bas.*

Le voilà qui demeure.

LA FLEUR *revenant ſur ſes pas.*

Monſieur, il va ſortir, dépêchez.

LEANDRE.

Tout à l'heure.

[*La Fleur s'en va.*]

SCENE VI.

LEANDRE, VALERE.

LEANDRE.

LA bonne femme donc, j'ai ſon diſcours preſent,
Ce qu'on retient alors reſte profondément.
C'eſt une cire molle, où tout ce qu'on applique,
S'écrit... Si comme moi vous ſçaviez la Phyſique,
Je vous mettrois au fait; car j'ai beaucoup de goût
Pour un homme de Guerre, & ſçais un peu de tout.
J'aime les tourbillons, le ſec & le liquide,
Les atômes...

VALERE *à part.*

Il va ſe perdre dans le vuide.

LEANDRE.

Le flux & le reflux exercent mon eſprit,
La matiere ſubtile, elle me réjoüit.
C'eſt une belle choſe encore que l'Hiſtoire:
Je la cite à propos, car j'ai de la memoire;
Et n'ai rien oublié de tout ce que j'ai lû:
La Bataille d'Arbelle, où Céſar fut vaincu,
Et celle de Pharſale où périt Alexandre;

Et Darius le Grand, qui mit Thebes en cendre...
Dans la vivacité, je crois que je confonds.

VALERE.

Ma foi, vous excellez pour les digreſſions,
Et j'admire votre art à changer de matieres
Par des tranſitions inſenſibles, legeres :
Vous raiſonnez de tout avec beaucoup d'eſprit,
Et vous citez l'Hiſtoire en homme bien inſtruit.

LEANDRE.

Il me broüille toujours.

SCENE VII.

LEANDRE, VALERE, NERINE.

NERINE.

Excuſez, je vous prie ;
Mais il entre, Meſſieurs, nombreuſe compagnie :
La Tante de Clarice arrive maintenant,
Iſmene l'accompagne : Hortenſe au même inſtant
Rentre, & ſa ſœur la ſuit ; Doris avec Melite
Vient d'un autre côté pour nous rendre viſite.

[*s'adreſſant à Leandre.*]

Vous les entretiendrez, elles ne ſont que ſix ;

Et ferez, s'il vous plaît, les honneurs du logis;
Monſieur, en attendant le retour de Clarice.

LEANDRE.

Volontiers, je ſaiſis l'occaſion propice;
Je vole vers la Tante & je cours l'embraſſer,
Et lui donner la main. Je vous laiſſe y penſer.
Adieu, Monſieur.

SCENE VIII.

VALERE, NERINE.

VALERE.

Que croire?

NERINE.

Allez, quoi qu'il en diſe,
Nous pourrons balancer le pouvoir de Cephiſe.
Monſieur, je vous protege, & cela vous ſuffit.

VALERE.

Et ta Maîtreſſe?

NERINE.

Elle eſt pour vous, ſans contredit,
Si le Gouvernement...

VALERE.

Va, mon affaire eſt bonne,
Et je ſors de ce pas pour voir une perſonne,
Dont notre Babillard m'a fait reſſouvenir,
Et qui pour moi, je crois, pourra tout obtenir;
Dans le tems que lui-même entretiendra ces Dames,
Et qu'il va tenir tête au caquet de ſix femmes.

NERINE.

Rentrons, j'entens nos gens qui parlent en chorus.

SCENE IX.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNE', DORIS, MELITE.

DORIS & MELITE *entrant les premieres.*

NOus nous rendons, Madame, & ne diſputons plus.

HORTENSE *à Cephiſe.*

Je ſuis de la maiſon, point de cérémonie.

LEANDRE *ſe plaçant au milieu.*

Meſdames, vous voilà fort bonne compagnie:
Vous n'avez qu'à parler, je ſuis prêt d'écouter;

Et de tous vos diſcours je m'en vais profiter.

DAPHNE'.

Vous êtes aujourd'hui coëfée en mignature.

[*bas à Hortenſe.*]

Sa parure eſt riſible autant que ſa figure.

DORIS.

Je ſuis en negligé.

ISMENE.

J'aime cette façon.

CEPHISE *avec poids & lenteur.*

Elle vous ſied.

LEANDRE.

Cela vous donne un air fripon.

HORTENSE.

Je viens de rencontrer Lucile dans la ruë,
Et je vous avoûrai que je l'ai méconnuë.

ISMENE.

Elle devient coquette en l'arriere ſaiſon.

MELITE.

Elle eſt toujours au Bal, c'eſt là ſa paſſion.

CEPHISE.

Mais à propos de Bal, on m'a fait une hiſtoire.

LEANDRE.

Bon. Racontez-nous-la ; plus qu'on ne ſçauroit croire
J'ai l'eſprit curieux.

CEPHISE.

Je vais vous la conter.

DORIS.

J'en ſçais une.

LEANDRE.

Et moi deux.

CEPHISE.

Voulez-vous m'écouter?

DAPHNE'.

Oh! vous parlez ſi bien, que je ſuis toute oreille.

[*à part.*]

Son ton de voix m'endort, & déja je ſommeille.

LEANDRE.

Je ne dis rien.

ISMENE & DORIS.

Paix.

LEANDRE.

Paix.

CEPHISE *lentement.*

Conduite par l'Amour

Certaine Dame au Bal ſe rendit l'autre jour.

LEANDRE.

Au Bal de l'Opera?

CEPHISE.

Sans doute. Un Mouſquetaire

L'attiroit en ces lieux.

LEANDRE.

En amour comme en guerre
Ce ſont de verds Meſſieurs.

CEPHISE.

La Dame en queſtion
Je ne la nomme point, & cela pour raiſon.

DORIS.

Je devine qui c'eſt.

LEANDRE.

C'eſt la jeune Marquiſe.

ISMENE *à part.*

Il va par ſon babil indiſpoſer Cephiſe.

CEPHISE.

Un inſtant, attendez ; celle dont il s'agit
A près de ſoixante ans, à ce que l'on m'a dit.

LEANDRE.

Oh ! j'y ſuis pour le coup.

MELITE.

Je ſçais auſſi l'affaire.

LEANDRE.

C'eſt Cloé.

CEPHISE.

Point du tout.

HORTENSE *à part.*

L'étrange caractere !

MELITE.

C'eſt Clorinde.

LEANDRE.

Ou Lucile.

CEPHISE.

Eh! d'un eſprit moins promt...

LEANDRE.

Mais, ſans vous interrompre.

CEPHISE.

Encore il m'interrompt!

LEANDRE.

Permettez-moi....

CEPHISE.

Je prens le parti de me taire.
Puiſqu'on n'écoute pas, qu'on me rompt en viſiere.

LEANDRE.

Moi, Madame, j'en ſuis incapable.

CEPHISE.

Il ſuffit.

DORIS.

Pour bien faire, parlons tour à tour.

LEANDRE.

C'eſt bien dit.
La converſation doit être generale.

MELITE.

Le moyen, ſi Monſieur ſaiſit toujours la bale.

LEANDRE.

Je n'ai pas entamé ſeulement un diſcours.

DAPHNE' *bas à Leandre.*

Allez, laiſſez les dire, & pourſuivez toujours.

DORIS.

Meſdames, irez-vous à la Piece nouvelle?

LEANDRE.

Le Titre, s'il vous plaît?

ISMENE.

Dit-on qu'elle ſoit belle?

MELITE.

Le Babillard, Monſieur.

LEANDRE.

Oh! je veux voir cela,
Et je ferai ce ſoir faux-bond à l'Opera.

CEPHISE.

Pour moi, je ne ſçaurois ſouffrir les Comedies.

DORIS.

Je n'ai du goût auſſi que pour les Tragedies.

LEANDRE.

Parbleu, j'y veux mener le Chevalier Caquet,
Avec mon Avocat, pour y voir leur portrait.
A ce Théatre-là pourtant je ne vais guére.

DAPHNE'.

Je m'étonne, Monſieur, qu'ayant tant de lumiere..

LEANDRE.

Je pourrois, il eſt vrai, paſſer pour connoiſſeur;
Car je ſçai tout Pradon & Montfleury par cœur.
Autrefois j'ai joüé dans les fureurs d'Oreſte.
Tien, tien, voilà le coup.

MELITE.

Nous vous quittons du reſte.

DORIS.

J'aime beaucoup la Foire.

LEANDRE.

Oh! j'y ris, ſur ma foi,
Du meilleur de mon ame, & ſans ſçavoir pourquoi.
Madame, avez-vous vû l'animal remarquable,
Qui tient du chat, du bœuf, preſque au chameau ſemblable?
Et le fameux Saxon n'eſt-il pas amuſant?
Polichinelle encor eſt fort divertiſſant.
Ma foi, vive Paris, c'eſt une grande Ville.

MELITE.

On ne peut dire un mot qu'il n'en réponde mille.

CEPHISE.

Il interrompt toujours.

DORIS.

Il fait tout l'entretien.

DAPHNE' *bas à Leandre.*

Ne vous relâchez pas.

LEANDRE.

Je ne dirai plus rien.

CEPHISE.

Pourriez-vous me donner des nouvelles d'Aminte?

DORIS & MELITE.

Madame elle eſt...

LEANDRE.

Elle eſt mariée à Philinte.

CEPHISE.

Il tient bien ſa parole.

MELITE.

Elle eſt veuve.

LEANDRE.

J'ai tort.

DORIS.

Aminte eſt mon amie.

MELITE.

Et je ſuis ſa voiſine.

LEANDRE.

Je lui tiens de plus près, car elle eſt ma couſine.

MELITE.

Elle n'eſt plus ici.

LEANDRE.

Sans conteſtation.

DORIS *à Cephiſe.*

Vous l'a-t-on dit?

LEANDRE.

Avec votre permiſſion...

CEPHISE.

Eh ! laiſſez donc parler !

DORIS.

Elle ſe remarie....

DAPHNE' *à Leandre.*

Défendez-vous.

LEANDRE.

Un mot...

MELITE.

Elle eſt en Picardie...

LEANDRE.

Oh ! je ſuis ſon couſin...

DORIS.

Par le dernier courier...

LEANDRE.

Au troiſiéme degré.

MELITE.

Juſqu'au mois de Janvier...

LEANDRE.

Je ſors d'un ſang Bourgeois.

DORIS.

Elle vient de m'écrire.

MELITE.

Je dois...

LEANDRE.

Et je me fais un honneur de le dire.

CEPHISE.

Mais...

MELITE.

Dans ce pays-là comme j'ai quelques biens...

LEANDRE.

Je le ſuis...

DORIS.

Elle épouſe un Conſeiller d'Amiens...

MELITE.

Je dois aller bien-tôt...

LEANDRE.

Du côté de ma Mere...

DORIS.

C'eſt un riche parti...

MELITE.

Je pars avec mon Frere...

CEPHISE.

Meſdames...

LEANDRE.

Il eſt ſûr...

CEPHISE.

Mais, Monſieur...

DAPHNE' *à Léandre.*

Tenez bon.

LEANDRE.

LEANDRE, MELITE, DORIS.

Madame...

DAPHNE' *à Leandre.*

Allons, pouſſez, car vous avez raiſon.

LEANDRE, MELITE, DORIS, CEPHISE, & ISMENE *parlent enſemble.*

LEANDRE.

On me conteſte en vain ce que je certifie,
On ne m'apprendra pas ma Généalogie.
Mieux qu'un autre, je croi, je dois en être inſtruit,
Puiſque, cent & cent fois, mon pere me l'a dit.

MELITE.

Comme je la connois dès la plus tendre enfance,
Qu'elle eut toujours en moi beaucoup de confiance,
Ne pouvant me parler, elle m'écrit ſouvent;
Et je lui fais auſſi réponſe exactement.

DORIS.

A vous dire le vrai la Province m'ennuye;
Car je hais les façons & la tracaſſerie,
Et ſi je n'eſperois de bien-tôt revenir,
Je ne pourrois jamais me réſoudre à partir.

CEPHISE.

Il ne ſe vit jamais une choſe ſemblable!
Il faut avoir l'eſprit, l'humeur inſuportable;
Et c'eſt un procedé, Monſieur, des plus choquans,

Que de fermer ainſi toujours la bouche aux gens.

ISMENE.

Je me joins à Madame, & ne puis plus me taire
Sur vos façons d'agir, ſur votre caractere.
J'en ſuis ſcandaliſée, & par votre caquet
Vous détruiſez, Monſieur, tout ce que j'avois fait.

MELITE.

Si vous voulez mander...

DORIS.

Vous connoiſſez Chriſante.

LEANDRE.

Quoique vous en diſiez, Aminte eſt ma parente,
Meſdames; car Aminte eſt fille de Damon,
Gentilhomme ſervant, & petit-fils d'Orgon:
Lequel Orgon étoit propre neveu d'Argante,
Célebre Partiſan, & Frere de Dorante:
Lequel Dorante avoit en hymen clandeſtin
Epouſé par amour Guillemette Patin:
Laquelle Guillemette étoit, ne vous déplaiſe,
Fille du ſecond lit d'Angelique la Chaiſe:
Et laquelle Angelique...

[*Il touſſe.*]

MELITE.

Oh! laquelle, lequel,
Je n'y puis plus tenir.

[*Elle ſort.*]

SCENE X.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, DORIS, DAPHNE', HORTENSE.

LEANDRE *continuant ſon diſcours.*

DU côté paternel,
Si j'ai bonne memoire, étoit ſœur d'Hypolite.
[*Il crache.*]

DORIS *bas en s'en allant.*

Qu'une nazarde..... Mais il vaut mieux que je quitte.

SCENE XI.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, HORTENSE, DAPHNE'.

LEANDRE *pourſuivant toujours.*

ET ladite Hypolite étoit ſœur, d'autre part,
De l'Avocat Martin, dit Babille ou Braillard,
Qui mourut en parlant. Ledit Martin Babille
Etoit mon triſayeul.

HORTENSE.

C'eſt un mal de famille.
Fuyons, ſauve qui peut.

[*Elle s'en va.*]

SCENE XII.

LEANDRE, CEPHISE, ISMENE, DAPHNE'.

LEANDRE *reprenant ſon diſcours.*

J'Ai ſon portrait chez moi,
Et lui reſſemble fort. On voit par là, je croi,
Qu'Aminte... Attendez, j'oubliois de vous dire
Que ce fameux Martin ſortoit d'une Delphire:
Laquelle deſcendoit du Vicomte de Quer,
Bas Breton de naiſſance, & Seigneur de Quimper:
Ce Vicomte de Quer, remarquez bien de grace...

[*Il éternuë.*]

ISMENE *bas.*

Que Monſieur eſt un ſot. J'abandonne la place.

[*Elle ſort en colere.*]

SCENE XIII.

LEANDRE, CEPHISE, DAPHNÉ.

LEANDRE *continuant toujours.*

FUt grand homme de guerre, & de Meſtre de Camp,
Donna dans le Commerce, & devint Trafiquant.
Or donc, pour revenir, pour être laconique,
Martin Braillard Babille étoit oncle d'Enrique,
Major & Gouverneur de Quimpercorentin.
Je dois avoir ſa place, & le dis à deſſein.
Enrique donc, neveu de Martin...

[*Il ſe mouche.*]

CEPHISE.

Ah ! j'expire ;
J'étouffe, & je m'en vais.

[*Elle ſort.*]

DAPHNÉ.

Moi, je créve de rire.
[*Elle ſuit Cephiſe.*]

SCENE XIV.

LEANDRE *pourſuivant ſeul.*

HErita de ſes Biens; car ce Martin Braillard
N'avoit, à ſon décès, laiſſé qu'un fils bâtard,
Mort depuis en Eſpagne; & pour toute famille,
De ſon Epouſe Alix n'avoit eu qu'une Fille
Trépaſſée, enterrée un an avant ſa mort;
Qui promettoit beaucoup, & qu'il chériſſoit fort.

SCENE XV.

LEANDRE, NERINE *qui vient en tapinois & ſe met derriere lui pour l'écouter.*

LEANDRE *ſans appercevoir Nerine.*

ENrique combattit & ſur Mer & ſur Terre,
Et laiſſa les trois quarts de ſon corps à la guerre;
Car il perdit un œil à Gand, le fait eſt ſûr,
La cuiſſe droite à Mons, le bras gauche à Namur.
Il n'aimoit pas le vin, & haïſſoit les femmes;

Je le dis à regret, excuſez-moi, Meſdames,
De vous fâcher en rien...

NERINE *derriere la chaiſe.*

Vous êtes bien poli.

LEANDRE.

Ah! Nerine, c'eſt toi. Mais je ſuis ſeul ici!
Je m'en ſerois douté. Peſte ſoit des femelles,
Dans tous leurs entretiens elles ſont éternelles;
Veulent parler, parler, & n'écouter jamais.
Ces bavardes, ſur tout, bon Dieu que je les hais!
Le talent le plus rare & le plus néceſſaire,
Sur tout dans une femme, eſt celui de ſe taire.

NERINE.

Ah! Monſieur, quel exploit! Avoir ainſi défait,
Sçû vaincre, ſurpaſſer en babil, en caquet
Six femmes à la fois, & leur donner la fuite.
Quelles femmes encor! la braillarde Melite,
L'éternelle Cephiſe, & la rogue Doris,
Cauſeuſes par état, s'il en eſt dans Paris.
Après être ſorti vainqueur de cette affaire,
Qui peut vous refuſer le ſurnom de Commere?

LEANDRE.

Voyez la médiſance! à peine ai-je eu le tems
De dire quatre mots, de deſſerrer les dents.
Mais je ſors.

NERINE.

Attendez, voici certaine Lettre
Qu'on vient de me donner, Monſieur, pour vous remettre.

LEANDRE.

Elle vient de l'Abbé, voyons ce qu'elle dit.

[*Il lit tout haut.*]

Comme on ne ſçauroit vous parler, Monſieur, je prens le parti de vous écrire. Vous venez d'échoüer dans l'affaire en queſtion pour avoir trop parlé, & n'avoir pas aſſez agi; & faute de vous être rendu chez moi, quand je vous ai envoyé mon Laquais. Vous n'en ſçauriez douter, puiſque Valere vient d'obtenir le Gouvernement par l'entremiſe de la perſonne chez qui je devois vous mener ce matin.

L'Abbé BRIFFART.

NERINE.

J'approuve cette Lettre, & c'eſt fort bien écrit.

LEANDRE.

L'injuſtice eſt criante, & je devois peu craindre...
Mais j'aurai le plaiſir d'aller par tout m'en plaindre;
Et Clarice vaut mieux que cent Gouvernemens.

SCENE

SCENE DERNIERE.

LEANDRE, VALERE, CEPHISE, CLARICE, NERINE.

CEPHISE *parlant à Valere.*

VOus ſçaurez devant lui quels ſont mes ſentimens,
Et je vais m'expliquer ſans tarder d'avantage.

LEANDRE.

Madame, en ce moment j'attens votre ſuffrage.

NERINE *à Cephiſe.*

De Quimpercorentin Valere eſt Gouverneur.

CEPHISE *s'adreſſant à Valere.*

Je viens d'en être inſtruite, & fais choix de Monſieur.

LEANDRE.

Contre les ſentimens que vous faiſiez paroître ?

CEPHISE.

Je n'avois pas alors l'honneur de vous connoître,
Et je ne ſçavois pas que vous êtiez enfin
Arriere petit-fils du célebre Martin.

VALERE.

Vous ſerez de ma nôce.

CLARICE.

Ami, Maîtreſſe, affaire;
Vous perdez tout, Monſieur, pour n'avoir ſçû vous taire.

NERINE.

Monſieur le Gouverneur, je vous baiſe les mains.

LEANDRE.

Je n'ai rien à répondre à ces diſcours malins;
Mais pour me conſoler de ce qui les fait rire,
Allons chercher quelqu'un à qui pouvoir le dire.

Au Parterre, en revenant ſur ſes pas.

Meſſieurs, un mot avant que de ſortir;
Je ſerai court, contre mon ordinaire.
Si, par bonheur, j'ai pû vous divertir,
Si mon babil a ſçû vous plaire;
Daignez le témoigner tout haut.
Si je vous déplais, au contraire,
Retirez-vous ſans dire mot.
N'imitez pas mon caractere.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *Le Babillard*, dont j'ai crû que l'impreſſion ſeroit agréable au Public. Fait à Paris ce 16 Juillet 1725.

Signé, HOUDAR DE LA MOTTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main pluſieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boiſſy, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caractéres, ſuivant la Feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdites Pieces ci-deſſus ſpecifiées, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caractéres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit Contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; A

la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit :

Registrée sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Impimeurs de Paris, N. 487. *Folio* 466. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le premier Fevrier* 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

ADMETE
ET
ALCESTE,

TRAGEDIE

De Monsieur DE BOISSY.

Représentée par les Comédiens François le 25.
Janvier 1727.



A LAHAYE,
Chez ADRIEN WAASTH, à la Sphere.

M. DCC. XXXV.

ADMETE ET ALCESTE,

TRAGÉDIE

ACTEURS.

ADMETE, Roy de Teſſalie.

ALCESTE, femme d'Admete.

POLIDECTE, grand Prêtre, frere d'Admete.

HERCULE.

CLE'ONE, confidente d'Alceſte.

LICAS, confident d'Hercule.

ADRASTE, confident de Polidecte.

TIMOCRATE.

IRCAS, eſclave.

IPHICRATE, autre eſclave.

Chœur du peuple.

Suite.

La Scene eſt dans la Ville d'Yolcos en Theſſalie; dans le Palais d'Admete.



ADMETE ET ALCESTE;

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

ON frere va périr. Voici le jour terrible
Qu'il doit être frappé d'une main invisible.
Les feux contagieux n'embrasent plus ce bord,

Le ſalut de ſon peuple eſt l'Arrêt de ſa mort :
Il doit ſeul expirer pour toute la Patrie.
Au Ciel impunément on n'offre point ſa vie.

ADRASTE.

Seigneur, dès que la Parque aura fermé ſes yeux,
Reprenez tous vos droits, commandez en ces lieux.
Ne perdez point de tems, que rien ne vous étonne ;
Et du pied des Autels, oſez monter au Trône.
Pour en chaſſer Alceſte & vous y faire aſſeoir,
Je ſuis prêt à combattre, & m'en fais un devoir.

POLIDECTE.

As-tu vû nos guerriers ? Et leur troupe fidelle
Eſt-elle diſpoſée à ſeconder ton zele ?
Car c'eſt peu de Lariſſe, & que mes dons ſecrets
De tous ſes Citoyens, me faſſent des ſujets :
C'eſt peu que Timocrate y conduiſe mes brigues,
Si le ſoldat ici, ne ſoutient mes intrigues.
Puis-je attendre . . . . .

ADRASTE.

Oüi, Seigneur, nos ſoldats ſont tous prêts,
Honteux de s'avilir dans une indigne paix,
Chargés du vil emploi de cultiver la terre ;

Ils n'attendent qu'un Chef & reſpirent la guerre :
Du ſoin de les armer, Prince, honorez mon bras,
Et ſouffrez que pour vous, ils marchent ſur mes pas.

POLIDECTE.

Oüi, ſois leur Chef, ami, ſur toi je me repoſe.

ADRASTE.

Après un tel ſuffrage, il n'eſt rien que je n'oſe.
Avant la fin du jour vous ſerez élu Roi,
Et verrez tous nos Grecs fléchir ſous votre loi;
A moins qu'à nos deſſeins le Ciel ne mette obſtacle;
Que pour ſauver Admete il ne rende l'Oracle,
Et que, trompant nos vœux, cet Oracle aujourd'hui,
Ne détourne le trait qui doit tomber ſur lui.

POLIDECTE.

Ah! chaſſe de ton ame un effroi ridicule.
Se peut-il qu'à ce point, un guerrier ſoit crédule?
Graces à mon pouvoir, je ne crains rien des Cieux,
Répond-moi des ſoldats, je te réponds des Dieux.
Si la Reine & le peuple attendent leur réponſe;
Raſſûre tes eſprits, c'eſt moi qui la prononce.

ADRASTE.

Mais ces Dieux ont d'Admete entendu les regrets :
Ils ont chaſſé la mort du ſein de ſes ſujets ;
Une ſeconde fois ils peuvent faire grace,
Prince, & ne point frapper le coup qui le menace.

POLIDECTE.

Le lien dont je veux m'attacher à ton ſang,
Ta prudence éprouvée, & ton zele conſtant
Veulent qu'à tes regards je dévoile un myſtere,
Que j'ai ſçû renfermer au fond du ſanctuaire.
Je puis t'ouvrir mon cœur. Ces lieux remplis d'effroi
Ne ſont tout occupés que du peril du Roi.
Tu te ſouviens qu'Alceſte en cette même Ville,
Où mon Pere regnoit, vint chercher un azile.
Trop ſenſible à ſon ſort, fauſſement ébloüi,
Tu ſçais qu'il declara par un ordre inoüi,
Que celui de nous deux qu'elle voudroit élire,
Et nommer ſon époux, poſſederoit l'Empire.
La perfide trahit mon eſpoir orgueilleux,
Elle fit choix d'Admette & couronna ſes feux.
Ce qui redouble encor ma fureur vengereſſe,

Le ſceptre m'échapa malgré le droit d'aîneſſe.
Ce droit ſacré, par moi fut en vain atteſté ;
Mon Pere par ce frein ne fut point arrêté.
Ce titre ne ſervit qu'à combler ma miſere.
Le jour que ſur le Trône il fit aſſeoir mon frere ;
Ce jour, ſans conſulter mon cœur ambitieux,
Il conſacra ma vie au culte de nos Dieux.
Il craignoit le dépit que je faiſois paroître,
Et proſcrit de la Cour, je fus élû grand Prêtre.
Ce n'étoit point aſſez ; à tout ce que j'aimois,
Son barbare pouvoir m'arracha pour jamais.
Il bannit de ces lieux ta fille que j'adore,
Et pour qui j'entreprens un projet qu'on ignore.
Peres dénaturés ! Parens pleins de rigueurs !
Qui diſpoſez de nous ſans l'aveu de nos cœurs,
Votre main nous conduit au bord des précipices,
Et de tous nos forfaits vous êtes les complices.
Je ſuis né pour l'éclat, non pour l'obſcurité,
Et j'exerce à regret ma triſte dignité.
Je n'ai point oublié l'injure qu'on m'a faite.
Méditant chaque jour ma vengeance ſecrete,
A l'ombre des Autels, au centre de la paix,
J'ai mis mes plus grands ſoins à bien choiſir mes traits.

Pour Alceſte toûjours ma haine s'eſt accruë,
Sur mon malheureux frere elle s'eſt étenduë ;
Et déguiſant le piége où j'ai ſçû l'engager,
J'ai des Dieux que je ſers appris à me venger.
Eux-mêmes ont fourni des armes à ma rage,
Et pour cacher mon bras, m'ont prêté leur nuage.
J'ai long-tems attendu, deux ans ſe ſont paſſés,
Sans pouvoir ſatisfaire à mes vœux offenſés.
La Theſſalie heureuſe & trop bien gouvernée,
Ne laiſſoit aucun jour à ma haine obſtinée.
Admete pacifique, & borné dans ſes vœux,
Tendre envers ſes ſujets, & zelé pour les Dieux
Portant même ſouvent juſques à la foibleſſe,
Son zele trop timide & ſa folle tendreſſe,
Se voïoit adoré d'un peuple qu'il aimoit.
Contraint de dévorer l'ardeur qui m'enflâmoit;
Craignant à découvert de commettre le crime,
De hazarder le prix de l'orguëil qui m'anime,
Par des détours cachés, par des ſentiers ſecrets,
J'ai voulu parvenir à d'utiles forfaits.
J'ai paru détaché d'une Cour que j'adore,
Et me ſuis renfermé dans des lieux que j'abhorre.
De mon cœur en public cachant l'ambition,

J'ai saisi pour frapper, l'heure & l'occasion.
La Fortune se livre à qui la sçait attendre.
Un feu contagieux & prompt à se répandre,
Dans ces tristes climats vient d'apporter la mort:
Je lui devrai le Sceptre, & j'en rends grace au sort.
Le Roi pour arrêter ses ravages funestes,
Est venu conjurer les puissances celestes
D'entendre ses soupirs, d'épargner ses sujets,
Et de lancer sur lui leurs redoutables traits.
Des Cieux heureusement la colere épuisée
S'est peu de jours après d'elle-même appaisée.
Et selon mes désirs, chacun a comme toi
Crû devoir son salut à l'amour de son Roi.

ADRASTE.

Mais Seigneur, je l'ai crû sur la foi du Ciel-même.
Adraste a pour garant sa parole suprême,
Et dans le Temple hier, aux peuples d'Yolcos,
Sa redoutable voix fit entendre ces mots.
Peuple rens à ton Roi graces de la lumiere.
Et toi Prince, demain, quand l'Astre qui t'éclaire,
Aura fait la moitié de son rapide cours,
Ma fureur te prendra pour victime derniere,

Un invisible trait doit terminer tes jours.

POLIDECTE.

Ton esprit trop crédule, a dans son trouble extrême,
Pris la voix d'un mortel pour la voix des Dieux-même.
Apprens qu'elle a parlé par un trait de mon art,
Et que j'ai profité des bienfaits du hazard.
Le sort a le premier commencé le prodige,
Et je dois l'achever.

ADRASTE.

Vous, Seigneur ?

POLIDECTE.

Moi, te dis-je.
Avant que le Soleil qui luit sur ces Etats,
Ait amené l'instant marqué pour son trépas,
Dans le Temple des Dieux, Admete doit se rendre,
Pour benir leur bonté du coup qu'il vient attendre,
Et leur renouveller son serment solemnel.
Conduit par mes conseils, comme il doit à l'Autel
Venir seul, dépouillé de la grandeur suprême,

J'ai d'un venin ſubtil plus prompt que le fer même,
Empoiſonné l'encens que ſa main va brûler.
C'eſt l'inviſible trait qui le doit immoler.
Avec l'odeur fatale, il va dans ſon Offrande,
Reſpirer à longs traits la mort qu'il leur demande.
Sous mes coups par ce piege il tombera frappé,
Et mon crime ſera dans l'ombre enveloppé.
Je veux qu'il ſoit couvert d'un voile qu'on adore,
Que du nom de prodige un Peuple entier l'honore,
Et qu'une heureuſe erreur faſſe croire en tous lieux,
Que l'œuvre de ma main eſt l'ouvrage des Dieux.

ADRASTE.

Mon cœur eſt partagé par cette confidence,
Entre l'étonnement & la reconnoiſſance.
Des mêmes interêts à votre ſort lié,
Puis-je trop ſignaler pour vous mon amitié ?
Tout mon ſang répandu ne ſçauroit reconnoître
Les bontés qu'aujourd'hui vous me faites paroître.

POLIDECTE.

Amour, dépit, orguëil que je ſers à la fois.

Heureux ſi mon cœur peut vous contenter tous trois ;
Si je puis me venger, rappeller ce que j'aime,
Regner & comme moi l'orner du Diadême.

ADRASTE.

Ah, Seigneur....

POLIDECTE.

Qu'à toi ſeul ce ſecret confié,
Demeure entre nous deux, & ſoit comme oublié.

SCENE II.

POLIDECTE, ADRASTE, TIMOCRATE.

POLIDECTE.

Timocrate eſt-ce toi ? Ciel ! Que viens-tu m'apprendre ?
Ton retour en ces lieux a droit de me ſurprendre.

TIMOCRATE.

Du prix de tous vos ſoins le ſort vous a privé,
Et dans nos murs, Seigneur, Hercule eſt arrivé.
Comme il a vû pour vous Lariſſe déclarée,

La mort de votre frere étant presque assurée,
Il a blâmé ce choix, & ses discours vainqueurs
Du côté de la Reine ont tourné tous les cœurs.
Bientôt dans Yolcos il doit venir lui même,
Affermir sur son front le sacré Diadême.
Le crime à son aspect s'épouvante & s'enfuit.
La terreur l'environne, & la gloire le suit.

POLIDECTE.

Hercule est dans Larisse ? Ah, que viens-je d'entendre !
Timocrate, il suffit on pourroit nous surprendre.
Sortez.

SCENE III.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

DEvant toi seul que je m'épanche, ami.
Il n'est de mes secrets informé qu'à demi.
Hercule arrive enfin, & ma fureur s'arrête.
Il enchaîne ma main à frapper toute prête.

ADRASTE.

Oüi ce revers, Seigneur, eſt d'autant plus affreux,
Que deux ans n'auront point ſans doute éteint ſes feux.
Si vous privez le Roi de la clarté celeſte,
Hercule, dans l'eſpoir de poſſeder Alceſte,
Contre tous vos deſſeins armera ſon amour,
Et lui-même viendra regner dans ce ſéjour.
Ce Guerrier ſans Etats, ſans Cour, ſans Diadême,
Eſt Souverain par tout, & commande aux Rois même.
Au ſeul bruit de ſon nom nos Peuples éperdus,
Recevront à genoux ſes ordres abſolus.

POLIDECTE.

C'eſt ce nom que je crains, non ſa force indomptable,
Et de mes ennemis c'eſt le plus redoutable.
Je ſens que je ne puis le combattre aujourd'hui,
Si le Ciel ne me ſert de rempart contre lui.
L'Oracle qu'on attend, & qu'Alceſte demande,
M'offre un nouveau moyen... il faut que je le rende,

Il faut que dans le Temple elle perde le jour.

ADRASTE.

Et qui vous répondra de ſa mort ?

POLIDECTE.

Son amour.

Sui moi. Pour achever de réſoudre mon ame
Vien prêter tes conſeils au dépit qui m'enflâme.
Je la vois qui paroît, je la veux éviter.
Ses plaintes, ſes ſoupirs ne font que m'irriter.

SCENE IV.

ALCESTE, POLIDECTE, ADRASTE.

ALCESTE *arrêtant Polidecte.*

AH! ſauvez mon époux, ſecourez votre frere.
A mes larmes, Seigneur, joignez votre priere :
Courez vous proſterner au pié de nos Autels,
Faites dans ce péril parler les immortels.
Que pour eux ſans délai votre bouche prononce,
J'enverrai dans le Temple apprendre leur réponſe.

POLIDECTE.

Madame de ce ſoin repoſez-vous ſur nous,
J'y ſuis intereſſé ſans doute autant que vous.

(Il ſort avec Adraſte.)

SCENE V.

ALCESTE *ſeule.*

TOn Monarque bien-tôt va ſortir de la vie.
Rempli l'air de tes cris, Peuple de Theſſalie ;
Joins tes ſoupirs aux miens, tu le dois aujourd'hui.
Si je pers un époux tu pers un pere en lui.
Mais un pere ſi tendre, un Roi ſi magnanime,
Que pour toi de la Parque il devient la victime.
Tu deſcendois en foule au ténébreux ſéjour :
Il s'eſt offert aux Dieux pour te ſauver le jour.
Ces Dieux l'ont exaucé dans toute ſa priere.
Mon époux va périr, & tu vois la lumiere.
Toi, qui dois amener l'heure de ſon trépas,
Soleil, arrête-toi, retourne ſur tes pas ;
Crains d'éclairer la mort du plus grand Roi du monde,

Et

Et plonge ces Etats dans une nuit profonde.

SCENE VI.

ALCESTE, IRCAS.

IRCAS.

MAdame, votre époux couronnant ce grand jour,
Veut parler à ſon Peuple, & combler ſon amour.
Il doit ſe rendre ici, paré du Diadême ;
Mais avant de paroître, il vous mande vous-même.
Ce Roi veut partager, mourant avec éclat,
Tous ſes derniers inſtans entre vous & l'Eſtat.

ALCESTE.

Je ne puis ſoutenir cette image terrible.
A force de douleur je demeure inſenſible.

IRCAS.

Rappellez vos eſprits.

ALCESTE.

Non, je veux, aujourd'hui,
Accompagner ſes pas & mourir après lui.

IRCAS.

Calmez le déſeſpoir dont votre ame eſt ſaiſie :
Vivez pour votre fils, vivez pour la Patrie.
Vous êtes à tous deux comptables de vos jours.

ALCESTE.

Polideƈte à mon fils prêtera ſon ſecours.
Il régira pour lui cet Empire paiſible :
Le Trône avec l'Autel n'eſt pas incompatible.

IRCAS.

Si ce Prince exerçant le pouvoir ſouverain,
De l'Eſtat une fois prend les rênes en main,
Il pourra des Autels ſentir la ſervitude,
Se faire de regner une douce habitude,
Et retenir un bien qui lui ſemblera dû,
Et dont par votre choix il fut jadis exclu.

ALCESTE.

Le Peuple d'un tel joug vengeroit l'eſclavage.

IRCAS.

Ne vous repoſez point ſur un Peuple volage
Qui court avec fureur après la nouveauté,
Et des grands changemens eſt toûjours enchanté :
Inſenſible aux bienfaits qu'auſſi-tôt il oublie,
Et du Theſſalien c'eſt ſur tout le genie.

ALCESTE.

Dieux! J'ai recours à vous; décidez de mon
fort.
J'attens de votre Oracle ou la vie ou la mort.
Cours parler au grand Prêtre, & quoiqu'il nous
annonce,
A ta Reine expirante apporte fa réponfe.
Le danger eft preffant, hâte-toi d'obéïr.
Sois ardent à prier, & prompt à revenir.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE, CLEONE, CHOEUR du Peuple.

ADMETE.

O ! Qu'il m'eſt doux de voir mon peuple qui reſpire!
Qu'il m'eſt doux de le voir tel que je le déſire ;
Trembler uniquement pour les jours de ſon Roi,
Joüir de la lumiere, & la tenir de moi !
J'aime à voir de vos cœurs l'empreſſement fidéle.
Mon ſang eſt trop payé par ces marques de zéle.
Je goute avant ma mort, témoin de vos regrets,
Le prix le plus flatteur de mes heureux bienfaits.

Mériter vos soûpirs, vivre en votre mémoire,
Quel plus beau monument peut assurer ma gloire?
Avant qu'aux immortels j'aille offrir mon trépas,
Et me soûmettre au coup d'un invisible bras;
Ecoutez, chers sujets, un Prince qui vous aime
Comme ses propres fils, & bien plus que lui-même:
Il est juste qu'un Roi, mourant le Sceptre en main,
Rende compte à son Peuple & regle son destin.
Depuis près de deux ans que je suis sur le Thrône,
J'ai toûjours dépoüillé l'orgüeil qui l'environne;
Sensible à tous vos maux, prevenant vos besoins,
A régner sur vos cœurs j'ai consacré mes soins;
J'ai préferé la Paix aux horreurs de la Guerre,
Et jamais votre sang n'a rougi cette terre,
Ce sang, pour l'exposer, m'étoit trop précieux;
J'ai beaucoup mieux aimé vous rendre tous heureux,
Renfermant mes désirs dans les bornes prescrites,

Que de cette contrée étendre les limites :
Ce qui doit encor plus me flatter aujourd'hui,
J'ai vêcu pour mon Peuple, & j'expire pour lui.
Vous voyez devant vous votre Reine éperduë,
Qui vous cache ſes pleurs & détourne la vûë,
Qui va perdre un époux aimé ſi tendrement,
Et qui n'a pour ſupport qu'un fils encore enfant;
Vous êtes trop inſtruits combien elle m'eſt chere,
Qu'elle eut toûjours pour vous des entrailles de mere,
Et qu'enfin ſa tendreſſe égale mon amour;
Je vous la recommande & j'exige, en ce jour,
Que pour prix de ma mort, & par reconnoiſſance,
Vous lui juriez ici la même obéïſſance
Que juſqu'à ce moment vous me rendez à moi,
Et que, mes jours remplis, tout reſpecte ſa loi :
Vous ne rougirez point d'être ſous ſa puiſſance,
Aux charmes de ſon ſexe elle joint la prudence,
Elle vous eſt connuë; & pour dire encor plus,
Alceſte d'un grand Roi poſſede les vertus.

ALCESTE.

Révoque, juſte Ciel, ta Sentence inhumaine !

UN CHEF du Peuple.

Nous jurons tous, Seigneur, d'obéïr à la Reine;
Puiſſe éprouver ſoudain un châtiment cruel,
Le premier qui rompra ce ſerment ſolemnel!

ADMETE.

Et toi, qui de mon fils dois conduire l'enfance,
Veille pour conſerver cette unique eſperance;
Eléve ſon eſprit aux grandes actions,
Et ſur l'humanité donne lui des leçons;
Dès qu'il pourra marcher au chemin de la gloire,
Du fils de Jupiter raconte lui l'hiſtoire;
A bien combattre, à vaincre, elle doit l'enſeigner,
Et que de mon épouſe il apprenne à régner.
Parle lui de ma mort, qu'elle ſoit ſon modéle;
Que, pere de ſon Peuple, il imite mon zéle.
Qu'il s'applique, ſur tout, redoutant les plaiſirs,
A vaincre la jeuneſſe, à dompter ſes déſirs;
Car ce n'eſt point aſſez pour lui, pour ſes ſemblables,
D'affronter, d'enchaîner des monſtres formidables;
Il faut d'autres vertus à qui doit être Roi,
Et pour bien gouverner être maître de ſoi.

(*se tournant vers Alceste.*)

Madame, en attendant que ce fils vous succede,
Ou puisse vous prêter & son bras & son aide.
Occupez tout mon Thrône, augmentez-en l'éclat,
Et faites le bonheur de ce paisible Estat.

ALCESTE.

Je ne puis renfermer la douleur qui me tuë.
Je la voulois envain cacher à votre vûë.
Au nom de votre épouse, au nom de votre fils,
Au nom de tout ce Peuple à vos ordres soûmis,
Par les feux mutuels de l'amour le plus tendre,
Et par les pleurs qu'ici vous me voyez répandre;
Osez tout esperer de l'équité des Dieux.
Votre frere au plûtôt va prononcer pour eux.
J'entends au fond du cœur une voix qui me crie,
Que la Parque prolonge une si belle vie.
Et que le Ciel enfin favorable à nos vœux,
Vous accorde des jours plus longs & plus heureux,
Dignes de vos vertus.

ADMETE.

Non, il faut que je meure.

Le Soleil à grand pas preſſe ma derniere heure,
Recevant mes adieux en des inſtants ſi doux,
Pour la derniere fois embraſſez votre époux,
Et ſoûmettant votre ame....

ALCESTE.

Ah! Si le Ciel ſévere
Execute ſur vous ſon arrêt ſanguinaire,
Je ne ſurvivrai point d'un moment à mon Roi.
La lumiere ſans vous eſt affreuſe pour moi.
Dans le même tombeau je veux être enfermée,
Et pour nous ſéparer vous m'avez trop aimée.

ADMETE.

Non, je vous le deffends, & par tout le pouvoir....

ALCESTE.

Cher Admete, le puis-je? Et dans mon déſeſpoir....

ADMETE *en regardant ſon Peuple & la Reine.*

Je ne puis réſiſter à leurs pleurs, à ſes plaintes.
Ils portent à mon cœur de nouvelles atteintes.
Otons-nous de leurs yeux.

(*le Roi ſort ſuivi de ſon Peuple.*)

SCENE II.

ALCESTE, CLE'ONE.

ALCESTE.

CHer Prince, Cher époux ;
Je veux par tout vous ſuivre, & mourir avec vous.
Mais, hélas ! Malgré-moi, mes genoux me trahiſſent,
Cléone, ſoûtien moi, mes eſprits s'affoibliſſent
Du poids de mes douleurs je me ſens accable.

CLE'ONE.

Madame, en ce moment ſi j'oſois vous parler....

ALCESTE.

Ne me conſole point. Alceſte en ſes allarmes ;
Ne veut plus ſe nourrir que de plaintes, de larmes.
Mais Ircas à mes yeux ne ſe preſente pas,
Le temps preſſe, coure, vole audevant de ſes pas.

SCENE III.

ALCESTE *seule.*

L'Attente accroît l'horreur où mon ame est plongée.
Par la crainte & l'espoir je me sens partagée ;
Et si près de sçavoir l'Oracle prononcé,
Mon cœur.... Je vois ircas. Son front embarrassé,
Et ses yeux incertains sont d'un funeste augure.
Ah ! Le Ciel, de nos maux, a comblé la mesure.

SCENE IV.

ALCESTE, IRCAS.

ALCESTE.

QU'ont répondu les Dieux ?

IRCAS.

Suspendez votre éfroi.
Leur réponse, Madame, est favorable au Roi.

ALCESTE.

Quoi ! le Ciel est sensible ? Il me rendroit Admete ?

Satisfais au plûtôt ma tendresse inquiéte.
Parle, acheve un récit qui flatte mes souhaits.

IRCAS.

Par votre ordre, Madame, en quittant ce Palais,
Je vole vers le Temple, où je vois tous nos Prêtres,
Implorant, pour le Roi, les Dieux nos premiers maîtres,
Presenter de concert leur encens & leurs vœux,
Et des vieillards plus loin qui prioient avec eux.
D'un pas respectueux perçant le Sanctuaire,
J'approche de l'Autel, j'interromps leur priere.
Le grand Prêtre me voit, & lisant dans mes yeux,
Se prosterne, se taît, & consulte les Cieux:
Tandis qu'avec ardeur, à genoux, je les prie
De sauver votre Epoux aux dépens de ma vie.
Cependant d'un feu saint le Pontife est pressé
Il se leve, & voici ce qu'il a prononcé.

S'il se trouve un ami fidele,
Qui né dans ces climats, & poussé d'un beau Zéle,
A mourir sur l'Autel ose engager sa foi;
Des Dieux la puissance immortelle
Va consoler Alceste, & délivrer le Roi.

ALCESTE.

Je reſpire, Grands Dieux! Et ſur votre parole,
Déja, pleine d'eſpoir, Alceſte ſe conſole.

IRCAS.

Je voudrois être né dans la Grece aujourd'hui,
Et ſujet de mon Roi pour expirer pour lui.
Le privilege heureux de lui ſauver la vie,
Madame, à votre Peuple eſt tout ce que j'envie.

ALCESTE.

Mille ſe ſont déja ſans doute preſentés?

IRCAS.

Ils l'auroient dû, Madame, après tant de bontés,
Mais ils ont gardé tous un coupable ſilence,
Et de ceux que j'ai vûs le plus ferme balance;
Il craint de ſe réſoudre, & ne mérite pas
Le bonheur de ſubir un ſi noble trépas.

ALCESTE.

Ai-je bien entendu? Quelle reconnoiſſance?
O Ciel! De tant d'amour eſt-ce la récompenſe?
Un Peuple ſi cruel, ſi plein de lâcheté,
Qu'un Eſclave ſurmonte en generoſité,
Au jour qu'il craint de perdre indigne de paroître
Avec la liberté méritoit-il de naître?

IRCAS.

Reine, tel eſt ſouvent le deſtin des Etats.
Pour ſujets un Roi juſte a des Peuples ingrats;
Et des Peuples zelés ont un Tyran pour maître.
Quant au Theſſalien, vous devez le connoître.
Il n'eſt pas ſans valeur, mais il manque de foi.
Son interêt le touche, & non celui du Roi.
Mais Cléone revient. Dieux, quel trouble l'inſpire!

SCENE V.

ALCESTE, IRCAS, CLEONE.

CLEONE.

Une terreur ſoudaine....

ALCESTE.

Ah! Mon époux expire.

CLEONE.

Non, mais tout fuit ſa vûë en ce moment fatal,
Et je ne ſçai d'où naît cet éfroi general.
Surpris & conſterné le Courtiſan s'écoule,
Et chaque inſtant, Madame, en éclaircit la foule.

Les cœurs & les eſprits ſont changés en ce jour,
Et vos Eſclaves ſeuls vont remplir votre Cour.
On lit dans tous les yeux, l'éfroy, l'incertitude,
Et bien-tôt ce Palais n'eſt qu'une ſolitude.

ALCESTE.

Les lâches, les ingrats qui craignent de s'offrir,
Abandonnent leur Maître, & le laiſſent périr.
L'Oracle les éfraïe, & la mort les étonne.
Voilà, voilà quel eſt le faux éclat du Thrône.
Tant que du ſort riant nous avons la faveur,
Nous ſommes aſſiégés du Courtiſan flatteur.
Mais, quand le deſtin change, & qu'il nous eſt funeſte,
Notre Cour diſparoît, le ſceptre ſeul nous reſte.
Laiſſez-moi; ma douleur ne veut plus de témoins;
Alceſte déſormais vous quitte de vos ſoins.

Fin du ſecond acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, IPHICRATE.

ADMETE.

AH ! j'ai beau parcourir ce Palais ſolitaire,
Je ne vois devant moi qu'une troupe étrangere
D'eſclaves éfrayés, errans de toutes parts.
Tout, juſqu'à mon épouſe, évite mes regards.
Mon frere, en même tems, retarde mon Offrande.
Au lieu d'aller au Temple, il veut qu'ici j'attende.
Le Soleil de ſon cours a rempli la moitié,
Et vers moi de ſa part aucun n'eſt envoyé.
L'heure de mon trépas par les Dieux annoncée,
Cette heure que j'attens, eſt maintenant paſſée.

Toutes

Toutes fois je respire, & le trait suspendu...
Ah, c'est le prompt effet de l'Oracle rendu,
Il n'en faut point douter, un sujet se signale,
Et desarme la main de la Parque fatale.
Ircas va méclaircir bientôt par son retour.

IPHICRATE.

Tout semble conspirer à signaler ce jour,
Seigneur, en ce moment le grand Hercule arrive.
Moi-même je l'ai vû descendre sur la rive.

ADMETE.

Le fils de Jupiter !

IPHICRATE.

Lui-même & ce Héros,
Qu'un heureux sort conduit dans les murs d'Yolcos,
M'a bien plus étonné que le bruit de sa gloire.
Ce n'est point un vainqueur enflé par la victoire,
Qui d'un œil dédaigneux regarde les mortels,
Mais un Guerier modeste, & digne des Autels,
Par sa seule vertu, formidable à la terre :
Tout montre en lui le fils du maître du tonnere ;
Et son aspect auguste annonce à tous les yeux
Le protecteur des Rois & le rival des Dieux.

ADMETE.

Son retour met le comble à mon bonheur ſuprême,
Et je vais de ce pas le recevoir moi-même.

SCENE II.

ADMETE IRCAS, IPHICRATE.

ADMETE.

JE te revois Ircas. Que j'apprenne de toi,
Quel fidéle ſujet vient de s'offrir pour moi?
Je brûle.... Tu pâlis & tu baiſſes la vûë.
Moi-même en te voïant je ſens mon ame émûë.
Parle, éclairci mon doute, & ſans plus differer
Nomme moi....

IRCAS.

Seigneur, c'eſt.... Puis-je le proférer?

ADMETE.

Ta lenteur met le comble à mon trouble funeſte.
Acheve, je le veux....

IRCAS.

C'eſt votre Epouſe.

ADMETE.

Alceſte !

IRCAS.

Prompt à vous obéïr, j'abandonnois ces lieux,
Quand Cléone m'arrête, & les larmes aux yeux,
M'informe que la Reine .... Elle vient elle même.

SCENE III.

ADMETE, ALCESTE.

ADMETE.

AH, Madame !

ALCESTE.

Ah ! Seigneur, que ma joïe eſt extrême !
Et quel raviſſement ſuccede à mon éfroi
De voir hors de péril mon Epoux & mon Roi.
De mes juſtes tranſports je ne ſuis point maîtreſſe.

ADMETE.

Votre funeſte joïe augmente ma triſteſſe,
Et me rend plus affreux, le jour dont je joüis :
Je ſçai que votre ſang, en doit être le prix.

ALCESTE.

Ce diſcours me ſurprend.

ADMETE.

Il n'eſt plus tems de feindre
Ce que de votre amour j'avois trop lieu de craindre.
Vous vous êtes offerte, & Cléone a tout dit.
Par la bouche d'Ircas je viens d'en être inſtruit.

ALCESTE.

Cléone a revelé ce qu'elle auroit dû taire.
Seigneur, vous lui devez l'aveu que je vais faire.
Voïant que vos ſujets auſſi lâches qu'ingrats
Reſtoïent dans le ſilence, & craignoient le trépas;
Pour vos jours en péril votre Epouſe tremblante,
Court au premier Autel que ce lieu lui preſente,
Et pour vous à la mort vient de ſe dévoüer.
Heureuſe que le Ciel ait daigné m'avoüer,
Et qu'il ait révoqué l'arrêt de ſa colére
Sur la foi du ſerment qu'Alceſte vient de faire.
Je ne pouvois le croire, & dans mes tendres ſoins
J'ai voulu que mes yeux en fuſſent les témoins.
Vous vivez, il ſuffit me voilà conſolée:
Il ne me reſte plus qu'à me voir immolée;
D'Alceſte, de ſon nom ſouvenez-vous toûjours,

Qu'il vive en votre cœur, qu'il régne en vos discours.
Adieu, Prince.

ADMETE.

Arrêtez, quel esprit vous anime?
Faut-il que de mon sort vous soyiez la victime?
En générosité vous m'auriez donc vaincu?
Non, non votre courage offense ma vertu.
Je ne permettrai point que dans cette journée,
De festons odieux vous soyiez couronnée;
Ni pour sauver mes jours, que sous un fer cruel
Votre sang généreux coule sur un Autel.
Que ton premier Arrêt! Juste Ciel, s'accomplisse,
Frappe, la mort d'Alceste est mon plus grand supplice.

ALCESTE.

Seigneur....

ADMETE.

Obéïssez, rendez vous à mes vœux.

ALCESTE.

Je ne suis plus à vous, Prince, je suis aux Dieux.
Ils tiennent leur parole, & je tiendrai la mienne.

ADMETE.

Non, vous ne mourrez point, la résistance est vaine.

ALCESTE.

J'en ai fait la promesse.

ADMETE.

Et j'en fais le serment.

ALCESTE.

Ah ! Mon devoir le veut.

ADMETE.

Le mien vous le défend.

ALCESTE.

Ma mort sera ma gloire.

ADMETE.

Elle feroit ma honte.
Il n'est point de péril que plûtôt je n'affronte.
Et si vous ne quittez ce dessein odieux,
Je serai la victime & le Prêtre à vos yeux.

ALCESTE.

Où s'emporte, Seigneur, votre douleur extrême !

ADMETE.

Hercule va paroître. Ah ! Le voici lui-même.
Il sçaura malgré vous, vous ravir à la mort.

SCENE IV.

HERCULE, ADMETE, ALCESTE, *Suite.*

HERCULE.

PRince, je vous revois, & dans mon doux transport ....
Mais quoi, vous ſoupirez, & vous verſez des larmes!

ADMETE.

Pardonnez cet accüeil à mes juſtes allarmes.
Mon Epouſe pour moi s'eſt offerte au trépas,
On la doit immoler. J'implore votre bras.
Ne ſouffrez point, Seigneur, qu'elle me ſoit ravie.
Mes jours qu'elle a ſauvés dépendent de ſa vie.
Combattez la rigueur d'un Oracle odieux;
Hercule peut lui ſeul lutter contre les Dieux.

HERCULE.

Quel diſcours, juſte Ciel! Et quel abord funeſte!
Le ſang qu'on doit verſer eſt donc le ſang d'Alceſte?

Se peut-il que le Ciel profcrive tant d'appas.
Mais non, pour la fauver il guide ici mes pas.
Je défendrai fa vie, il y va de ma gloire.
Son trépas à jamais flétriroit ma mémoire.
Il ne fera point dit, Seigneur, qu'en votre Cour.
Le fang de votre Epoufe ait marqué mon retour.

ALCESTE.

N'allez pas fur le Roi par votre réfiftance
Attirer de nouveau la celefte vengeance;
Redoutez-la vous même, & refpectez fes jours.

HERCULE.

En vous laiffant périr j'en trancherois le cours.
Si vous mouriez pour lui, pourroit-il vous furvivre?
Son amour lui feroit un devoir de vous fuivre.
Je dois parer le trait qui nous menace tous;
Je fuis inébranlable, & je l'apprens de vous.
Pardonnez-moi, grands Dieux! en un jour fi funefte,
Si je ne puis foufcrire au fupplice d'Alcefte.
Mais je ne fçaurois voir, fans oppofer mon bras,
L'innocence éprouver un barbare trépas.
Et fi je le fouffrois, je me croirois coupable,
Et de ma lâche crainte à vous même comptable.

Pour prix de mes travaux accordez-moi ſes jours.
Que l'on n'ait pas envain imploré mon ſecours.
C'eſt l'unique faveur qu'Hercule vous demande,
Il n'enviſage point une gloire plus grande;
Et ſauver la vertu, m'eſt un bien auſſi doux
Que l'honneur immortel d'être aſſis parmi vous.

ADMETE.

Puiſſe dans ce moment votre auguſte priere,
Pénétrer juſqu'aux Cieux, & fléchir leur colere!

HERCULE.

L'Olimpe cependant en cette extrêmité
Une ſeconde fois doit être conſulté.
Mais ce ſoin par malheur regarde Polideɛte,
Il préſide aux Autels, & ſa voix m'eſt ſuſpeɛte.

ADMETE.

Vous redoutez mon frere?

HERCULE.

Oui, je crains entre nous,
Que s'il forme des vœux, ils ne ſoient contre vous.
Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon cœur le ſoupçonne.
Lariſſe d'où je viens le plaçoit ſur le Trône.

ADMETE.

Le plaçoit ſur le Trône !

ALCESTE.

Ah ! Quel affreux projet !

HERCULE.

Je ne puis en ce jour le convaincre en effet.
Mais ce coup part, Seigneur, d'une brigue ennemie
Et je ſuis ſûr qu'il trempe en cette perfidie.
Je ſçaurai de ſi près l'obſerver aujourd'hui ....
Il vient. Daignés tous deux me laiſſer avec lui.

ADMETE.

Pour dévoiler le crime & ſauver l'innocence,
Je vous arme, Seigneur, de toute ma puiſſance.

SCENE V.

HERCULE, POLIDECTE, ADRASTE, LICAS.

POLIDECTE.

Comme frere du Roi, Polidecte à vos yeux....

HERCULE.

Arrêtez, parlez-moi, comme organe des Dieux ;

Comme frere du Roi vous pourriez faire naître
Des soupçons qui seroient trop bien fondés peut-être.

POLIDECTE.

Moi!

HERCULE.

Larisse aujourd'hui vous avoit élû Roi,
Et ce choix, au soupçon, me porte malgré moi.

POLIDECTE.

Qu'osez-vous m'avoüer? Ma vertu s'en offense.

HERCULE.

A vous croire, Seigneur, souffrez que je balance.
Le tems dévoilera l'obscure vérité,
Et d'un soin plus pressant mon cœur est agité.
La Reine voit la mort qui pour elle s'apprête,
Et je ne dois songer qu'à garantir sa tête.
Puisqu'Admete joüit de la clarté des Cieux,
Je crois que votre Oracle est inspiré par eux;
Polidecte les sert, mais si je le soupçonne,
C'est d'être ambitieux, & d'aspirer au Thrône,
Non d'oser abuser du pouvoir des Autels
Jusqu'à faire à son gré parler les immortels.
Au sang dont vous sortez je ferois trop d'injure,
Et votre ame est sans doute exempte d'imposture.

Prince, je sçai d'ailleurs la force de vos droits;
Et qu'il n'est point permis d'emprunter d'autre voix.
Remplissez les devoirs de votre ministere.
Le défenseur des loix ne veut point s'y soustraire;
Mais du sentier prescrit ne vous écartez pas,
Et que le zéle seul dirige tous vos pas.
Pour y porter nos voeux retournez dans le Temple,
D'une douleur sincere allez donner l'exemple.
Pressez, n'oubliez rien pour faire rendre aux Dieux
Un Oracle plus juste & qui soit digne d'eux.
Aux jours de votre Reine Hercule s'interesse;
Il dévoile les coeurs; pensez-y: je vous laisse.

SCENE VI.

POLIDECTE, ADRASTE.

POLIDECTE.

JE n'ai pas crû si-tôt qu'il dût être en ces lieux.
Mais qu'ai-je à redouter, quand j'ai pour moi les Cieux?

Je vois ſelon mes vœux réüſſir mon audace ;
Et ce coup de mon art répare ma diſgrace.
L'Oracle a ſon effet, mon piége a réüſſi ;
Je tiens en mon pouvoir ce que j'ai tant haï.
Il ne peut éviter la mort qui l'environne,
Et je vais me venger pour arriver au Thrône.
J'ai changé de victime ainſi que de projet,
Mais pour mieux aſſurer le prix de mon forfait.

ADRASTE.

Mais, Seigneur, (excuſez le zéle qui m'entraîne.)
Pourquoi dans ce péril ne pas nommer la Reine ?
Et pourquoi haſarder . . . ?

POLIDECTE.

Pour bannir tout ſoupçon ;
Et d'une ſombre nuit voiler ma trahiſon.
Les attentats groſſiers, les crimes ordinaires
Ne ſont que les exploits des aſſaſſins vulgaires.
S'ils ne ſont déguiſés, j'abhorre les forfaits.
Je veux qu'ils ſoient cachés ſous des voiles épais.
L'objet n'excuſe point ſans l'art de les conduire ;
Et de couvrir l'horreur que leur noirceur inſpire.
Il faut, ami, qu'un crime ait l'éclat des vertus,
Ou qu'à jamais ſes traits demeurent inconnus.

ADRASTE.

Mais un ſujet pouvoit braver la mort ſevere.

POLIDECTE.

Ah, connoi mieux du Grec quel eſt le caractere;
Au milieu des combats & le fer à la main
Il affronte en aveugle un trépas incertain:
Mais voïant la mort ſûre, il manque de courage;
Son appareil l'étonne, il tremble à cette image:
L'extrême amour lui ſeul, quand il en eſt épris,
A vaincre cette horreur peut porter ſes eſprits.
Il n'eſt crainte, péril qu'un tel amour n'efface.
Au ſexe né timide il donne de l'audace:
Quand la religion excitant ſa ferveur
Dans ſon ame ſur-tout ſe mêle à cette ardeur;
Il brave tout alors dans ſa pieuſe yvreſſe,
Et l'on le voit courir au trépas par foibleſſe.
De l'étude des cœurs mon eſprit occupé
En fit toûjours ſa régle, & ne s'eſt point trompé
Admete aime la Reine, & la Reine l'adore.
J'ai prévû dans ce jour ce que tout autre ignore,
Que ſi quelqu'un pour lui ſe livroit à la mort,
Elle ſeule oſeroit tenter un tel effort.
Il eſt vrai qu'un eſclave a fait trembler mon ame.
J'ai lû dans ſes regards le zéle qui l'enflâme.

Il brûloit de s'offrir, j'ai connu le danger;
Et j'ai du ſacrifice exclu tout étranger.
Le Roi croit qu'elle meurt pour lui, pour la patrie,
Et c'eſt à ma fureur que je la ſacrifie.
Pour hâter ma vengeance abandonnons ce lieu,
Et ſoïons à la fois le Miniſtre & le Dieu.
Mais non, juſques au bout je veux remplir ma
haine.
Hercule prend en main l'interêt de la Reine;
Son ame brûle encor de ſa premiere ardeur,
Et la ſimple amitié montre moins de chaleur.
Il prétend l'arracher au trépas que j'ordonne:
Je ſçaurai l'en punir; & quoiqu'il me ſoupçonne,
Je lui prépare un coup qui le doit accabler,
Et j'aurai trouvé l'art de le faire trembler.
Orgueilleux de ſa force, enyvré de ſa gloire,
En vain à l'Univers il oſe faire croire
Que du Dieu du Tonnerre il a reçû le jour,
Et qu'il doit être admis au céleſte ſéjour.
Il peut par ce diſcours ſéduire le vulgaire,
Mais Hercule à mes yeux eſt un homme ordi-
naire,
Dépendant du deſtin & ſujet à ſes coups,
Soûmis à la nature & mortel comme nous.

Il a cent fois des Cieux éprouvé la colere,
Et si, comme on le dit, Jupiter est son pere,
Il recevra son ordre avec soûmission,
Quand je lui parlerai de sa part, en son nom.
S'il est né d'un mortel, affectant plus de crainte,
Le fourbe obéïra pour mieux voiler sa feinte.

ADRASTE.

S'il résiste ?

POLIDECTE.

Ah ! Mon cœur le souhaite aujourd'hui,
Je mettrai tout le Peuple & le Ciel contre lui ;
Son amour servira de prétexte à ma haine ;
Je le rendrai suspect à mon frere, à la Reine.
Des vengeances du Ciel le déclarant auteur,
Je veux que tous nos Grecs accusent son ardeur,
Et que ce demi-Dieu, quelque ardeur qui l'anime,
Succombe sous le nombre & meure ma victime.
Malgré tous ses efforts, Alceste, tu mourras,
Et toi, crédule époux, tu vas suivre ses pas.
Je sçaurai t'affranchir d'une trop longue vie,
Et t'aider à rejoindre une ombre si chérie :
Un esclave gagné, secondant mon dessein,
Doit plonger cette nuit ton épée en ton sein.

Ton

Ton trouble, ta douleur, les ombres, la ſurpriſe.
Tout doit cacher le bras, & ſervir l'entrepriſe.
La conjonƈture enfin qu'appuiront mes regrets,
Fera croire demain & dire à t'es ſujets
Que dans ton déſeſpoir tu t'es percé toi-même,
Et qu'Admete n'a pû ſurvivre à ce qu'il aime.
Ainſi ma main frappant tous ces coups à la fois,
Au lieu d'une viƈtime en immolera trois;
Et d'un crime ignoré ma politique prompte,
Cüeillera tout le fruit, ſans en avoir la honte.

ADRASTE.

Songez....

POLIDECTE.

Rien déſormais ne peut m'intimider.
Dans l'état où je ſuis, je dois tout hazarder.
Pardonne, cher objet de l'amour qui m'anime,
Mais on ne m'a laiſſé que le chemin du crime.
Je ne puis t'élever que par un coup affreux,
Et te pers pour jamais, ſi je ſuis vertueux.

ADRASTE.

Prévenez donc Hercule, & que ſa réſiſtance....

POLIDECTE.

Ecoute, à ſes efforts oppoſons la prudence.

Tandis que de ces lieux je ſors plein de fureur,
Pour revenir bien-tôt y porter la terreur,
Aſſemble nos amis, fais leur prendre les armes;
Peins-leur pour les Autels mon zéle & mes allarmes.
Sous le voile ſacré de la Religion,
Va ſemer l'épouvante & la rebellion;
Et fais, ſi l'on ſe porte à quelque violence,
Qu'un Peuple tout entier s'arme pour ma défenſe.

Fin du troiſiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, LICAS.

HERCULE.

AH! de mon cœur, ami, j'ai ſçû mal triompher;
Ma tendreſſe renaît, je n'ai pû l'étouffer.
Mon feu s'étoit caché ſous le nom de l'eſtime;
Je le croïois éteint, le péril le ranime.
D'une ſimple pitié je ne ſuis point ému:
Je tremble, je frémis en amant éperdu.
Hercule défend moins dans l'ardeur qui le preſſe,
L'épouſe d'un ami que ſa propre maîtreſſe.
Nul monſtre juſqu'ici ne m'a ſçû réſiſter,
Et l'amour eſt le ſeul que je n'ai pû dompter.
Je rougis de moi-même & du trait qui me bleſſe;

Je voudrois me cacher ma honteuſe foibleſſe.
Depuis mon arrivée agité, furieux,
C'eſt peu que je pourſuive un Pontife odieux ;
Ma flâme ſacrilege, attaque les Dieux même,
Elle oſe ſoupçonner leur juſtice ſuprême ;
Elle allume en mon ſein mille projets cruels,
Immole leur Miniſtre & briſe leurs Autels.
Elle ſeule combat, balançant la victoire,
Ma vertu, ma raiſon, mon devoir & ma gloire.

LICAS.

Je reconnois Hercule à ces nobles tranſports,
Et tout eſt grand en lui juſques à ſes remors.
Il juge ſon amour avec un œil ſévere,
Et s'accuſe d'un feu qui n'eſt qu'involontaire.

HERCULE.

Loin de m'empoiſonner par tes diſcours flat-
teurs,
Peins-moi plûtôt ce feu des plus noires couleurs.
Je ne ſuis point de ceux dont le front téméraire
S'applaudit de montrer une flâme adultere,
Qui mettent lâchement leur bonheur ſouverain,
A ſéduire un objet dont un autre a la main ;
Et prompts à publier leur indigne victoire,
Du deshonneur d'autrui s'oſent faire une gloire.

D'un triomphe si bas mon cœur n'est point flatté,
Et le crime jamais ne fit ma vanité.

LICAS.

Mais quoi, laisserez-vous immoler l'innocence ?

HERCULE.

Non, mon devoir m'oblige à prendre sa défense,
Et je dois protéger deux époux malheureux,
Qui s'aiment tendrement, & rassemblent en eux
Tout ce que la vertu peut avoir d'estimable.
Dans Alceste je vois une épouse adorable,
Dont l'amour, le courage égalent les attraits :
Dans Admete un grand Roi, pere de ses Sujets.
De quelque part ici que mon œil se promene,
Tout condamne l'Oracle, & parle pour la Reine.

LICAS.

Si quelqu'un doit calmer le céleste courroux,
Fils du maître des Dieux, qui le peut mieux que vous ?
Vous qui devant, Seigneur, dans le Ciel prendre place,
Entre ces Dieux & vous voyez si peu d'espace ?

HERCULE.

Vien, ſui moi dans le Temple où je vais les prier,
Je connois Polidecte & dois m'en défier.

SCENE II.

HERCULE, ADMETE, LICAS.

HERCULE.

OU courez vous, Seigneur, plein d'un trouble funeſte ?

ADMETE.

Expirer ſur l'Autel, & prévenir Alceſte.
Je viens de la quitter, percé de ſes douleurs.
Ceſſez, m'a-t'-elle dit, me baignant de ſes pleurs,
Ceßez de diſputer à ma tendreſſe extrême,
La gloire de ſauver le jour à ce que j'aime,
Et ne me forcez pas par de plus longs délais
A répandre mon ſang moi-même en ce Palais.
Je ne puis plus tenir contre de telles armes.
Il faut par mon trépas terminer tant d'allarmes;
Et ſans laſſer le Ciel par d'inutiles vœux,
Je cours....

HERCULE.

Prince, arrêtez, ne quittez point ces lieux.
Que par votre vertu votre ame raſſurée,
Calme le deſeſpoir où je la vois livrée.
Attendant que par moi le Ciel ſoit conſulté,
Et que j'aïe aux Autels percé la verité;
Souvenez-vous qu'en tout les Dieux juſtes & ſages,
N'ont fait les grands revers que pour les grands courages.
Notre vertu languit dans la proſperité,
Et ne brille jamais que par l'adverſité.
Les traverſes toûjours nous font ce que nous ſommes,
Et ſans elles, Seigneur, il n'eſt plus de grands hommes.
Et ma force en un mot, puiſqu'il faut me citer,
C'eſt, grace à leur ſecours, qu'elle vient d'éclater.
Sans les ordres cruels du tyran Euriſthée,
Sans l'effort redoublé de Junon irritée,
Je n'aurois point livré tant de combats divers,
Et ſerois inconnu peut-être à l'Univers.
Mais vous-même, Seigneur, en des tems ſi funeſtes,

Sans les traits rigoureux des vengeances céleſtes,
Pour vos Peuples mourans vous ſeriez-vous offert ?
Et d'un honneur nouveau vous ſeriez-vous couvert ?

ADMETE.

Seigneur, quelle vertu ſeroit inébranlable,
Et pourroit réſiſter au revers qui m'accable ?
Mon épouſe pour moi veut courir au trépas,
Et moi, je le verrai, ſans prévenir ſes pas ?
Non, vous allez au Temple, & je prétens vous ſuivre,
Fléchir les Dieux pour elle, ou bien ceſſer de vivre.

HERCULE.

Ah ! Prince, autant que vous je me ſens attendrir,
Et moi-même je veux la ſauver ou périr.
Je ſors ſans plus attendre, & d'une voix preſſante....

ADMETE.

Mon frere nous prévient & ſon front m'épouvante.

SCENE III.

HERCULE, ADMETE, POLIDECTE, Suite, LICAS.

HERCULE.

Que vient nous annoncer ce regard plein d'éfroi ?
Qui vous ramene ici ? Parlez, répondez moi.

POLIDECTE.

Que ne puis-je garder un éternel ſilence ?
Tout les Dieux ont fermé l'oreille à la clémence.
De vous le déclarer ils m'ont preſcrit la Loi.
Prince, pour prix du jour qu'ils accordent au Roi,
Ils veulent qu'en leur Temple on ſacrifie Alceſte.
Tout autre ſang déplaît à la fureur céleſte.
Admete, s'il s'offroit, ſe verroit refuſé :
Tel eſt l'ordre du Ciel.

ADMETE.

A-t'-il tout épuiſé ?

POLIDECTE.

Rien n'a pu le calmer, encens, larmes, priére.

ADMETE.

Si j'étois criminel ſeroit-il plus ſévere ?

(*à Hercule.*)

Seigneur, je vous implore une ſeconde fois,
Qu'Hercule ſoit l'arbitre & des Dieux & des Rois.
Pour ne plus la quitter je vole vers la Reine,
Et j'attens qu'aux Autels vous déſarmiez leur haine.
Satisfaits de ma mort qu'ils ſe laiſſent fléchir,
Où je jure par eux de leur déſobeïr.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

POLIDECTE, Suite, HERCULE.

POLIDECTE.

JE frémis du ſerment qu'Admete vient de faire.
Malheureux ! Il ne fait qu'enflâmer leur colére,
Il a recours à vous ; mais vos efforts ſont vains.

Que peut contre les Dieux la force des humains ?

HERCULE.

Autant que leur rigueur votre retour m'étonne,
Avez vous oublié qu'Hercule vous ſoupçonne ?
Songez-vous que le Ciel, quand il eſt irrité,
Avec meſure & poids doit être conſulté.
Soyez prompt, quand il faut annoncer ſa clémence ;
Mais lent quand vous devez confirmer ſa vengeance.
Je ne ſçai quel motif vous régle & vous conduit,
Mais mon ſoupçon ſur vous s'accroît & s'affermit.

POLIDECTE.

L'interêt des Autels eſt le ſeul qui m'attire,
Et j'obéïs au Ciel qui me preſſe & m'inſpire.
Vous ne devez, Seigneur, vous en prendre qu'à lui.
Mais que dis-je ? Plûtôt ſe montrant notre apui.
Le fils de Jupiter devroit donner l'exemple,
Et reſpecter en nous la majeſté du Temple,
Les Dieux que nous ſervons, & dont il eſt ſorti,

HERCULE.

Je connois mon devoir ſans en être averti.

Et loin de m'éfrayer de vos regards ſiniſtres,
Je ſçai d'avec les Dieux diſtinguer leurs Miniſ-
tres.
J'adore les premiers ſans rien examiner.
Quant aux autres, j'attens pour me déterminer.
S'ils font voir les vertus de leurs maîtres ſuprê-
mes,
S'ils en ont la clémence, ils ſont des Dieux eux-
mêmes.
Oſent-ils s'écarter de cet étroit chemin?
Ils ſemblent dépoüillez de ce titre divin.
Un Prêtre en les ſervant, alors les déshonore.
Il vante leur pouvoir, ſa bouche les implore,
Mais ſon cœur la dément, & par ſes actions,
Plus qu'aux Dieux qu'il invoque immole aux
paſſions.
Votre ame ambitieuſe, uſurpe leur puiſſance,
Partage leur encens, fait taire leur clémence;
Et vous oſez vous rendre, abuſant de vos droits;
Les Idoles du Peuple, & les Tyrans des Roys.
Polidecte m'oblige à tenir ce langage,
Et force ma raiſon à percer le nuage.
Son reproche eſt injuſte il mérite le mien,
Je ſuis dans mon devoir, il eſt ſorti du ſien.

POLIDECTE.

Quel que ſoit le ſoupçon que vous faites paroî-
tre,
Polidecte à ces traits doit peu ſe reconnoitre;
Et quoi que contre moi vous puiſſiez publier,
Ma conduite ſuffit pour me juſtifier.
A décider des cœurs votre ame eſt un peu promp-
te.
Non, que je veüille ici, Seigneur vous rendre
compte.
Le Ciel eſt mon ſeul maître; il ſeroit offenſé,
Si juſques à ce point je m'étois abaiſſé.
Je ſoûtiens mieux ſes droits. Ainſi vous devez
croire,
Que ſi je vous répons, ce n'eſt que pour ſa
gloire.
Eh, ſur quel fondement & par quelles raiſons,
Formez-vous contre moi ces indignes ſoupçons?
Eh, que m'importe à moi le trépas de la Reine?
Si j'écoutois l'orgueil, ſi je ſuivois la haine,
De la ſoif de régner ſi j'étois embraſé,
A voir périr le Roi me ſerois-je oppoſé?
N'aurois-je pas plûtôt, pour occuper ſa place,
Laiſſé tomber ſur lui le coup qui le menace?

HERCULE.

Je ne puis démêler vos détours captieux,
Votre main ſçait cacher la lumiere à mes yeux;
Mais quoiqu'un art profond voile votre conduite,
J'ai vu que par vos dons une brigue ſéduite
Dans Lariſſe aujourd'hui vous avoit élu Roi,
Pour former des ſoupçons, ç'en eſt aſſez pour moi.

POLIDECTE.

Ah! ce n'eſt pas, Seigneur, ſur une conjecture,
Qu'on fait à mes pareils cette mortelle injure.
Mais, parlez, eſt-ce à vous de ſoupçonner mon cœur,
Vous, malheureux, brûlant d'une coupable ardeur?
Et de qui les déſirs allument le Tonnere,
Qui, tout prêt d'éclater, gronde ſur cette terre?
Vous, que l'interêt ſeul d'un adultere amour
Pour l'épouſe d'Admete anime dans ce jour.
N'accuſez que vous ſeul de ſon ſort déplorable.
Vous en êtes la cauſe, & la cauſe coupable.
Le Ciel vous en punit dans toute ſa rigueur,
Et ce n'eſt pas ma main qui doit percer ſon cœur.

Pour cet emploi funeſte il a fait choix d'un autre.

HERCULE.

Eh, quel bras l'oſera ſacrifier?

POLIDECTE.

Le vôtre.

HERCULE.

Mon bras, Ah ! Malheureux, qu'oſez vous m'annoncer ?

POLIDECTE.

Ce que les immortels viennent de prononcer.
Ils parlent par ma voix.

HERCULE.

Non, je ne ſçaurois croire ;
Que le Ciel à ce point veüille flétrir ma gloire :
Que ſur la vertu même, il veüille ſe venger.
Grands Dieux ! de tant d'horreurs je n'oſe vous charger.
Votre organe, ſans doute, en eſt lui ſeul coupable,
Et groſſit à mes yeux votre haine implacable.
Il ſe remet ſur moi du ſoin de la ſervir,
Et ma juſte fureur ne peut ſe contenir.
Je ne verſe du ſang que pour punir le crime.

Si je ſuis le Miniſtre il ſera la victime.
Malgré la dignité dont il eſt revêtu,
On verra ſur l'Autel tout ſon ſang répandu.
Il ſervira d'exemple à tout Prêtre perfide,
Qui de meurtre & de ſang, montre ſon cœur avide,
Et qui, la foudre en main, peignant toûjours les Dieux,
Rend leur pouvoir injuſte & leur culte odieux.

POLIDECTE.

Duſſiez-vous m'immoler, ſans plus long-tems attendre,
Au nom de Jupiter, je dois vous faire entendre
Que votre réſiſtance allume ſon courroux ;
Et j'étends ma pitié juſqu'à trembler pour vous.
Une ſainte fureur s'empare de mon ame.
Votre pere lui-même & m'agite & m'enflâme.
D'attendre ſi long-tems le Ciel eſt indigné.
Avant que par la nuit le jour ſoit terminé,
Si la Reine n'expire, & par la main d'Hercule,
S'il n'éteint dans ſon ſang la flâme dont il brûle ;
Tremblez. Le Ciel vengeur ſur ces funeſtes lieux
Fera bien-tôt pleuvoir un déluge de feux ;
Et les mers franchiſſant leurs digues inutiles,

Inonderont

Inonderont nos champs, ſumergeront nos Villes
Quel ſpectacle ! Je vois ſous ce mur embraſé
Le fils de Jupiter par la foudre écraſé.
Il eſt exclu des Cieux, privé de ſépulture;
Jouët des Immortels, rebut de la nature.
Admete alors Admete aura beau les prier,
Il verra notre perte & mourra le dernier.

(Il ſort avec ſa ſuite.)

HERCULE.

Retenez le Grand Prêtre, il peut dans ſa furie;
Soulever contre nous toute la Theſſalie.

SCENE V.

HERCULE *ſeul.*

QUel coup il m'a porté ! Par quels ſecrets avis,
A-t'-il pû de mon cœur pénétrer les replis ?
Dieux ! Auriez vous parlé par ſa voix redoutable ?
Et ſerois-je l'auteur... Ah ! ce doute m'accable.
Quand il eſt criminel malgré tous ſes efforts,
Qu'un cœur né vertueux éprouve de remors !

Mais quoi ! Le Ciel eſt juſte ; il ſçait, fuïant la Reine,
Que j'ai tout fait pour rompre une funeſte chaîne.
Le jour même où l'himen me l'ôta ſans retour ;
Sans pouvoir le dompter, j'enchaînai mon amour.
Je ſoûmis au devoir mon âme trop ſenſible,
Et de tous mes travaux ce fut le plus pénible.
Ah ! la raiſon m'éclaire, & chaſſe ma terreur.
J'ai défendu la Reine avec trop de chaleur.
Et m'aïant ſoupçonné, le fourbe avec adreſſe
A ſçû par ſes diſcours pénétrer ma tendreſſe.
Mon trouble, mes regards, l'ont ſans doute éclairé ;
Et ce ſont-là les Dieux qui l'auront inſpiré.
Oui, c'eſt trop m'éfraïer des menaces d'un traître.
Par une impreſſion dont on n'eſt pas le maître,
Leur voix au fond des cœurs porte un frémiſſement,
Qui naît de la ſurpriſe, & que l'eſprit dément.

SCENE VI.

HERCULE, IRCAS.

IRCAS.

Tous les Theſſaliens, Seigneur, ont pris les armes.
Adraſte eſt à leur tête, il accroît leurs allarmes;
Leur peint dans ce Palais le grand Prêtre enchaîné,
Les Dieux déſobéis, leur culte abandonné,
Et pour les écraſer la foudre toute prête,
Si mourant ſur l'Autel, Alceſte ne l'arrête.
Il vous nomme l'auteur des vengeances des Cieux;
Et le Peuple qui croit ce Chef ſéditieux,
Veut, la force à la main, dans l'éfroi qui l'entraîne,
Arracher de ces lieux le Pontife & la Reine.

HERCULE.

Les traîtres méritoient un Tyran non un Roi:
Mais je cours les combattre, & je ne veux que moi.

Peuple lâche & trop prompt à te laiſſer ſéduire,
Qui punit les Tyrans ſçaura bien te réduire.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

POLIDECTE, ALCESTE.

ALCESTE.

QUel ſpectacle, Seigneur, offre-t'on à mes yeux?
On vous retient captif dans ces profanes lieux.
De douleur & d'éfroi vous m'en voïez ſaiſie.
Vous ſeriez libre, hélas! Si j'étois obéïe;
Et mon ſang par vos mains répandu ſur l'Autel,
Laveroit au plûtôt cet outrage mortel.
Du plus ſanglant trépas l'appareil redoutable,
N'a rien qui m'épouvante, & qui ſoit comparable
A l'horreur d'une vie execrable à mes yeux,
Que pourſuit tout l'Eſtat, & qu'attendent les Dieux,
Que je dois aux efforts d'un attentat impie,

Et qui contre ſon Prince arme la Theſſalie.

POLIDECTE.

Madame, je vous plains. Si je ſuis outragé ;
Avant la fin du jour je ſerai trop vengé,
Déja le bras des Dieux, à frapper ſe diſpoſe.

ALCESTE.

Ah! De tant de malheurs, c'eſt moi qui ſuis la cauſe.
J'irrite leur colére, & le jour que je voi,
Remplit le Ciel d'horreur, & la terre d'éfroi.
Je dois ſeule aſſouvir ſa vengeance ſuprême ;
Et je ſens qu'il me porte à m'immoler moi-même.
Le fils de Jupiter, réſiſte, mais en vain :
Au défaut de ſon bras je puis armer ma main,
Pour me rendre aux Autels l'inſtant me favoriſe.
On voit régner par tout le trouble, la ſurpriſe.
Et repouſſant l'effort du Peuple furieux,
Hercule & mon époux ſont abſens de ces lieux.
Je cours executer ce que mon cœur projette,
Vous mettre en liberté, ſauver les jours d'Admete;
Terminer par ma mort un combat odieux,

Et calmer d'un ſeul coup nos Peuples & nos Dieux.

(Elle ſort.)

SCENE II.

POLIDECTE *ſeul.*

DAns le piége fatal, au gré de mon envie,
Je vois courir enfin ma mortelle ennemie.
Seconde mes projets, fortune ! Exauce moi.
Mon ſort eſt dans tes mains, je n'implore que toi.
Fai qu'Hercule accablé, ſuccombe ſous le nombre,
Qu'Admete en combattant, accompagne ſon ombre;
Qu'il me ſoit immolé par ſes propres ſujets,
Et que l'événement couronne mes forſaits.
Mais duſſai-je éprouver ta fatale inconſtance,
Dût Hercule des Grecs vaincre la réſiſtance,
Dût mon frere avec lui, déſarmant leur fureur,
Echaper à leurs coups & revenir vainqueur;
En cet inſtant propice, Alceſte qui s'immole

Répare ma disgrace & de tout me console.
Au Thrône désiré sa mort m'ouvre un chemin,
Et la nuit que j'attens sert mon premier dessein.
Opposons mon courage au péril qui me presse,
Et chassons les remors, enfans de la foiblesse.
Forcé par mon malheur, j'ai fait ce que j'ai dû.
Le crime a ses héros, ainsi que la vertu.
Je sçaurois . . . . Mais on vient! Justes Dieux, c'est mon frere,
Ah! Je lis dans ses yeux, que le sort m'est contraire.

SCENE III.

ADMETE, POLIDECTE, GARDES.

ADMETE *sans voir Polidecte.*

LA paix régne par tout & succede à l'éfroi,
Mon lâche Peuple a fui devant Hercule & moi.

POLIDECTE *à part.*

Qu'entens-je? Mais cachons ma douleur à sa vûë.

ADMETE.

Rassurons au plû-tôt mon épouse éperduë.

POLIDECTE.

Eh bien, avez-vous mis le comble à vos forfaits ?
Revenez-vous couvert du ſang de vos ſujets ?
Armé contre les Dieux & contre la Patrie,
Vous applaudiſſez-vous d'une victoire impie ?
Il ne vous reſte plus qu'à briſer leurs Autels,
Qu'à livrer leur Miniſtre à des tourmens cruels,
Qu'à renverſer leur Temple, attendant que leur foudre,
Embraſe ce Palais, & vous réduiſe en poudre.
A force d'attentats, meritez leurs courroux,
Et par votre fureur juſtifiez leurs coups.

ADMETE.

Quel eſt donc ce diſcours? M'oſez-vous faire un crime
D'avoir ſçû me ſervir d'un pouvoir légitime ?
Et d'avoir repouſſé d'infidelles ſujets
Qui venoient m'attaquer juſques dans mon Palais?
Je me ſuis vû par eux contraint de me défendre,
Et ſans bleſſer les Dieux, mon bras eût pû répandre
Le ſang d'un Peuple ingrat qui méconnoît ſon roi,

Et qui vouloit m'ôter le jour qu'il tient de moi.
Mais je n'ai consulté que ma seule clémence,
Content de mettre un frein à sa lâche insolence;
Sans répandre son sang, j'ai désarmé sa main.
Qui s'immole pour lui, n'est pas son assassin.

POLIDECTE.

Le Peuple est désarmé; mais du Ciel invincible,
Avéz-vous enchaîné la colere terrible ?
Hercule signalant ses efforts criminels,
Croit-il avoir en eux dompté les Immortels?
Vous n'avez fait tous deux que grossir sa vengeance,
Et vous avez manqué vous seul d'obéïssance.
N'accussez point les Grecs d'être séditieux.
Nos premiers Souverains sont les maîtres des Cieux.
Ce Peuple a dû s'armer pour leur cause immortelle:
Vous, qui l'avez vaincu, vous êtes le rebelle.
Les Rois sont comme nous soûmis à leurs décrets,
Et vous n'êtes des Dieux que les premiers sujets.
Ces Dieux veulent qu'en vous l'Univers les contemple,

Et s'il vous ſont régner, c'eſt pour donner l'exemple.

ADMETE.

Ah ! C'eſt trop m'ébloüir par de fauſſes couleurs,
Et trop m'épouvanter des céleſtes fureurs.
J'ai long-tems combattu ; mais vous forcez mon ame
A ſoupçonner enfin l'ardeur qui vous enflâme.
Quiconque eſt innocent, quiconque eſt vertueux,
Dans le fond de ſon cœur peut conſulter les Cieux.
Je le ſuis & leur voix me dit que leur vengeance
Pourſuit toûjours le crime & jamais l'innocence.
J'ai lieu d'apprehender que ſous le nom des Dieux,
Vous n'aïez pour vous même armé les factieux.
Vous prenez leur défenſe avec trop d'artifice,
Et peut-être leur Chef n'eſt que votre complice.
Quoi qu'il en ſoit, le traître eſt puni maintenant,
Et ſous le bras d'Hercule expire en ce moment.
Ce Héros doit au Temple interroger ſon pere,

Et pénétrer l'horreur de ce ſombre myſtere.
J'attends de voir par lui le voile déchiré,
Et je tremble ſur vous d'être trop éclairé.

SCENE IV.

ADMETE, POLIDECTE, IRCAS.

IRCAS.

AH ! Pardonnez, Seigneur, à mon déſordre extrême,
Mais la Reine eſt au Temple, & s'immole elle-même.

ADMETE.

Ah, Ciel !

IRCAS.

J'ai vû courir Hercule à ſon ſecours ;
Mais je crains qu'elle n'ait déja tranché ſes jours.

POLIDECTE.

Rendez grace à ſa mort.

ADMETE.

Je ſuivrai ſon exemple ;
Mon ſang après le ſien va couler dans le Temple.

Vous n'avez aujourd'hui demandé, justes Dieux!
Qu'une seule victime, & vous en aurez deux.

IRCAS.

On vient. Ah! C'est Hercule, il a sauvé la Reine,
Je la vois qui le suit.

POLIDECTE *à part.*

O! Fortune inhumaine!

SCENE V. & derniére.

HERCULE ADMETE, ALCESTE, POLIDECTE, Suite.

HERCULE *à Admete.*

J'Ai pour sauver ses jours heureusement volé,
Et le crime, Seigneur, est enfin dévoilé.
Son ame est détrompée.

ADMETE.

En croirai-je ma vûë?
Alceste....

ALCESTE.

Cher époux....

ADMETE.

Vous m'êtes donc renduë.

HERCULE *apperçevant Polidecte.*

Perfide ! Oses tu bien te montrer à mes yeux,
Et peux-tu soûtenir la lumiere des Cieux ?
Adraste n'a rien fait qu'inspiré par ta rage ;
Et de tant de fureurs, ton Oracle est l'ouvrage.
Expirant sous mes coups, le perfide a parlé,
Et pressé de remords, il m'a tout revelé.
Ton crime est découvert par ton propre complice.
Malheureux ! De ton Roi redoute la Justice.

POLIDECTE.

Il suffit je n'attends, ni grace, ni pitié,
Et je suis convaincu; mais non pas éfraïé.
Prévoïant mon Arrêt, sans qu'on me le prononce,

(*Il se tuë.*)

J'en brave la rigueur, & voilà ma réponse.
Au Thrône Paternel je n'ai pû parvenir,
C'est-là mon plus grand crime, & j'ai sçû m'en punir.

ALCESTE.

Quelle fureur !

(*On emporte Polidecte.*)

ADMETE.

Après une action si noire ;
Périsse avec son nom son affreuse mémoire.

HERCULE.

Dieux ! Avec tant de force & d'intrepidité,
Que n'avoit-il un coeur à la vertu porté.

FIN.

LE FRANÇOIS A LONDRES,

COMEDIE

De Monsieur DE BOISSY.

Representée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 19 Juillet 1727.

Seconde Edition, revûë & corrigée par l'Auteur.

Le prix est de vingt-quatre sols.



A PARIS;
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comédie intitulée, *le François à Londres.* Fait à Paris ce 25. Septembre 1734.

GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main pluſieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boiſſy, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux caracteres, ſuivant la Feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdites Pieces ci-deſſus ſpecifiées, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit Contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, corrêction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts ; A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles ; que l'Impression de ces Livres sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit :

Registrée sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 487. Folio 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Fevrier 1733.
Signé, G. MARTIN, Syndic.

Livres de Théatre, imprimés chez PRAULT Pere, en 1733. & 1734.

OEuvres de Moliere, 4°. six volumes grand Papier, avec des Estampes, Vignettes, Lettres Grises, & Fleurons.
—— de M. Destouches, nouvelle édition, avec les changemens & corrections de l'Auteur, in 12°. 2. vol.
—— de M. de Boissy, in 8°. 3. vol.
—— de M. de Marivaux, in-12°.
Les Voyages de Campagne, avec les Comedies en Proverbes, par Madame la Comtesse de *** & Madame D, in 12°. 2. vol.
Bibliotheque des Théâtres, in-8°.

LE FRANÇOIS A LONDRES,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LE MARQUIS DE POLINVILLE, } François.
LE BARON DE POLINVILLE, }

ELIANTE, Veuve Angloise.

MILORD CRAFF, pere d'Eliante.

MILORD HOUZEY, fils de Milord Craff.

JACQUES ROSBIF, Négociant Anglois.

FINETTE, Servante Françoise.

La Scene est à Londres, dans un Hôtel garni.



LE FRANÇOIS A LONDRES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE POLINVILLE, LE MARQUIS DE POLINVILLE.

LE MARQUIS.



CE n'étoit pas la peine de me faire quitter Paris, le centre du beau monde & de la politesse ; & je me serois bien passé de voir une Ville aussi triste & aussi mal élevée que Londres.

LE BARON.

Je t'excuse Marquis, tu en parlerois autrement, si tu avois eu le tems de la mieux connoître.

LE MARQUIS.

Non, Baron, je connois aſſez mon Londres, quoique je n'y ſois que depuis trois ſemaines : tiens, ce que les Anglois ont de mieux, c'eſt qu'ils parlent François, encore ils l'eſtropient.

LE BARON.

Et nous l'eſtropions nous-mêmes pour la plûpart, & ſi nous ne parlons que notre langue ; leur converſation eſt pleine de bon ſens.

LE MARQUIS

Leur converſation ? Ils n'en ont point du tout. Ils ſont une heure ſans parler, & n'ont autre choſe à vous dire que *Hovvd'yed'o*, comment vous portez-vous. Cela fait un entretien bien amuſant.

LE BARON.

Les Anglois ne ſont pas brillans ; mais ils ſont profonds.

LE MARQUIS.

Veux-tu que je te diſe ? Au lieu de paſſer les trois quarts de leur vie dans un Caffé à politiquer, & à lire des chiffons de Gazettes, ils feroient mieux de voir bonne Compagnie chez eux, d'apprendre à mieux recevoir les honnêtes gens qui leur rendent viſite, & à ſentir un peu mieux ce que vaut un Joli homme.

LE BARON.

Sçais-tu bien, Marquis, puiſque tu m'obliges à te parler ſérieuſement, qu'il ne faut que trois ou quatre têtes folles comme la tienne, pour achever de nous décrier dans un pays où notre réputation de ſageſſe n'eſt pas trop bien établie ? & que tu as déja donné deux ou trois Scenes qui t'ont fait connoître de toute la Ville ?

LE MARQUIS.

Tant mieux, les Gens de mérite ne perdent rien à être connus.

LE BARON.

Oüi, mais le malheur eſt que tu n'es pas ici connu en beau, on t'y tourne partout en ridicule ; on dit que tu es un Gentilhomme François ſi zelé pour la politeſſe de ton pays, que tu es venu exprès à Londres pour l'y enſeigner publiquement, & pour apprendre à vivre à toute l'Angleterre.

LE MARQUIS.

Elle en auroit grand beſoin, & j'en ſerois très-capable.

LE BARON.

Mais, ſçais-tu, mon petit parent, que l'amour

aveugle que tu as pour les manieres françoises te fait extravaguer ? Qu'au lieu de vouloir assujettir à ta façon de vivre une Nation chez qui tu es, c'est à toi à te conformer à la sienne ? & que sans la sage Police qui regne dans Londres, tu te serois déja fait vingt affaires pour une ?

LE MARQUIS.

Mais sçais-tu, mon grand Cousin, que trois ans de séjour que tu as fait à Londres, t'ont furieusement gâté le goût ? & que tu y a même pris un peu de cet air étranger qu'ont tous les Habitans de cette Ville?

LE BARON.

Les Habitans de cette Ville ont l'air étranger! Que diable veux tu dire par-là ?

LE MARQUIS.

Je veux dire qu'ils n'ont pas l'air qu'il faut avoir, cet air libre, ouvert, empressé, prévenant, gracieux, l'air par excellence; en un mot, l'air que nous avons, nous autres François.

LE BARON.

Il est vrai, Messieurs les Anglois ont tort d'avoir l'air Anglois chez eux, ils devroient avoir à Londres, l'air que nous avons à Paris.

LE MARQUIS.

Ne crois pas rire ; comme il n'y a qu'un bon goût, il n'y a aussi qu'un bon air, & c'est sans contredit le nôtre.

LE BARON.

C'est ce qu'ils te disputeront.

LE MARQUIS.

Et moi je leur soûtiens qu'un homme qui n'a pas l'air que nous avons en France, est un homme qui fait tout de mauvaise grace, qui ne sçait ni marcher, ni s'asseoir, ni se lever, ni tousser, ni cracher, ni éternuer, ni se moucher ; qu'il est par consequent un homme sans manieres : qu'un homme sans manieres n'est presentable nulle part, & que c'est un homme à jetter par les fenêtres qu'un homme sans manieres.

LE BARON.

Oh ! Monsieur le Marquis des manieres, si vous trouviez à les troquer contre un peu de bon sens, je vous conseillerois de vous défaire d'une partie de ces manieres.

LE MARQUIS.

C'est pourtant à ces manieres dont tu me fais tant la guerre, que j'ai l'obligation d'une con-

quête ; mais d'une conquête brillante.

LE BARON.

Voilà encore la maladie de nos François qui voyagent. Ils ſont ſi prévenus de leur prétendu merite auprès des femmes, qu'ils croyent que rien ne réſiſte au brillant de leurs airs, aux charmes de leur perſonne, & qu'ils n'ont qu'à ſe montrer pour charmer toutes les belles d'une contrée : Un regard jetté par hazard ſur eux, une politeſſe faite ſans deſſein, leur eſt un ſûr garant d'une victoire parfaite. Ils s'érigent en petits conquerans des cœurs, & de l'air dont ils quittent la France, ils ſemblent moins partir pour un voyage, qu'aller en boune fortune. Mais, Marquis....

LE MARQUIS.

Mais, Baron éternel, ce n'eſt pas ſur un regard équivoque, ſur une ſimple civilité que je ſuis aſſuré qu'on m'aime. C'eſt parce que l'on me l'a dit à moi-même, parlant à ma perſonne.

LE BARON.

Eh ! Peut-on ſçavoir quel eſt ce rare objet ?

LE MARQUIS.

C'eſt une jeune Veuve de Cantorbery, fille d'un Milord, belle, riche, qui eſt à Londres pour

affaires. Le hazard m'a procuré ſa connoiſſance, & je ſuis venu exprès loger dans cet Hôtel garni, où elle demeure depuis huit jours qu'elle a changé de quartier.

LE BARON.

On la nomme ?

LE MARQUIS.

Eliante.

LE BARON.

Eliante ! Je la connois, je l'ai vûë pluſieurs fois chez Clorinde, une de ſes amies. C'eſt une Dame du premier merite.

LE MARQUIS.

Mais tu m'en parles d'un ton à me faire croire qu'elle ne t'eſt pas indifferente.

LE BARON.

Il eſt vrai, je ne le cache point, c'eſt de toutes les femmes que j'ai vûës, celle dont je rechercherois la poſſeſſion avec plus d'ardeur; & je t'avoüerai franchement, que s'il dépendoit de moi, il n'eſt rien que je ne fiſſe pour te ſupplanter.

LE MARQUIS *éclatant de rire.*

Toi ! me ſupplanter, moi ?

LE BARON.

Oüi, toi-même, j'aurois cette audace.

LE MARQUIS.

Je voudrois voir cela: Mais dis-moi, mon très-cher cousin, sçait-elle les sentimens que tu as pour elle?

LE BARON.

Je crois qu'elle les ignore.

LE MARQUIS.

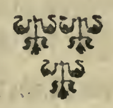
Tu me fais pitié, mon pauvre garçon; & si tu veux, je me charge de les lui apprendre pour toi.

LE BARON.

Tu es trop obligeant, je prendrai bien cette peine-la moi-même, & je n'attends que l'occasion....

LE MARQUIS.

Oh! parbleu, je veux te la procurer; & sans aller plus loin, voici Eliante elle-même qui vient fort à propos pour cela.



SCENE II.

LE BARON, LE MARQUIS, ELIANTE.

LE MARQUIS *à Eliante.*

MAdame, vous voulez-bien que je vous presente ce Gentilhomme François; il est mon parent & mon rival tout ensemble: Il vous a vû chez Clorinde; vous avez fait sa conquête sans le sçavoir, il cherche l'occasion de vous le déclarer, elle s'offre, je la lui procure.

ELIANTE.

En verité, Marquis....

LE MARQUIS.

Sous un air timide & discret, c'est un garçon dangereux, je vous en avertis. Il veut me supplanter, Madame, il veut me supplanter.

ELIANTE.

Brisons-là, c'est pousser trop loin la plaisanterie.

LE BARON.

Madame, la plaisanterie ne tombe que sur moi,

je la merite, le Marquis en badinant n'a dit que la verité. Pardonnez un transport dont je n'ai pas été le maître; je n'ai pû m'empêcher de lui avoüer que je n'avois jamais rien vû de si adorable que vous, & de lui témoigner une surprise mêlée de dépit, sur ce qu'il vient de me dire qu'il avoit le bonheur d'être aimé de vous.

ELIANTE *au Marquis.*

Quoi! Monsieur, vous êtes capable ....

LE MARQUIS.

Eh! Madame, quel mal y a-t'il à cela? Vous étes femme de condition, je suis homme de qualité; vous êtes riche, j'ai du bien; vous êtes veuve, je suis garçon; vous avez dix-neuf ans, j'en ai vingt-quatre; vous êtes belle, je suis aimable; nous sommes faits l'un pour l'autre; nous nous aimons tous deux, à quoi bon le cacher?

ELIANTE.

Mais je ne vous aime pas, Monsieur; & quand cela seroit, je veux qu'on ait de la discretion, j'aime le mystere.

LE MARQUIS.

Le mystere! Madame, Ah! fi, le mauvais ragoût.

ELIANTE.

Oüi, en France, où l'on n'aime que par air, où l'on n'aſpire à être aimé que pour avoir la vanité de le dire, où l'amour n'eſt qu'un ſimple badinage, qu'une tromperie continuelle, & où celui qui trompe le mieux paſſe toûjours pour le plus habile. Mais ce n'eſt pas ici de même, nous ſommes de meilleure foi, nous n'aimons uniquement que pour avoir le plaiſir d'aimer, nous nous en faiſons une affaire ſérieuſe; & la tendreſſe parmi nous, eſt un commerce de ſentimens, & non pas un trafic de paroles.

LE MARQUIS.

Mais il faut toûjours avoir quelqu'un à qui l'on puiſſe conter ſes amours; & dans le Roman le plus exact, il n'y a point de heros qui n'ait ſon confident. J'ai pris le Baron pour le mien, il eſt garçon diſcret, & je ſuis dans la régle.

LE BARON.

J'aurai de la diſcretion par rapport à Madame; car pour toi, rien ne m'oblige à garder le ſecret. C'eſt un aveu que tu m'as fait par vanité, & non pas une confidence.

ELIANTE *au Marquis.*

Je vous trouve admirable . . . .

LE MARQUIS.

Baron, prends congé de Madame; tu n'as pas l'eſprit de t'appercevoir que tu l'ennuyes, tu lui dis des choſes déſagréables, tu la gênes, tu es ici de trop.

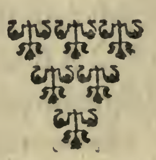
ELIANTE.

Si quelqu'un eſt ici de trop, ce n'eſt pas Monſieur.

LE MARQUIS.

Ah! je vois pour le coup que vous êtes piquée. Pour vous punir, je vous laiſſe avec lui. Qu'il vous entretienne, Madame, qu'il vous entretienne, je n'y perdrai rien, vous m'en goûterez mieux tantôt.

(*Il ſort.*)



SCENE III.

LE BARON, ELIANTE.

ELIANTE.

VOilà ce qu'on appelle un François ?

LE BARON.

Daignez, Madame, ne pas les confondre tous avec lui, & ſoyez perſuadée qu'il en eſt....

ELIANTE.

Je le ſçais, Monſieur, je ne ſuis pas aſſez injuſte, ni aſſez déraiſonnable, pour ne pas ſentir la difference qu'il y a entre vous & lui, & pour ne pas vous accorder toute l'eſtime que vous meritez.

LE BARON.

Oüi, vous m'eſtimez, Madame, & vous aimez le Marquis.

ELIANTE *agitée.*

Moi, j'aime le Marquis! Qui vous l'a dit, Monſieur ?

LE BARON.

Votre émotion, l'air même dont vous vous en défendez.

ELIANTE.

Non, je le méprise trop pour l'aimer.

LE BARON.

Je m'y connois, Madame; un pareil mépris n'est qu'un amour déguisé. Vous l'aimez d'autant plus, que vous êtes fâchée de l'aimer.

ELIANTE.

Eh! que diriez-vous, si j'en épousois un autre?

LE BARON.

Un autre! Que je serois heureux, si ce choix pouvoit me regarder! Vous ne sçauriez vous venger plus noblement du Marquis, ni faire en même tems le bonheur d'un homme dont vous soyiez plus tendrement aimée.

ELIANTE.

Monsieur le Baron....

LE BARON.

Sans me faire valoir, je possede un bien assez considerable, je sors d'une Maison assez illustre, & j'ai pour vous des sentimens distinguez....

ELIANTE.

Monsieur, la chose est assez serieuse pour meriter une mûre reflexion. Je vous demande du tems pour y penser.

LE

LE BARON.

Adieu, Madame, je vous laiſſe; l'amour vous parle pour le Marquis. Vous l'aimez toujours, c'eſt le ſeul défaut que je vous connoiſſe, & je crains bien que vous ne vous en corrigiez pas ſi-tôt. (*il s'en va.*)

SCENE IV

ELIANTE *ſeule.*

OH! Je m'en corrigerai, je m'en corrigerai. Je ſuis femme, & j'ai pû me laiſſer éblouïr par les graces & par le faux brillant d'un mérite ſuperficiel; mais je ſuis Angloiſe en même tems, par conſequent capable de me ſervir de toute ma raiſon. Si le Marquis continuë...



SCENE V.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

MAdame, voilà une lettre qu'on a oublié de vous remettre hier au soir.

ELIANTE.

Voyons. C'est mon pere qui m'écrit. Je reconnois l'écriture.

(*Elle lit.*)

Je pars en même tems que ma lettre, & je serai demain à Londres sans faute. On m'a écrit que votre frere hantoit mauvaise compagnie, & qu'il venoit de faire tout nouvellement connoissance avec un certain Marquis François qui acheve de le gâter. Comme je ne puis être à Londres que trois jours, & que je dois de-là partir pour la Jamaïque, j'ai resolu de l'emmener & de vous marier avant mon départ aves Jacques Rosbif. C'est un riche negociant, fort honnête homme, & qui n'est pas moins raisonnable pour être un peu singulier. Votre extrême jeunesse ne vous permet pas de rester veuve, & je compte que vous

n'aurez pas de peine à vous conformer aux volontés d'un pere qui ne cherche que votre avantage, & qui vous aime tendrement.

MILORD CRAFF.

FINETTE.

Monſieur votre pere arrive aujourd'hui pour vous marier avec Jacques Rosbif? Miſericorde! C'eſt bien l'Anglois le plus diſgracieux, le plus taciturne, le plus biſarre, le plus impoli que je connoiſſe.

ELIANTE.

Ah! Finette, quelle nouvelle! Mon cœur eſt agité de divers mouvemens que je ne puis accorder. J'aime le Marquis, & je dois peu l'eſtimer. J'eſtime le Baron, & je voudrois l'aimer. Je hais Rosbif, & il faut que je l'épouſe, puiſque mon pere le veut.

FINETTE.

Mais, Madame, n'êtes-vous pas Veuve, & par conſequent maîtreſſe de vous-même?

ELIANTE.

Ma grande jeuneſſe, la tendreſſe que mon pere m'a toujours témoignée, le bien même que je dois en attendre, ne me permettent pas de me

soustraire à son obéïssance.

FINETTE.

Quoi! Vous pourrez, Madame, vous resoudre à épouser encore un homme de votre nation, après ce que vous avez souffert avec votre premier mari? Avez-vous si-tôt oublié la triste vie que vous avez menée, pendant deux ans que vous avez vécu ensemble? Toujours sombre, toujours brusque, il ne vous a jamais dit une douceur: se levant le matin de mauvaise humeur pour rentrer le soir yvre; vous laissant seule toute la journée, ou réduite à la passer tristement avec d'autres femmes aussi malheureuses que vous, à faire des nœuds, à tourner votre roüet pour tout amusement, & à joüer de l'éventail pour toute conversation. Mort de ma vie! je ne permettrai pas que vous fassiez un pareil mariage, ou vous me donnerez mon congé tout-à-l'heure.

ELIANTE.

Que veux-tu que je fasse?

FINETTE.

Que vous ayiez le courage de vous rendre heureuse, & que vous épousiez un homme de

mon pays, un François. Confiderez, Madame, que c'eft la meilleure pâte de maris qu'il y ait au monde; qu'ils doivent fervir de modele aux autres nations, & qu'un François a cent fois plus de politeffe & de complaifance pour fa femme, qu'un Anglois n'en a pour fa maîtreffe. Une belle Dame, comme vous, feroit adorée de fon mari en France, il ne croiroit pas pouvoir faire un meilleur ufage de fon bien, que de l'employer à fe ruiner pour vous. Il n'auroit pas de plus grand plaifir que de vous voir brillante & parée, attirer tous les regards, affujettir tous les cœurs: le premier appartement, le meilleur caroffe, & les plus beaux laquais feroient pour Madame: vous verriez fans ceffe une foule d'adorateurs empreffés à vous plaire, ingenieux à vous amufer, étudier vos goûts, prévenir vos défirs, s'épuifer en fêtes galantes, vous promener de plaifirs en plaifirs, fans que votre époux osât y trouver à redire, de peur d'être fifflé de tous les honnêtes gens.

ELIANTE.

Mais, Finette, comment faut-il m'y prendre pour déterminer mon pere?

FINETTE.

Il faut lui parler avec la noble fermeté qui convient à une veuve, sans sortir du respect que doit une fille à son pere; il faut lui representer que les maris de ce pays-ci ne sont pas faits pour rendre une femme heureuse; que vous en avez déja fait la dure experience, & qu'il s'offre un parti plus avantageux & plus conforme à votre inclination. Un Marquis François, jeune, riche, bien fait.

ELIANTE.

Mon pere n'y consentira jamais; il est déja prévenu contre lui, comme tu l'as vû par sa lettre, car c'est assûrément de lui dont on lui aura parlé.

FINETTE.

Milord Craff votre pere est un homme sensé, il ne sera pas difficile de lui faire entendre raison.

ELIANTE.

Moi-même j'ai lieu de n'être pas contente du Marquis, son indiscretion & son étourderie...

FINETTE.

Bon, bon! Il faut lui passer quelque chose en

faveur de la jeunesse & des graces. Mais voici Milord Housey votre frere, c'est du fruit nouveau.

SCENE VI.

MILORD HOUSEY, ELIANTE, FINETTE.

MILORD HOUZEY.

EH! Bon jour, ma petite sœur.

ELIANTE.

Bon jour, mon frere; tu te rends bien rare depuis quelque tems?

MILORD HOUZEY.

Que veux-tu? Tu as changé de quartier, & je ne sçais que d'aujourd'hui ta nouvelle demeure; d'ailleurs, depuis que je ne t'ai vûë, j'ai été entraîné par une chaîne de plaisirs, & j'ai fait connoissance avec un jeune Seigneur François, qu'on appelle le Marquis de Polinville. C'est bien le garçon le plus aimable, le plus gracieux!... Tiens, moi qui brille, sans vanité,

parmi tout ce qu'il y a de Beaux à Londres, je ne ſuis qu'un mauſſade auprès de lui, & je ne compte ſçavoir vivre, que du jour que je le connois. Ah! qu'il m'a appris de choſes en cinq ou ſix converſations, & que je me ſuis façonné avec lui en quatre jours de tems! Cela n'eſt pas concevable, & tu dois me trouver bien changé!

ELIANTE.

Cela eſt vrai, je te trouve beaucoup plus ridicule qu'à l'ordinaire.

FINETTE.

Allez, ne la croyez pas, je ne vous ai jamais vû ſi gentil.

MILORD HOUZEY.

J'étois ſot, timide, embarraſſé, quand je me trouvois avec des Dames; je ne ſçavois que leur dire: mais à preſent, ce n'eſt plus cela. Si tu me voyois dans un cercle de femmes, tu ſerois étonnée, ma petite ſœur. Je ſuis ſemillant, je badine, je folatre, je papillonne, je voltige de l'une à l'autre, je les amuſe toutes. Je parois poli, reſpectueux en public; mais je ſuis hardi, entreprenant tête à tête. Rien ne plaît plus au

beau ſexe qu'une noble aſſûrance.

ELIANTE.

Tu te gâtes, mon frere, & tu deviens libertin.

FINETTE.

Une petite pointe de libertinage ne méſied point à un jeune homme, & rien ne le polit plus que le commerce des femmes.

MILORD HOUZEY.

Finette a raiſon, c'eſt elle qui m'a donné la premiere leçon de politeſſe : je ne l'oublierai pas. Elle eſt modeſte, mes loüanges la font rougir. Ma foi, vive les femmes ! elles ſont l'ame de tous les plaiſirs. Par exemple, à table, rien n'eſt plus charmant qu'une jolie femme en pointe de vin, qui chante un air à boire, ou qui s'attendrit le verre à la main. Nous autres Anglois, nous n'entendons pas nos interêts quand nous vous banniſſons de nos parties. Nous ne bûvons que pour boire, & nous portons la triſteſſe juſqu'au ſein de la joye. Il n'eſt que les François pour faire agréablement la débauche. J'ai fait, avant-hier avec le Marquis, le plus délicieux ſouper, au Lion rouge, le tout accommodé par un Cuiſinier François, & ſervi à petits plats, mais dé-

licats, nous étions en femmes. Tiens, ma petite ſœur, je n'ai jamais eu tant de plaiſir en ma vie. Que d'eſprit! Que d'enjoüement! Que de volupté! Que nous fîmes.... Que nous dîmes de jolies choſes! Je t'y ſouhaitai plus d'une fois, tant je ſuis bon frere.

ELIANTE.

Le Marquis François eſt un fort bon maître. Il vous inſtruit bien, à ce que je vois.

MILORD HOUZEY.

Je veux te le faire connoître. Il ne ſera pas mal aiſé, car je viens d'apprendre qu'il loge dans ce même Hôtel. Je lui ai déja parlé de toi, ſans te nommer pourtant. Il me vient une idée. Je lui dois donner à ſouper ce ſoir au Lion rouge. Tout eſt déja commandé pour cela. Il faut que tu ſois des nôtres, & Finette auſſi.

FINETTE *faiſant la reverence.*

Vous me faites trop d'honneur, Monſieur.

ELIANTE.

Je le veux bien, mais à condition que mon pere, qui arrive aujourd'hui, ſera auſſi de la partie.

MILORD HOUZEY.

Mon pere arrive aujourd'hui?

ELIANTE.

Oui, aujourd'hui même; & vos fredaines, dont il eſt informé, ſont en partie cauſe de ſon voyage.

MILORD HOUZEY.

Il vient bien mal-à-propos. Que ces peres ſont incommodes! Voilà notre partie dérangée. Adieu, ma ſœur, je vais contremander le ſouper, & déprier nos gens.

SCENE VII.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

VOtre frere ſe forme, Madame.

ELIANTE.

Il ſe gâte plutôt, & le voilà enrollé dans la cotterie de nos beaux d'Angleterre; engeance ici d'autant plus inſupportable, qu'elle a tous les vices de vos petits Maîtres de France, ſans en avoir les graces. Mais quelqu'un vient. Ah! Ceſt

ce vilain Rosbif. Depuis qu'on en veut faire mon mari, je le trouve encore plus desagréable.

FINETTE.

Cela eſt naturel. Allez, rentrez, Madame. Laiſſez-moi le ſoin de recevoir ſa viſite pour vous. Je vais le congedier à la Françoiſe.

(*Eliante rentre.*)

SCENE VIII.

JACQUES ROSBIF, FINETTE.

ROSBIF *à Finette qui lui fait pluſieurs reverences.*

FIniſſez, avec toutes vos reverences qui ne menent à rien.

FINETTE.

Vous êtes naturellement ſi civil & ſi honnête à l'égard des autres, qu'on ne ſe laſſe pas de l'être envers vous.

ROSBIF.

Verbiage encore inutile. Venons au fait Où eſt Eliante ?

FINETTE.

Elle n'eſt pas viſible.

ROSBIF.

Elle doit l'être pour ſon prétendu.

FINETTE *éclatant de rire.*

Vous, ſon prétendu? Ah, ah, ah!

ROSBIF.

Oui, moi-même; qu'eſt-ce qu'il y a là de ſi plaiſant?

FINETTE.

Je vous demande pardon, Monſieur, mais votre figure eſt ſi extraordinaire, que je ne puis m'empêcher d'en rire.

ROSBIF.

Vous êtes une impudente avec toute votre politeſſe.

FINETTE.

Mais, Monſieur.

ROSBIF.

Je m'appelle Jacques Rosbif, & non pas Monſieur. Je vous ai dit cent fois, ma mie, que ce nom-là m'affligeoit les oreilles. Il y a tant de faquins qui le portent....

FINETTE.

Eh bien, Jacques Rosbif, puiſque Jacques Rosbif y a, regardez-vous dans votre miroir, & rendez-vous juſtice. Il vous dira que vous n'êtes ni aſſez bien mis, pour être preſenté à la fille d'un Milord, ni aſſez aimable pour être ſon mari. Je veux vous faire voir un jeune Marquis de chez moi qui loge dans cet hôtel. C'eſt là ce qui s'appelle un joli homme ! & ſi ce n'eſt encore rien en comparaiſon de nos jeunes Seigneurs de la Cour.

ROSBIF.

Je gage que c'eſt cet original de Marquis de Polinville. Je ne ſerai pas fâché de le voir. On m'en a fait un portrait ſi ridicule...

FINETTE.

Parlez avec plus de reſpect d'un François, & ſur-tout d'un François homme de qualité.

ROSBIF.

Qu'eſt-ce qu'elle vient me chanter avec ſon homme de qualité ? Je me moque, moi, d'une nobleſſe imaginaire, les vrais Gentilshommes ce ſont les honnêtes gens, il n'y a que le vice de roturier.

FINETTE.

C'eſt là le diſcours d'un Marchand qui voudroit trancher du Philoſophe : Mais je vois entrer Monſieur le Marquis lui-même. Vous allez trouver à qui parler.

SCENE IX.

LE MARQUIS, ROSBIF, FINETTE.

FINETTE *au Marquis.*

MOnſieur le Marquis, voilà un homme que je vous donne à décraſſer. Il en a grand beſoin, je vous le recommande : ſon nom eſt Jacques Rosbif, ne l'oubliez pas.

(elle ſort.)

SCENE X.

LE MARQUIS, ROSBIF.

LE MARQUIS *à part.*

ELle a raiſon, cet homme n'a pas l'air avantageux. N'importe ; faiſons-lui politeſſe, ne

nous démentons point. (*à Rosbif.*) Monſieur, peut-on vous demander qui eſt-ce qui me procure de votre part l'honneur d'une attention ſi particuliere?

ROSBIF.

La curioſité.

LE MARQUIS.

Mais encore, ne puis-je ſçavoir à quoi je vous ſuis bon?

ROSBIF.

A me dire, au vrai, ſi vous êtes le Marquis de Polinville.

LE MARQUIS.

Oui, c'eſt moi-même.

ROSBIF.

Cela étant, je m'en vais m'aſſeoir, pour vous voir plus à mon aiſe. (*Il ſe met dans un fauteüil.*)

LE MARQUIS.

Vous êtes ſans façon, Monſieur, à ce qu'il me paroît.

ROSBIF *d'un ton phlegmatique.*

Allons, courage, donnez-vous des airs, ayez des façons, dites-nous de jolies choſes. Je vous regarde, je vous écoute.

LE MARQUIS.

Comment, Jacques Rosbif mon ami, vous raillez, je penſe; vous tirez ſur moi. Tant mieux, morbleu, tant mieux. J'aime les gens qui montrent de l'eſprit, & même à mes dépens. Je vois que vous êtes venu ici pour faire aſſaut d'eſprit avec moi. Touchez là, c'eſt me prier d'une partie de plaiſir. Mais prenez garde à vous, je ſuis un rude joüeur, je vous en avertis ; j'en ai déſarçonné de plus fermes que vous. Quand ma cervelle eſt une fois échauffée, vous diriez d'un feu d'artifice. Ce ne ſont que fuſées, ce ne ſont que petards, bz, pif, paf, pauf, un coup n'attend pas l'autre. Eh quoi ! Vous avez déja peur: vous avez perdu la parole. Allons, du cœur, défendez-vous, riſpoſtez-moi donc ? Je n'aime pas la gloire aiſée ; Vous débutez par un coup de feu, & vous en demeurez là. Vous ne repondez rien. Là, avoüez du moins votre défaite. Hem, plaît-il? J'enrage, pas le mot; hola, hey, Jacques Rosbif, vous dormez, reveillez-vous; oh, parbleu, voilà un animal bien taciturne, je crois qu'il le fait exprès pour m'impatienter, mais je n'en ſerai pas la duppe. Je vais ſuivre

ſon exemple, & faire une converſation à l'angloiſe.

(*Il va s'aſſeoir vis-à-vis Rosbif, le regarde longtems ſans rien dire; enſuite il interrompt ſon ſilence de trois ou quatre* houd'yed'o *qu'il lui adreſſe en le ſaluant.*)

Si quelqu'un s'aviſoit d'écouter aux portes, il ſeroit bien attrapé. C'eſt donc là, Monſieur, tout ce que vous avez à me dire? En verité, il faut avoüer que votre converſation eſt bien agréable, & qu'il y a beaucoup à profiter avec vous. Où prenez-vous toutes les belles choſes que vous dites? Il vous échappe des traits, mais des traits dignes d'être imprimés. A votre place, j'aurois toujours à mes côtés un homme qui écriroit toutes mes reparties. Cela feroit un beau livre au moins!

ROSBIF *ſe levant brusquement.*

Il n'ennuyeroit pas le public. Il vaut mieux ſe taire que de dire des fadaiſes, & ſe retirer que d'en écouter. Adieu, je vous ai donné le tems de déployer toute votre impertinence, & j'ai voulu voir ſi vous étiez auſſi ridicule qu'on me l'avoit dit. Il faut vous rendre juſtice, vous paſſez votre renommée. Vous avez tort de vous

laisser voir pour rien. Vous êtes un fort joli bouffon, & vous valez bien trois schelins.

(il sort.)

SCENE XI.

LE MARQUIS *seul.*

J'Apprendrois à parler à ce brutal-là, s'il portoit une épée.

SCENE XII.

LE MARQUIS, ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

EH bien, Monsieur, avez-vous dégourdi notre homme ?

LE MARQUIS.

Va te promener, tu viens de me mettre aux prises avec le plus grand cheval de carosse, l'animal le plus sot....

ELIANTE.

Donnez, s'il vous plaît, d'autres épithetes à un homme qui doit être mon époux.

LE MARQUIS.

Lui, votre époux, Madame? Ah! si je l'avois sçû, il seroit sorti avec deux oreilles de moins. Mais vous voulez badiner, & ce personnage-là....

ELIANTE.

Je ne badine point du tout. Mon pere vient exprès pour ce mariage.

LE MARQUIS.

Et vous y consentirez?

ELIANTE.

Je n'y aurois peut-être pas consenti, si vous aviez été plus raisonnable: mais votre indiscrétion, & vos airs éventés...

FINETTE.

Oh! Ne querellons point, nous n'en avons pas le tems. Ne songeons qu'à nous bien entendre tous trois pour donner l'exclusion à Jacques Rosbif. Commencez, Madame, par tout oublier.

ELIANTE.

Soit. Je ſuis bonne, je veux bien lui pardonner encore cette fois-ci. Mais ce ſera la derniere, & à condition qu'il ſera plus diſcret & plus retenu à l'avenir. Mon pere arrive inceſſamment, ainſi, Monſieur, moderez cette vivacité Françoiſe quand vous le verrez. Sur-tout point d'airs, & fort peu de manieres.

LE MARQUIS *avec affectation.*

Je vous proteſte, je vous jure, Madame, que je ſerai deſormais le plus ſimple, le plus uni de tous les hommes.

ELIANTE.

Fort bien. En me diſant que vous ſerez le plus ſimple, le plus uni de tous les hommes, vous êtes tout le contraire. Vous donnez des coups de tête, vous geſticulez, vous parlez d'un ton & d'un air ...

FINETTE.

Eh! Madame, voulez-vous que Monſieur le Marquis ait l'air d'un Caton à ſon âge?

LE MARQUIS.

Non, elle veut que j'aye l'air de Monſieur Jacques Rosbif ſon prétendu.

ELIANTE.

Monsieur, je veux que vous ayiez l'air raisonnable, & que vous preniez Monsieur le Baron pour modele.

LE MARQUIS.

Moi, je ne copie personne, Madame, je me pique d'être original.

ELIANTE.

On le voit bien. Mais souvenez-vous toujours que je ne vous pardonne qu'à condition que vous changerez d'air & de conduite, & sur-tout que vous ne ferez plus de souper au Lion rouge. Adieu, je vous laisse. Finette & moi, nous allons au-devant de mon pere.

(elle sort avec Finette.)

SCENE XIII.

LE MARQUIS *seul.*

ELle me parle du Lion rouge ! Qui diantre a pû l'informer du souper que j'y ai fait ? Je suis encore prié pour ce soir. Mais voici le petit Mi-

lord Houzey ; c'eſt juſtement notre Amphytrion, je vais me dégager.

SCENE XIV.

LE MARQUIS, MILORD HOUZEY.

MILORD HOUZEY.

MOnſieur le Marquis, j'ai un vrai chagrin de ne pouvoir pas vous donner à ſouper ce ſoir ; mon pere arrive aujourd'hui, & je viens pour vous prier de remettre la partie à une autre-fois.

LE MARQUIS.

Je ſuis charmé du contre-tems, mon cher Milord, car auſſi bien je n'aurois pas pû être des vôtres.

MILORD HOUZEY.

Moi, j'en ſuis au déſeſpoir. Je compte pour perdus tous les momens que je n'ai pas le bonheur d'être avec vous. Vos converſations ſont autant de leçons pour moi ; plus je vous vois, & plus je ſens la ſuperiorité que vous avez ſur nous.

LE MARQUIS *à part.*

Ce jeune homme eſt aſſez poli pour un Anglois.

MILORD HOUZEY.

Enſeignez-moi de grace comment vous faites pour être ſi aimable. C'eſt un je ne ſçai quoi qui nous manque, que je ne puis exprimer.

LE MARQUIS.

Et qu'il ne vous ſera pas difficile d'attraper. Vos diſcours, vos façons, vous diſtinguent déja de vos compatriotes. Vous ſçavez vivre, vous ſentez votre bien, & vous avez l'air François.

MILORD HOUZEY.

J'ai l'air François! Ah! Monſieur, vous ne pouvez me dire rien dont je ſois plus flatté. C'eſt de tous les airs celui que j'ambitionne le plus.

LE MARQUIS.

Vous avez du goût, Milord, vous irez loin. Vous avez de la figure, vous avez des graces. Ce ſeroit un meurtre de les enfoüir; il faut les développer, Monſieur, il faut les développer. La nature commence un joli homme, mais c'eſt l'art qui l'acheve.

MILORD HOUZEY.

Et en quoi consiste précisément cet art?

LE MARQUIS.

En des riens qui échapent, & qu'il faut saisir; en des bagatelles qui font les agrémens. Un coup de tête, un air d'épaule, un geste, un soûris, un regard, une expression, une inflexion de voix, la façon de s'asseoir, de se lever, de tenir son chapeau, de prendre du tabac, de se moucher, de cracher. Par exemple, permettez-moi de vous dire que vous mettez votre chapeau en garçon marchand. Regardez-moi. C'est ainsi qu'on le porte à la Cour de France. Oui, comme cela.

MILORD HOUZEY.

Je ne l'oublierai pas; j'aime les airs, les manieres, les façons.

LE MARQUIS.

Doucement, Monsieur, allons bride en main. Ne confondons point, s'il vous plaît, les uns avec les autres. Les airs sont distingués des manieres, & les manieres des façons. On a des manieres, on fait des façons, on se donne des airs Un homme du monde, par exemple, a des manieres (écoutez ceci, c'est la quintessence du

ſçavoir vivre) un homme du monde a des maniéres par égard, par attention pour les autres, pour leur marquer la conſideration qu'il a pour eux, l'envie qu'il a de leur plaire & de s'attirer leur bienveillance. Eſt-il dans un cercle? il eſt toujours attentif à ne rien faire, à ne rien dire que d'obligeant : il prête poliment l'oreille à l'un, répond gracieuſement à l'autre; applaudit celui-ci d'un ſouris, fait agréablement la guerre à celui-là; dit une douceur à la mere, & regarde tendrement la fille. Vous fait-il un plaiſir? la façon dont il le fait, eſt cent fois au-deſſus du plaiſir même. Par exemple, s'il ſçait que vous avez beſoin d'une ſomme d'argent, il vous la gliſſe doucement dans la poche, ſans que vous y preniez garde. De toutes les manieres, cette derniere eſt la plus belle, mais, par malheur, c'eſt la moins uſitée. Vous refuſe-t il quelque choſe? ce qui eſt plus ordinaire, il aſſaiſonne ce refus de paroles ſi douces, & de tant de politeſſe, que vous croyez lui avoir encore obligation. Allez-vous voir ſa femme? il s'échappe adroitement, il vous laiſſe le champ libre; & voilà ce qu'on appelle un homme qui ſçait vivre, un homme qui a des manieres!

MILORD HOUZEY.

Et un homme bon à connoître. Monſieur le Marquis, & les façons?

LE MARQUIS.

Un Provincial fait des façons par une politeſſe mal entenduë, par une ignorance des uſages, & faute de connoître la Cour & la Ville. Complimenteur éternel, il vous aſſommera de ſa civilité mauſſade. Il vous eſtropiera, pour vous témoigner combien il vous eſtime, & fera aux coups de poing avec vous, pour vous obliger à prendre le haut du pavé, ou vous jettera tout au travers d'une porte, pour vous faire paſſer le premier. On nomme cela être poliment brutal, ou brutalement poli. Ainſi ſouvenez-vous des façons, pour n'en jamais faire.

MILORD HOUZEY.

Je n'y manquerai pas.



SCENE XV.

MILORD CRAFF, LE MARQUIS, MILORD HOUZEY.

MILORD CRAFF *dans le fond du Théatre.*

JE cherche par tout mon fils, mais le voilà apparemment avec ce Marquis François : asseyons-nous un peu pour écouter leur conversation.

MILORD HOUZEY.

Et les airs ?

LE MARQUIS.

Un joli homme se donne des airs (redoublez d'attention, je vous prie, car ceci est profond) un joli homme se donne des airs par complaisance pour lui-même, pour apprendre aux autres le cas qu'il fait de sa personne, pour les avertir qu'il a du mérite, qu'il en est tout penetré, qu'on y fasse attention. Est-il à la promenade ? Il marche fierement, la tête haute, les deux mains dans la ceinture, comme pour dire à ceux qui sont autour de lui, rangez-vous, Messieurs, regardez-moi passer : n'ai-je pas bon air ? suis-je pas fait au tour ? Et vous, Mesdames les friponnes, qui me parcourez des yeux

en soûriant, vous voudriez me posseder, vous voudriez me posseder. Voit-il passer quelqu'un de sa connoissance ? il affecte une politesse de Seigneur, il lui fait une inclination de tête, comme s'il lui disoit : allez, bon jour, Monsieur, je me souviens de vous, je vous protege. Entre-t-il quelque part ? Il se précipite dans un fauteüil, une jambe sur l'autre, tappe du pied, marmote un petit air, jouë d'une main avec son jabot, & se caresse le menton de l'autre ; il s'en conte à lui-même, & semble se parler ainsi : En verité je suis un fripon bien aimable, & voilà un visage qui donne sûrement de la tablature à la Dame du logis. Va-t-il voir une Bourgeoise? Eh ! Bon jour, ma petite Fanchonette, comment te portes-tu ? Te voilà jolie comme un petit Ange. Ça, vîte qu'on vienne s'asseoir près de moi ; qu'on me baise, qu'on me caresse, qu'on ôte ce gand, que je voye ce bras, que je le mange, que je le croque ; tu détournes la tête, tu recules, tu rougis. Eh ! Fi donc, ma pauvre enfant, tu ne sçais pas vivre. Est-ce qu'on refuse à un homme comme moi ? Est-ce qu'on se fait prier ? Est-ce qu'on a de la pudeur dans le monde ?

MILORD HOUZEY.

Voilà une instruction dont je ferai mon profit.

LE MARQUIS.

Tout ce que je vous dis-là, paroît fat à bien des gens; mais cela est nécessaire : il faut s'afficher soi-même, il faut se donner pour ce qu'on vaut : il faut avoir le courage de dire tout haut qu'on a de l'esprit, du cœur, de la naissance, de la figure. Le monde ne vous estime qu'autant que vous vous prisez vous-même; & de toutes les mauvaises qualités qu'un homme peut avoir, je n'en connois pas de pire que la modestie : elle étouffe le vrai mérite, elle l'enterre tout vivant. C'est l'effronterie, morbleu, c'est l'effronterie qui le met au jour, qui le fait briller!

MILORD HOUZEY.

A present que je sçais ce que c'est que les airs, ah! que je vais m'en donner, que je vais m'en donner!

MILORD CRAFF.

Mon fils est dans de très-belles dispositions, & voilà un fort bel entretien.

MILORD HOUZEY.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, je vou-

drois vous prier de m'apprendre quelles ſont les qualités qui entrent neceſſairement dans la compoſition d'un joli homme ?

LE MARQUIS.

Il faut être né d'abord avec un grand fonds de confiance & de bonne opinion de ſoi-même; un heureux panchant à la raillerie & à la médiſance, avec un goût dominant pour le plaiſir, & même pour le libertinage ; un amour extrême pour le changement & pour la coqueterie.

MILORD HOUZEY.

Oh ! grace au Ciel, je ſuis fourni de tout cela.

LE MARQUIS.

Mais pardeſſus tout cela il faut avoir reçû de la nature les graces en partage, ſans quoi les autres qualités deviennent inutiles ; de la liberté, du goût, de l'enjoüement, du badinage, de la legereté dans tout ce que vous faites; choquez plutôt les bienſéances que de manquer d'agrément. L'agrément eſt avant tout, il fait tout paſſer, & s'il falloit opter, j'aimerois cent fois mieux faire une impertinence avec grace, qu'une politeſſe avec platitude; des traits, de la vivacité, du joli, du brillant dans ce que vous dites. Ne

vous embarraſſez pas du bon ſens, pourvû que vous faſſiez voir de l'eſprit; on ne fait briller l'un qu'aux dépens de l'autre.

MILORD CRAFF *dans le fond du Théatre.*

Quelle impertinence!

MILORD HOUZEY.

Il me paroît, Monſieur le Marquis, que vous oubliez deux qualités importantes.

LE MARQUIS.

Leſquelles?

MILORD HOUZEY.

Le don de mentir aiſément, & le talent de jurer avec énergie.

LE MARQUIS.

Vous avez raiſon, rien n'orne mieux un diſcours qu'un menſonge dit à propos, ou qu'un ferment fait en tems & lieu.

MILORD HOUZEY.

C'eſt encore ce que je poſſede aſſez bien, furtout je jure fort joliment, & perſonne ne prononce mieux que moi un ventrebleu, un le diable m'emporte, un la peſte m'étouffe.

MILORD CRAFF.

Ah, Le petit fripon!

LE

LE MARQUIS.

Eh, fy donc, Monſieur, ce ſont des ſermens uſez qui traînent par-tout; il faut des ſermens plus diſtingués, des ſermens tout neufs. Je vous ferai preſent la premiere fois d'un recuëil d'imprécations & de ſermens nouvellement inventés par un Capitaine de Dragons, revûs par un Officier de Marine, & augmentés par un Abbé Gaſcon qui avoit perdu ſon argent au trictrac. C'eſt un fort bon livre, & qui vous inſtruira.

MILORD CRAFF *ſe levant bruſquement.*

C'eſt trop de patience, je n'y puis plus tenir.

MILORD HOUZEY.

Ah! j'apperçois mon pere. Je ne le croyois pas ſi près.

MILORD CRAFF *d'un air ironique.*

Vous voulez bien, Monſieur le Marquis, que je vous remercie des bonnes & ſolides inſtructions que vous donnez à mon fils.

(*A Milord Houzey, d'un ton ſec.*)

Pour vous, Monſieur, je ſuis bien-aiſe de voir comme vous employez votre tems.

MILORD HOUZEY *d'un air embarraſſé.*

Monſieur le Marquis.... a la bonté.... de me former le goût.

LE MARQUIS *regardant Milord Craff.*

Oüi, oüi, Monſieur, je lui apprends des choſes, dont vous ne feriez pas mal de profiter vous même.

MILORD CRAFF *à Milord Houzey.*

Allez, retirez-vous. Je vous donnerai tantôt d'autres leçons.

(Milord Houzey s'en va.)

SCENE XVI.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF.

LE MARQUIS.

OH ! parbleu, je vous défie de lui donner dans toute votre vie, autant d'eſprit que je viens de lui en donner en un quart-d'heure de tems.

MILORD CRAFF.

Avant que de vous répondre, je vous prie de me dire ce que c'eſt que l'eſprit, & en quoi vous le faites conſiſter ?

LE MARQUIS.

L'eſprit eſt à l'égard de l'ame ce que les ma-

nieres font à l'égard du corps. Il en fait la gentilleffe & l'agrément, & je le fais confifter à dire de jolies chofes fur des riens, à donner un tour brillant à la moindre bagatelle, un air de nouveauté aux chofes les plus communes.

MILORD CRAFF.

Si c'eft-là avoir de l'efprit, nous n'en avons pas ici, nous nous piquons même de n'en pas avoir; mais fi vous entendez par l'efprit le bon fens ....

LE MARQUIS.

Non, Monfieur, je ne fuis pas fi-fot de confondre l'efprit avec le bon fens. Le bon fens n'eft autre chofe que ce fens commun qui court les ruës, & qui eft de tous les Pays. Mais l'efprit ne vient qu'en France. C'eft, pour ainfi dire, fon terroir; & nous en fourniffons tous les autres peuples de l'Europe. L'efprit ne fait que voltiger fur les matieres, il n'en prend que la fleur. C'eft lui qui fait un homme aimable, vif, leger, enjoüé, amufant, les délices des focietés, un beau parleur, un railleur agréable; & pour tout dire, un François. Le bon fens au contraire s'appefantit fur les matieres en croyant les approfondir, il traite

tout methodiquement, ennuyeusement. C'est lui qui fait un homme lourd, pedant, mélancolique, taciturne, ennuyeux, le fleau des compagnies, un moraliseur, un rêve-creux, en un mot un....

MILORD CRAFF.

Un Anglois, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Par politesse, je ne voulois pas trancher le mot, mais vous avez mis le doigt dessus.

MILORD CRAFF.

C'est-à-dire, selon votre langage, qu'un Anglois est un homme de bon sens qui n'a pas d'esprit?

LE MARQUIS.

Fort bien.

MILORD CRAFF.

Et qu'un François est un homme d'esprit qui n'a pas le sens commun?

LE MARQUIS.

A merveille.

MILORD CRAFF.

Toute la Nation Françoise vous doit un remerciment pour une si belle définition. Mais puisque vous renoncez au bon sens, sçavez-vous

bien, Monſieur, que je ſuis en droit de vous refuſer l'eſprit?

LE MARQUIS.

Allez, Monſieur, vous vous mocquez des gens. Pouvez-vous me refuſer ce que je poſſede, & que vous n'avez pas?

MILORD CRAFF.

Je prétends vous prouver que l'eſprit ne peut exiſter ſans le bon ſens.

LE MARQUIS.

Exiſter, exiſter! Voilà un mot qui ſent furieuſement l'Ecole.

MILORD CRAFF.

Quoique je ſois homme de condition, je n'ai pas honte de parler comme un ſçavant; & je vous ſoûtiens que l'eſprit n'eſt autre choſe que le bon ſens orné; qu'ainſi....

LE MARQUIS.

Ah! vous m'allez pouſſer un argument.

MILORD CRAFF.

Je ferai plus je vous démontrerai....

LE MARQUIS.

Non, Monſieur, on ne me démontre rien; on ne me perſuade pas même.

MILORD CRAFF.

Quelque opiniâtre que vous ſoyiez, je vous convaincrai par la force de mon raiſonnement....

LE MARQUIS.

Vous avez là un diamant qui me paroît beau, & merveilleuſement bien monté.

MILORD CRAFF.

Ne voilà-t'il pas mon homme d'eſprit, qu'un rien diſtrait, qu'une niaiſerie occupe, tandis qu'on agite une queſtion ſerieuſe?

LE MARQUIS.

Eh! Monſieur, ne voyez-vous pas que c'eſt une maniere adroite dont je me ſers, pour vous avertir poliment de finir une diſſertation qui me fatigue.

MILORD CRAFF.

C'eſt une choſe étonnante que le bon ſens vous ſoit à charge, & qu'il n'y ait que la bagatelle....

LE MARQUIS *chante.*

Sans l'amour & ſans ſes charmes
Tout languit dans l'Univers.

MILORD CRAFF.

Pour un garçon qui fait metier de politeſſe,

c'eſt bien en manquer; & je ſuis bien bon de vouloir faire entendre raiſon à un Calotin!

LE MARQUIS.

Alte-là, Monſieur, quand on nous attaque par un trait, par un bon mot, nous tâchons d'y répondre par un autre; mais quand on va juſqu'à l'inſulte, qu'on nous dit groſſierement des injures, voici notre replique.

(*Il tire l'épée.*)

SCENE XVII.

LE MARQUIS, MILORD CRAFF, LE BARON.

LE BARON *ſaiſiſſant l'épée du Marquis.*

ARrête, Marquis, apprens qu'à Londres, il eſt défendu de tirer l'épée.

LE MARQUIS.

Comment! Morbleu, on m'ennuiera, & je ne pourrai pas le témoigner? enſuite on m'outragera, & il ne me ſera pas permis d'en tirer vengeance? Ah! j'en aurai raiſon, fût-ce de toute la Ville.

MILORD CRAFF.

J'ai besoin de tout mon phlegme pour contenir ma juste colere.

LE BARON *au Marquis.*

Modere ce transport. Tu n'es pas ici en France.

LE MARQUIS.

Je sors; car si je demeurois plus long-tems, je ne serois pas mon maître. Adieu, Monsieur de l'Angleterre, si vous avez du cœur, nous nous verrons hors la Ville.

(Il sort.)

SCENE XVIII.

LE BARON, MILORD CRAFF.

LE BARON.

JE vous fais réparation pour lui, Monsieur. Je vous prie d'excuser l'étourderie d'un jeune homme qui sort de son Pays pour la premiere fois, & qui croit que toutes les mœurs doivent être françoises.

MILORD CRAFF.

En verité, Monsieur, vous m'étonnez.

LE BARON.

D'où vient?

MILORD CRAFF.

Vous êtes François, & vous êtes raisonnable?

LE BARON.

Eh! Monsieur, pouvez-vous donner dans un préjugé si peu digne d'un galant homme, tel que vous me paroissez être, & décider de toute une Nation sur un étourdi comme celui que vous venez de voir? Croyez-moi, Monsieur, il est en France des gens raisonnables autant qu'ailleurs: & s'il se trouve parmi nous des impertinens, nous les regardons du même œil que vous, & nous sommes les premiers à connoître & à joüer leur ridicule. D'ailleurs, c'est un malheur que nous partageons avec les autres peuples. Chaque nation a ses travers, chaque pays a ses originaux. Sortez donc, Monsieur, d'une erreur qui vous fait tort à vous-même, & rendez-vous à la raison dont vous faites tant de cas.

MILORD CRAFF.

Oüi, Monsieur, je m'y rends. Je sens combien cette raison est puissante sur les esprits, quand elle est accompagnée de politesse & d'agrément. Je

vous demande votre amitié avec votre estime. Vous venez d'emporter toute la mienne.

LE BARON.

Ah! Monsieur, mon amitié vous est toute acquise. Souffrez que je vous embrasse & que je vous témoigne la joye que je ressens d'avoir conquis le cœur d'un Anglois, & d'un Anglois de votre merite. La victoire est trop flateuse pour ne pas en faire gloire.

MILORD CRAFF.

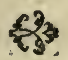
Adieu, Monsieur, je sors tout pénétré de ce que vous m'avez dit.

(Il sort.)

SCENE XIX.

LE BARON *seul.*

C'Est ainsi que les hommes se préviennent les uns contre les autres sans se connoître ; quelque raisonnables qu'ils soient, ils ne sont pas à l'abri des préjugés de l'éducation.



SCENE XX.

LE BARON, FINETTE.

FINETTE.

AH ! Monſieur, ſçavez-vous à qui vous venez de parler là ?

LE BARON.

A un très-galant homme. C'eſt tout ce que j'en ſçai.

FINETTE.

C'eſt au pere de ma maîtreſſe.

LE BARON.

Au pere d'Eliante ? L'avanture eſt heureuſe pour moi.

FINETTE.

Elle ne l'eſt guéres pour Monſieur le Marquis. Il vient, ſans le connoître, d'avoir du bruit avec lui : il m'a dit la choſe tout en colere, enſuite il eſt ſorti ſans vouloir m'écouter. Il faut juſtement que cela lui arrive dans le tems que ma maîtreſſe & moi nous avions fait revenir Milord Craff de la mauvaiſe idée qu'on lui avoit donnée de lui ; & qu'il étoit prêt de l'accepter pour gendre.

SCENE XXI.

LE BARON, ELIANTE, FINETTE.

LE BARON *à Eliante.*

EH bien! Madame, êtes-vous déterminée?

ELIANTE.

Oüi, à ſuivre en tout, les volontés de mon pere. Ainſi, Monſieur, ſi vous voulez m'obtenir, c'eſt à lui qu'il faut s'adreſſer.

LE BARON.

Madame, j'y vole.

SCENE XXII.

ELIANTE, FINETTE.

FINETTE.

QUe faites-vous, Madame?

ELIANTE.

Ce que je dois faire, après ce que je viens d'apprendre du Marquis: ſi je lui pardonnois, je ſe-

rois indigne de l'amitié de mon pere. Ce dernier trait vient de m'ouvrir les yeux, & me donne pour le Marquis tout le mépris qu'il merite.

SCENE XXIII.

MILORD CRAFF, LE BARON, ROSBIF, ELIANTE, FINETTE.

MILORD GRAFF *au Baron & à Rosbif.*

MEſſieurs, je ne puis vous répondre qu'en preſence de ma fille. Mais la voici.

SCENE XXIV. & derniere.

MILORD CRAFF, LE BARON, LE MARQUIS, MILORD HOUZEY, ROSBIF, ELIANTE, FINETTE.

MILORD HOUZEY *tenant le Marquis par la main.* (*A Milord Craff.*)

MOn pere, voilà Monſieur le Marquis qui eſt au deſeſpoir de ce qui s'eſt paſſé. Il eſt naturellement ſi poli....

MILORD CRAFF.

Taiſez-vous, petit coquin. Vous avez vous-même beſoin de quelqu'un qui me parle pour vous.

LE MARQUIS.

Monſieur, je n'avois pas l'honneur de vous connoître.

MILORD CRAFF.

Il ſuffit, Monſieur, j'excuſe votre jeuneſſe. Je ne veux pas même gêner ma fille. Je me contenterai de lui repreſenter....

ELIANTE.

Non, mon pere, décidez vous-même. L'époux que vous me donnerez ſera toûjours ſûr de me plaire.

LE MARQUIS *parle bas à Eliante.*

Vous riſquez de me perdre, vous vous en repentirez, Madame.

MILORD CRAFF *à Eliante.*

Comme je n'ai que trois jours à demeurer ici, & qu'il faut abſolument vous marier avant mon départ, je vais tâcher de faire un choix digne de vous & de moi. Monſieur le Marquis vous êtes un fort joli Cavalier.

LE MARQUIS.

Je le ſçais bien, Monſieur.

MILORD CRAFF.

Mais vous faites trop peu de cas de la raiſon, & c'eſt la choſe dont on a plus de beſoin dans un état auſſi ſérieux que celui du mariage.

(*A Milord Rosbif.*)

Pour vous, Monſieur, vous avez un fonds de raiſon admirable, mais vous negligez trop la politeſſe, & elle eſt neceſſaire pour rendre un mariage heureux, puiſqu'elle conſiſte en ces égards mutuels qui contribuënt le plus au contentement de deux Epoux. Vous ne trouverez donc pas mauvais, Meſſieurs, que je vous préfere Monſieur le Baron, qui réünit l'un & l'autre. Il a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de ma fille.

LE BARON *à Milord Craff.*

C'eſt vous, Monſieur, qui faites le mien; mais il ne peut être parfait, ſi le cœur de Madame n'eſt d'accord avec vos bontés.

ELIANTE.

N'en doutez point, Monſieur, puiſque mon pere me donne pour époux l'homme du monde que j'eſtime le plus.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame, vous êtes plus punie que moi. Vous m'aimez, & je pars.

(Il s'en va.)

MILORD HOUZEY.

Nous partons. Je vais faire mon cours de politesse en France.

(Il sort.)

ROSBIF *à Milord Craff.*

Adieu, je vous pardonne de m'avoir refusé. Ce François-là merite d'être Anglois, vous ne pouviez pas mieux choisir.

(Il se retire.)

LE BARON *à Milord Craff.*

Vous venez, Monsieur, de me convaincre que rien n'est au-dessus d'un Anglois poli.

MILORD CRAFF.

Et vous m'avez fait connoître, Monsieur, que rien n'approche d'un François raisonnable.

F I N.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main pluſieurs petits ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Piéces de Théatre du Sieur de Boiſſy, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires ; offrant pour cet effet, de les faire imprimer en bon papier & beaux caractères, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdites Piéces ci-deſſus ſpecifiées, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caractères conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel ; & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts ; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur

Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes : Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens : Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept cens trente trois, & de notre Regne le dïx-huitiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON. Et scellé du grand Sceau de cire jaune. Et au dos est écrit:

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 487. Fol. 466. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le premier Février 1733. *Signé*, G. MARTIN, *Syndic.*

CATALOGUE DES LIVRES IMPRIMÉS en 1735. 1736. & 1737. chez PRAULT pere, Quay de Gêvres, au Paradis. 1738.

OEuvres de M. *Destouches*, nouvelle édition, revûe, corrigée & augmentée, in-12. 3 volumes, 1737. 10 liv. 10 s.
L'Ambitieux, & l'Indiscrette, Tragi-Comédie, *par le même*, in-12. 1737. *brochure*. 1 liv. 10 s.
Panégyrique de Saints *de M. l'Abbé Séguy*, in-12. 2. vol. 1736. 5. liv.
Discours & Poesies *du même*, in-12. 2. liv. 10. s.
Oraison Funebre de M. le Cardinal de Bissy, *par le même*, in-quarto, 1738. 1. liv. 10. s.
Le Cabinet du Philosophe, suite du Spectateur François, *par M. de Marivaux, nouvelle édition, augmentée*, in-12. 1738. 2. liv. 10. s.
Six Piéces *du même*, jouées au Théatre François, in-12. 2. vol. 1737. 7. l.
Le Triomphe de l'Amour, l'Ecole des Meres, & l'heureux Stratagême, *du même*, Comedies jouées au Théatre Italien, in-12. 1737. 3. liv. 10. s.
Pharsamon, ou les nouvelles Folies Romanesques, *par le mesme*, in-12. dix Parties, 1737. 6. liv.

Et tous les autres Ouvrages de cet Auteur.

Oeuvres de Théatre *de M. de Boissy*, in-8. 5. vol. 1738. 20. liv.
Les Epîtres *de M. Gresset*, in-80. 1737. 1. liv. 10. s.
Vers sur l'exposition des Tableaux, en 1737. *du même*, in-8. 6 s.
Les précédentes Poesies, *du même*, in-12. *brochure*, 2. liv.
Discours sur l'Harmonie, *par M. G* * * *, in-8. 1. liv. 10 s.
Recherches des Théatres, *par M. de Beauchamps*, in-4. 1735. 30. liv.
—— *Idem*. in-8. 3. vol. 1735. 10. liv. 10. s.
Lettres d'Heloïse, & Poesies *du même*, in-8. 1737. 1. liv. 16. s.
Funestine, Conte, *par le même*, in-12. 1737. 1. liv. 16. s.
Le Diable Boiteux, *par M. le Sage*, nouvelle édition, plus belle, plus correcte, & augmentée d'un volume & d'une Table des matieres; avec les Entretiens sérieux & comiques des Cheminées de Madrid; & les Bequilles dudit Diable, *par M.* * * *, in-12. 2. vol. 1738. *figures*. 5. liv.
Tecserion, Conte, in-12. 1737. 1. liv. 16. s.
La félicité des Chiens, Dialogue, in-12. *brochure*, 1737. 8. s.
Histoire des Rats, pour servir à l'Histoire universelle, in-8. *figures*, à Ratapolis, 1737. 3. liv.
Lettre Critique sur cette Histoire, avec la réponse, in-8. Ratapolis 1737. 12. l.
Essai sur l'amour propre, Poeme, *par M. de Lisle*, in-8. 1. liv. 4 s.
Les Anecdotes de la Cour de Childeric, *par M. d'Hamilton*, in-12. deux Parties, 1736. 3. liv.
Les quatres Fleurs, in-12. 1736. *du même*, 1. liv. 4. s.
Histoirs de Moncade, *par M. Dalegre*, in-12. 1736. 3. l.
Gulistan, ou l'Empire des Roses, *du même*, in-12. 2. Part. 1736. 3. liv.
L'Art d'aimer, Poeme, *par le mesme*, in-12. 1737. 10. s.

Aben Muſlu, ou les vrais amis, Hiſtoire Turque, in-12. deux Parties; de M. M. de R. 1737. 3. liv.
Le Payſan Gentilhomme, in-12. deux Parties, 1737. 3. liv.
Oeuvres de Madame Durand, in-12. 6. vol. 1737. 15. liv.
Le Prince Adoniſtus. La Princeſſe des Plaiſirs. La Princeſſe des Myrtes; & la Princeſſe Carillons, Contes, par Madame la Marquiſe de L. Holl. 1737.
Hiſtoire de Celenie, avec la ſuite & concluſion de cette Hiſtoire, par Madame L * * *, id-12. deux Parties, Holl. 1737. 3. liv.
Le Glaneur François, in-12. 3. vol. 1737. 9. liv.
—— idem. Seiziéme, & dix-ſeptiéme brochures, 1. liv. 4. ſ.
Vie de l'Empereur Julien, in-12. 2. vol. 1735. 4. liv.
Amuſemens Hiſtoriques, in-12. 2. vol 1736. 4. liv.
Memoires de M. de ***, traduits de l'Italien, in-12. 5. Part. 1738. 6. liv.
Memoire de Milord ***, traduits de l'Anglois, in-12. 1737. 2. liv. 16. ſ.
Lettre à M. l'Abbé P**, ſur la Tragédie d'Alzire, in-12. 12. ſ.
Oeuvres diverſes de Monſieur L. B. in-12. 1735. 3. liv.
Eloge funébre de très-illuſtre & très-enfoncé Philoſophe Friſeſomoron, 12. 1737. 1. liv. 4. ſ.
Avanture de Zelim & de Damaſine, Hiſtoire Afriquaine, in 12. 2. Part. 1738. 3. liv.
Lettre ſur la Politeſſe, in-12. 1737. 1 liv.
Epître à M. Rouſſeau, in-8. 1737. 8. ſ.
Les Fêtes de Forges, in-12. 1737. 12. ſ.

Pieces de Théatre Italien.

Les Sauvages, Parodie d'Alzire, in-8. 1736. 1. liv. 4. ſ.
Les Gaulois, Parodie de Pharamond, in 8. 1736. 1. liv. 4. ſ.
Achille & Deidamie, Parodie de l'Opera de ce nom, in-8o. 1737. 1. liv. 4. ſ.
Cybelle amoureuſe, nouvelle Parodie de l'Opera d'Atis, in-8. 1. l. 4. ſ.
Les Contre-temps, in-8. 1737. 1. liv. 4. ſ.
Le Déguiſement, in-8. 1737. 1. liv. 4. ſ.
Les ennuis du Carnaval, in-8. 1737. 1 liv. 4. ſ.
La Maſcarade du Parnaſſe, par M. Peſſelier, in-8. 1737. 1. liv. 4. ſ.
La Gouvernante, par M. Aviſſe, in-8. 1738. 1. liv. 10. ſ.

$35.00

8 vols



